This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

53/13

ŒUVRES

COMPLETTES

D'HELVÉTIUS.

TOME TROISIEME.

DE

L'ESPRIT.

... Unde animi constet natura videndum,
Quâ fiant ratione et quâ vi quaque gerantur
In terris.

LUCRET. De rerum naturâ. L. I.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez A. J. DUCOUR, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 29.

1793.

DE L'ESPRIT.

DISCOURS III.

Si l'Esprit doit être considéré comme un don de la Nature, ou comme un effet de l'éducation.

CHAPITRE PREMIER.

JE vais examiner, dans ce Discours, ce que peuvent sur l'esprit, la nature et l'éducation : pour cet effet, je dois d'abord déterminer ce qu'on entend par le mot *nature*.

Ce mot peut exciter en nous l'idée confuse d'un être ou d'une force qui

nous a doués de tous nos sens : or, les sens sont les sources de toutes nos idées ; privés d'un sens, nous sommes privés de toutes les idées qui y sont relatives ; un aveugle-né n'a, par cette raison, aucune idée des couleurs : il est donc évident que, dans cette signification, l'esprit doit être en entier considéré comme un don de la nature.

Mais si l'on prend ce mot dans une acception différente, et si l'on suppose qu'entre les hommes bien conformés, doués de tous leurs sens, et dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut, la nature cependant ait mis de si grandes différences, et des dispositions si inégales à l'esprit, que les uns soient organisés pour être stupides, et les autres pour être spirituels, la question devient plus délicate.

J'avoue qu'on ne peut d'abord considérer la grande inégalité d'esprit des hommes, sans admettre entre les esprits

la même différence qu'entre les corps, dont les uns sont foibles et délicats, lorsque les autres sont forts et robustes. Qui pourroit, dira-t-on, à cet égard, occasionner des différences dans la maniere uniforme dont la nature opere ?

Ce raisonnement, il est vrai, n'est fondé que sur une analogie. Il est assez semblable à celui des Astronomes qui concluroient que le globe de la lune est habité, parce qu'il est composé d'une matiere à peu près pareille au globe de la terre.

Quelque foible que ce raisonnement soit en lui-même, il doit cependant paroître démonstratif ; car enfin, dira-t-on, à quelle cause attribuer la grande inégalité d'esprit qu'on remarque entre des hommes qui semblent avoir eu la même éducation ?

Pour répondre à cette objection, il

faut d'abord examiner si plusieurs hommes peuvent, à la rigueur, avoir eu la même éducation ; et, pour cet effet, fixer l'idée qu'on attache au mot *éducation*.

Si, par *éducation*, on entend simplement celle qu'on reçoit dans les mêmes lieux et par les mêmes maîtres ; en ce sens, l'éducation est la même pour une infinité d'hommes.

Mais si l'on donne à ce mot une signification plus vraie et plus étendue, et qu'on y comprenne généralement tout ce qui sert à notre instruction, alors je dis que personne ne reçoit la même éducation ; parce que chacun a, si je l'ose dire, pour précepteurs, et la forme du gouvernement sous lequel il vit, et ses amis, et ses maîtresses, et les gens dont il est entouré, et ses lectures, et enfin le hasard, c'est-à-dire, une infinité d'événements dont notre ignorance ne nous permet pas

d'appercevoir l'enchaînement et les causes. Or, ce hasard a plus de part qu'on ne pense à notre éducation. C'est lui qui met certains objets sous nos yeux, nous occasionne, en conséquence, les idées les plus heureuses, et nous conduit quelquefois aux plus grandes découvertes. Ce fut le hasard, pour en donner quelques exemples, qui guida Galilée dans les jardins de Florence, lorsque les Jardiniers en faisoient jouer les pompes : ce fut lui qui inspira ces Jardiniers, lorsque, ne pouvant élever les eaux au-dessus de la hauteur de trente-deux pieds, ils en demanderent la cause à Galilée, et piquerent, par cette question, l'esprit et la vanité de ce Philosophe : ce fut ensuite sa vanité, mise en action par ce coup du hasard, qui l'obligea à faire de cet effet naturel l'objet de ses méditations, jusqu'à ce qu'enfin il eût, par la découverte du principe de la pesanteur de

l'air, trouvé la solution de ce problême.

Dans un moment où l'ame paisible de Newton n'étoit occupée d'aucune affaire, agitée d'aucune passion, c'est pareillement le hasard qui, l'attirant sous une allée de pommiers, détacha quelques fruits de leurs branches, et donna à ce Philosophe la premiere idée de son système : c'est réellement de ce fait dont il partit, pour examiner si la lune ne gravitoit pas vers la terre, avec la même force que les corps tombent sur sa surface. C'est donc au hasard que les grands génies ont dû souvent les idées les plus heureuses. Combien de gens d'esprit restent confondus dans la foule des hommes médiocres, faute, ou d'une certaine tranquillité d'ame, ou de la rencontre d'un Jardinier, ou de la chûte d'une pomme !

Je sens qu'on ne peut d'abord, sans quelque peine, attribuer de si grands effets à des causes si éloignées et si petites

en apparence. (a) Cependant l'expérience nous apprend que, dans le physique comme dans le moral, les plus grands événements sont souvent l'effet de causes presque imperceptibles. Qui

(a) On lit, dans l'Année littéraire, que Boileau, encore enfant, jouant dans une cour, tomba. Dans sa chûte, sa jaquette se retrousse; un dindon lui donne plusieurs coups de bec sur une partie très-délicate. Boileau en fut toute sa vie incommodé: et de là, peut-être, cette sévérité de mœurs, cette disette de sentiment qu'on remarque dans tous ses Ouvrages; de là, sa satyre contre les femmes, contre Lulli, Quinaut, et contre toutes les Poésies galantes.

Peut-être son antipathie contre les dindons, occasionna-t-elle l'aversion secrette qu'il eut toujours pour les Jésuites, qui les ont apportés en France. C'est à l'accident qui lui étoit arrivé, qu'on doit, peut-être, sa Satyre sur l'équivoque, son admiration pour M. Arnaud, et son Epitre sur l'amour de Dieu; tant il est vrai que ce sont souvent des causes imperceptibles qui déterminent toute la conduite de la vie et toute la suite de nos idées.

douce qu'Alexandre n'ait dû, en partie, la conquête de la Perse, à l'instinct de la phalange Macédonienne ? que le Chantre d'Achille animant ce Prince de la fureur de la gloire, n'ait eu part à la destruction de l'Empire de Darius, comme Quinte-Curce aux victoires de Charles XII ? que les pleurs de Véturie n'ayent désarmé Coriolan, n'ayent affermi la puissance de Rome prête à succomber sous les efforts des Volsques, n'ayent occasionné ce long enchaînement de victoires qui changerent la face du monde ; et que ce ne soit, par conséquent, aux larmes de cette Véturie, que l'Europe doit sa situation présente ? Que de faits pareils (*b*) ne pourroit-on

(*b*) Dans la minorité de Louis XIV, lorsque ce Prince étoit prêt de se retirer en Bourgogne, ce fut, dit Saint-Evremond, le conseil de M. de Turenne qui le retint à Paris, et qui sauva la France. Cependant un conseil si important, ajoute cet illustre Auteur, fit moins d'honneur à ce

pas citer ? Gustave, dit M. l'Abbé de Vertot, parcouroit vainement les Provinces de la Suede ; il erroit depuis plus d'un an dans les montagnes de la Dalécarlie. Les Montagnards, quoique prévenus par sa bonne mine, par la grandeur de sa taille et la force apparente de son corps, ne se fussent cependant pas déterminés à le suivre, si, le jour même où ce Prince harangua les Dalécarliens, les anciens de la Contrée n'eussent remarqué que le vent du Nord avoit toujours soufflé. Ce coup de vent leur parut un signe certain de la protection du Ciel, et l'ordre d'armer en faveur du héros. C'est donc le vent du Nord qui mit la couronne de Suede sur la tête de Gustave.

Général, que la défaite de cinq cents cavaliers. Tant il est vrai qu'on attribue difficilement de grands effets à des causes qui paroissent éloignées et petites.

La plupart des événements ont des causes aussi petites : nous les ignorons, parce que la plupart des Historiens les ont ignorées eux-mêmes, ou parce qu'ils n'ont pas eu d'yeux pour les appercévoir. Il est vrai qu'à cet égard l'esprit peut réparer leurs omissions ; la connoissance de certains principes supplée facilement à la connoissance de certains faits. Ainsi, sans m'arrêter davantage à prouver que le hasard joue dans ce monde un plus grand rôle qu'on ne pense, je conclurai de ce que je viens de dire, que, si l'on comprend sous le mot d'éducation, généralement tout ce qui sert à notre instruction, ce même hasard doit nécessairement y avoir la plus grande part ; et que personne n'étant exactement placé dans le même concours de circonstances, personne ne reçoit précisément la même éducation.

Ce fait posé, qui peut assurer que la différence de l'éducation ne produise la

différence qu'on remarque entre les esprits ? que les hommes ne soient semblables à ces arbres de la même espece, dont le germe, indestructible et absolument le même, n'étant jamais semé exactement dans la même terre, ni précisément exposé aux mêmes vents, au même soleil, aux mêmes pluies, doit, en se développant, prendre nécessairement une infinité de formes différentes ? Je pourrois donc conclure que l'inégalité d'esprit des hommes peut être indifféremment regardée comme l'effet de la nature ou de l'éducation. Mais, quelque vraie que fût cette conclusion, comme elle n'auroit rien que de vague, et qu'elle se réduiroit, pour ainsi dire, à un *peut-être*, je crois devoir considérer cette question sous un point de vue nouveau, la ramener à des principes plus certains et plus précis. Pour cet effet, il faut réduire la question à des points simples, remonter jusqu'à

l'origine de nos idées, au développement de l'esprit ; et se rappeller que l'homme ne fait que sentir, se ressouvenir, et observer les ressemblances et les différences, c'est-à-dire, les rapports qu'ont entr'eux les objets divers qui s'offrent à lui, ou que sa mémoire lui présente ; qu'ainsi la nature ne pourroit donner aux hommes plus ou moins de disposition à l'esprit, qu'en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire, et de capacité d'attention.

CHAPITRE II.

De la finesse des Sens.

LA plus ou moins grande perfection des organes des sens, dans laquelle se trouve nécessairement comprise celle de l'organisation intérieure, puisque je ne juge ici de la finesse des sens que par leurs effets, seroit-elle la cause de l'inégalité d'esprit des hommes ?

Pour raisonner avec quelque justesse sur ce sujet, il faut examiner si le plus ou le moins de finesse des sens donne à l'esprit, ou plus d'étendue, ou plus de cette justesse, qui, prise dans sa vraie signification, renferme toutes les qualités de l'esprit.

La perfection plus ou moins grande des organes des sens n'influe en rien sur la justesse de l'esprit, si les hommes,

soient apperçus des uns et échappent aux autres. Mais la différence que la nature met, à cet égard, entre les hommes que j'appelle bien organisés, c'est-à-dire, dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut, (a) fut-elle infiniment plus considérable qu'elle ne l'est, je puis montrer que cette différence n'en produiroit aucune sur l'étendue de l'esprit.

Supposons des hommes doués d'une même capacité d'attention, d'une mémoire également étendue; enfin, deux hommes égaux en tout, excepté en finesse de sens: dans cette hypothese, celui qui sera doué de la vue la plus

(a) Je ne prétends parler, dans ce Chapitre, que des hommes communément bien organisés, qui ne sont privés d'aucun sens, et qui d'ailleurs ne sont attaqués ni de la maladie de la folie, ni de celle de la stupidité, ordinairement produites, l'une, par le décousu de la mémoire, et l'autre, par le défaut total de cette faculté.

fine, pourra, sans contredit, placer dans sa mémoire et comparer entre eux plusieurs de ces objets, que leur petitesse cache à celui dont l'organisation est, à cet égard, moins parfaite : mais ces deux hommes ayant, par ma supposition, une mémoire également étendue, et capable, si l'on veut, de contenir deux mille objets, il est encore certain que le second pourra remplacer, par des faits historiques, les objets qu'un moindre degré de finesse dans la vue ne lui aura pas permis d'appercevoir, et qu'il pourra compléter, si l'on veut, le nombre de deux mille objets que contient la mémoire du premier. Or, de ces deux hommes, si celui dont le sens de la vue est le moins fin, peut cependant déposer dans le magasin de sa mémoire un aussi grand nombre d'objets que l'autre; et si, d'ailleurs, ces deux hommes sont égaux en tout, ils doivent, par conséquent, faire autant de combinaisons, et, par ma sup-

position, avoir autant d'esprit, puisque l'étendue de l'esprit se mesure par le nombre des idées et des combinaisons. Le plus ou le moins de perfection dans l'organe de la vue ne peut, en conséquence, qu'influer sur le genre de leur esprit; faire de l'un un Peintre, un Botaniste, et de l'autre un Historien et un Politique; mais elle ne peut en rien influer sur l'étendue de leur esprit. Aussi ne remarque-t-on pas une constante supériorité d'esprit, et dans ceux qui ont le plus de finesse dans le sens de la vue et de l'ouie, et dans ceux qui, par l'usage habituel des lunettes et des cornets, mettroient par ce moyen, entre eux et les autres hommes, plus de différence que n'en met à cet égard la nature. D'où je conclus qu'entre les hommes que j'appelle bien organisés, ce n'est point à la plus ou moins grande perfection des organes, tant extérieurs qu'intérieurs, des sens, qu'est attachée la supériorité de

lumieres, et que c'est néeessairement d'une autre cause que dépend la grande inégalité des esprits.

CHAPITRE III.

De l'étendue de la Mémoire.

LA conclusion du Chapitre précédent fera, sans doute, chercher dans l'inégale étendue de la mémoire des hommes, la cause de l'inégalité de leur esprit. La mémoire est le magasin où se déposent les sensations, les faits et les idées, dont les diverses combinaisons forment ce qu'on appelle *esprit*.

Les sensations, les faits et les idées doivent donc être regardés comme la matiere premiere de l'esprit. Or, plus le magasin de la mémoire est spacieux, plus il contient de cette matiere pre-

miere, et plus, dira-t-on, l'on a d'aptitude à l'esprit.

Quelque fondé que paroisse ce raisonnement, peut-être, en l'approfondissant, ne le trouvera-t-on que spécieux. Pour y répondre pleinement, il faut premiérement examiner si la différence d'étendue, dans la mémoire des hommes bien organisés, est aussi considérable en effet qu'elle l'est en apparence : et, supposant cette différence effective, il faut secondement savoir si l'on doit la considérer comme la cause de l'inégalité des esprits.

Quant au premier objet de mon examen, je dis que l'attention seule peut graver dans la mémoire les objets qui, vus sans attention, ne feroient sur nous que des impressions insensibles, et pareilles, à peu près, à celles qu'un Lecteur reçoit successivement de chacune des lettres qui composent la feuille d'un Ouvrage. Il est donc certain que, pour

juger si le défaut de mémoire est dans les hommes l'effet de leur inattention, ou d'une imperfection dans l'organe qui la produit, il faut avoir recours à l'expérience. Elle nous apprend que parmi les hommes, il en est beaucoup, comme saint Augustin et Montaigne le disent d'eux-mêmes, qui, ne paroissant doués que d'une mémoire très-foible, sont, par le desir de savoir, parvenus cependant à mettre un assez grand nombre de faits et d'idées dans leur souvenir, pour être mis au rang des mémoires extraordinaires. Or, si le desir de s'instruire suffit du moins pour savoir beaucoup, j'en conclus que la mémoire est presque entiérement factice : aussi l'étendue de la mémoire dépend, 1°. de l'usage journalier qu'on en fait; 2°. de l'attention avec laquelle on considere les objets que l'on y veut imprimer, et qui, vus sans attention, comme je viens de le dire, n'y laisseroient qu'une trace

légere, et prompte à s'effacer; et, 3°. de l'ordre dans lequel on range ses idées. C'est à cet ordre qu'on doit tous les prodiges de mémoire; et cet ordre consiste à lier ensemble toutes ses idées, à ne charger, par conséquent, sa mémoire que d'objets qui, par leur nature ou la maniere dont on les considere, conservent entre eux assez de rapport pour se rappeller l'un l'autre.

Les fréquentes représentations des mêmes objets à la mémoire, sont, pour ainsi dire, autant de coups de burin, qui les y gravent d'autant plus profondément, qu'ils s'y représentent plus souvent. (a) D'ailleurs, cet ordre si propre à rappeller les mêmes objets à notre souvenir, nous donne l'explication de

(a) La mémoire, dit M. Locke, est une table d'airain remplie de caracteres que le temps efface insensiblement, si l'on n'y repasse quelquefois le burin.

tous les phénomenes de la mémoire ; nous apprend que la sagacité d'esprit de l'un, c'est-à-dire, la promptitude avec laquelle un homme est frappé d'une vérité, dépend souvent de l'analogie de cette vérité avec les objets qu'il a habituellement présens à la mémoire ; que la lenteur d'esprit d'un autre à cet égard, est, au contraire, l'effet du peu d'analogie de cette même vérité avec les objets dont il s'occupe. Il ne pourroit la saisir, en appercevoir tous les rapports, sans rejetter toutes les premieres idées qui se présentent à son souvenir, sans bouleverser tout le magasin de sa mémoire, pour y chercher les idées qui se lient à cette vérité. Voilà pourquoi tant de gens sont insensibles à l'exposition de certains faits ou de certaines vérités, qui n'en affectent vivement d'autres que parce que ces faits ou ces vérités ébranlent toute la chaîne de leurs pensées, en réveillent un grand nombre

dans leur esprit : c'est un éclair qui jette un jour rapide sur tout l'horison de leurs idées. C'est donc à l'ordre, qu'on doit souvent la sagacité de son esprit, et toujours l'étendue de sa mémoire : c'est aussi le défaut d'ordre, effet de l'indifférence qu'on a pour certains genres d'étude, qui, à certains égards, prive absolument de mémoire ceux qui, à d'autres égards, paroissent être doués de la mémoire la plus étendue. Voilà pourquoi le savant dans les langues et l'histoire, qui, par le secours de l'ordre chronologique, imprime et conserve facilement dans sa mémoire des mots, des dates et des faits historiques, ne peut souvent y retenir la preuve d'une vérité morale, la démonstration d'une vérité géométrique, ou le tableau d'un paysage qu'il aura long-temps considéré ; en effet, ces sortes d'objets n'ayant aucune analogie avec le reste des faits ou des idées dont il a rempli sa mémoire,

ils

ils ne peuvent s'y représenter fréquemment, s'y imprimer profondément, ni, par conséquent, s'y conserver longtemps.

Telle est la cause productrice de toutes les différentes especes de mémoire, et la raison pour laquelle ceux qui savent le moins dans un genre, sont ceux qui, dans ce même genre, communément oublient le plus.

Il paroît donc que la grande mémoire est, pour ainsi dire, un phénomene de l'ordre; qu'elle est presque entiérement factice; et qu'entre les hommes que j'appelle bien organisés, cette grande inégalité de mémoire est moins l'effet d'une inégale perfection dans l'organe qui la produit, que d'une inégale attention à la cultiver.

Mais, en supposant même que l'inégale étendue de mémoire qu'on remarque dans les hommes, fût entiérement l'ouvrage de la nature, et fût aussi con-

sidérable en effet qu'elle l'est en apparence ; je dis qu'elle ne pourroit en rien influer sur l'étendue de leur esprit : 1°. parce que le grand esprit, comme je vais le montrer, ne suppose pas la très-grande mémoire ; et, 2°. parce que tout homme est doué d'une mémoire suffisante pour s'élever au plus haut degré d'esprit.

Avant de prouver la premiere de ces propositions, il faut observer que, si la parfaite ignorance fait la parfaite imbécillité, l'homme d'esprit ne paroît quelquefois manquer de mémoire, que parce qu'on donne trop peu d'étendue à ce mot de *mémoire*, qu'on en restreint la signification au seul souvenir des noms, des dates, des lieux et des personnes pour lesquelles les gens d'esprit sont sans curiosité, et se trouvent souvent sans mémoire. Mais, en comprenant dans la signification de ce mot, le souvenir ou des idées, ou des images,

ou des raisonnements, aucun d'eux n'en est privé : d'où il résulte qu'il n'est point d'esprit sans mémoire.

Cette observation faite, il faut savoir quelle étendue de mémoire suppose le grand esprit. Choisissons pour exemple deux hommes illustres dans des genres différents, tels que Locke et Milton ; examinons si la grandeur de leur esprit doit être regardée comme l'effet de l'extrême étendue de leur mémoire.

Si l'on jette d'abord les yeux sur Locke, et si l'on suppose qu'éclairé par une idée heureuse, ou par la lecture d'Aristote, de Gassendi, ou de Montaigne, ce Philosophe ait apperçu dans les sens l'origine commune de toutes nos idées, on sentira que, pour déduire tout son système de cette première idée, il lui falloit moins d'étendue dans la mémoire que d'opiniâtreté dans la méditation ; que la mémoire la moins étendue suffisoit pour contenir tous les objets, de

la comparaison desquels devoit résulter la certitude de ses principes, pour lui en développer l'enchaînement, et lui faire, par conséquent, mériter et obtenir le titre de grand esprit.

A l'égard de Milton, si je le regarde sous le point de vue où, de l'aveu général, il est infiniment supérieur aux autres Poëtes; si je considere uniquement la force, la grandeur, la vérité, et enfin la nouveauté de ses images poétiques, je suis obligé d'avouer que la supériorité de son esprit en ce genre ne suppose point non plus une grande étendue de mémoire. Quelque grandes, en effet, que soient les compositions de ses tableaux (telle est celle où, réunissant l'éclat du feu à la solidité de la matiere terrestre, il peint le terrein de l'Enfer brûlant d'un feu solide, comme le lac brûloit d'un feu liquide;) quelque grandes, dis-je, que soient ses compositions, il est évident que le nombre des

images hardies, et propres à former de pareils tableaux, doit être extrêmement borné; que, par conséquent, la grandeur de l'imagination de ce Poëte est moins l'effet d'une grande étendue de mémoire que d'une méditation profonde sur son art. C'est cette méditation qui, lui faisant chercher la source des plaisirs de l'imagination, la lui a fait appercevoir, et dans l'assemblage nouveau des images propres à former des tableaux grands, vrais et bien proportionnés, et dans le choix constant de ces expressions fortes, qui sont, pour ainsi dire, les couleurs de la Poésie, et par lesquelles il a rendu ses descriptions visibles aux yeux de l'imagination.

Pour dernier exemple du peu d'étendue de mémoire qu'exige la belle imagination, je donne, en note, la traduction d'un morceau de Poésie Angloise. (b)

(b) C'est une jeune fille que l'amour éveille.

Cette traduction et les exemples précédents prouveront, je crois, à ceux qui

se conduit, avant l'aurore, dans un vallon : elle y attend son amant, chargé, au lever du soleil, d'offrir un sacrifice aux Dieux. Son ame, dans la situation douce où la met l'espoir d'un bonheur prochain, se prête, en l'attendant, au plaisir de contempler les beautés de la nature et du lever de l'astre qui doit ramener, près d'elle, l'objet de sa tendresse. Elle s'exprime ainsi :

« Déjà le soleil dore la cime de ces chênes » antiques, et les flots de ces torrents précipités » qui mugissent entre les rochers, sont brillantés » par sa lumiere. J'apperçois déjà le sommet » de ces montagnes *velues*, d'où s'élancent ces » roches, qui, à demi jettées dans les airs, » offrent un abri formidable au solitaire qui s'y » retire. Nuit, acheve de replier tes voiles. Feux » follets, qui égarez le voyageur incertain, re» tirez-vous dans les frondieres et les fanges » marécageuses : Et toi, Soleil, dieu des cieux, » qui remplis l'air d'une chaleur vivifiante, » qui semes les perles de la rosée sur les fleurs » de ces prairies, et qui rends la couleur aux » beautés variées de la nature, reçois mon pre-

décomposeront les ouvrages des hommes illustres, que le grand esprit ne suppose

» mier hommage ; hâte ta course : ton retour
» m'annonce celui de mon amant. Libre des
» soins pieux qui le retiennent encore aux pieds
» des autels, l'amour va bientôt le ramener aux
» miens. Que tout se ressente de ma joie ! que
» tout bénisse le lever de l'astre qui nous éclaire !
» Fleurs, qui renfermez dans votre sein les
» odeurs que la froide nuit y condense, ouvrez
» vos calices ; exhalez dans les airs vos vapeurs
» embaumées. Je ne sais si la voluptueuse ivresse
» qui remplit mon ame, embellit tout ce que
» mes yeux apperçoivent ; mais le ruisseau qui
» serpente dans les contours de ces vallées,
» m'enchante par son murmure. Le zéphyr me
» caresse de son souffle. Les plantes *ambrées*,
» pressées sous mes pas, portent à mon odorat
» des bouffées de parfum. Ah ! si le bonheur
» daigne quelquefois visiter le séjour des mor-
» tels, c'est, sans doute, en ces lieux qu'il se
» retire.... Mais quel trouble secret m'agite ?
» Déja l'impatience mêle son poison aux douceurs
» de mon attente ; déja ce vallon a perdu de
» ses beautés. Là, la joie est-elle donc si passa-
» gere ? Nous est-elle aussi facilement enlevée ?

point la grande mémoire. J'ajouterai même que l'extrême étendue de l'un est

---

» que le duvet léger de ces plantes l'est par le
» souffle du zéphyr? C'est en vain que j'ai re-
» cours à l'espérance flatteuse: chaque instant
» accroît mon trouble... Il ne vient point!...
» Qui le retient loin de moi? Quel devoir plus
» sacré que celui de calmer les inquiétudes d'une
» amante?... Mais, que dis-je? Fuyez, soupçons
» jaloux, injurieux à sa fidélité, et faits pour
» éteindre sa tendresse. Si la jalousie croît près
» de l'amour, elle l'étouffe, si on ne l'en dé-
» tache: c'est le lierre, qui, d'une chaîne verte,
» embrasse, mais dessèche le tronc qui lui sert
» d'appui. Je connois trop mon amant pour
» douter de sa tendresse. Il a, comme moi, loin
» de la pompe des Cours, cherché l'asyle tran-
» quille des campagnes; la simplicité de mon
» cœur et ma beauté l'ont touché; mes volup-
» tueuses rivales le rappelleroient vainement
» dans leurs bras. Seroit-il séduit par les avances
» d'une coquette qui tenoit, sur les joues d'une
» jeune fille, la neige de l'innocence et l'incarnat
» de la pudeur, et qui les peint du blanc de
» l'art et du fard de l'effronterie? Que sais je?
» Son mépris pour elles n'est peut-être qu'un

absolument exclusive de l'extrême étendue de l'autre. Si l'ignorance fait languir

« piége pour moi. Puis-je ignorer les préjugés « des hommes, et l'art qu'ils employent pour « nous séduire ? Nourris dans le mépris de notre « sexe, ce n'est point nous, c'est leurs plaisirs « qu'ils aiment. Les cruels qu'ils sont ! ils ont « mis au rang des vertus, et les fureurs barbares « de la vengeance, et l'amour forcené de la « Patrie; et jamais, parmi les vertus, ils n'ont « compté la fidélité ! C'est sans remords qu'ils « abusent l'innocence. Souvent leur vanité con- « temple, avec délices, le spectacle de nos « douleurs. Mais, non; éloignez-vous de moi, « odieuses pensées; mon amant va se rendre en « ces lieux. Je l'ai *mille* fois éprouvé : dès que « je l'apperçois, mon ame agitée se calme ; « j'oublie souvent de trop justes sujets de plainte ; « près de lui, je ne sais qu'être heureuse.... « Cependant, s'il me trahissoit ; si, dans le « moment que mon amour l'encense, il consom- « moit, entre les bras d'une autre, le crime « de l'infidélité : que toute la nature s'arme pour « ma vengeance ! qu'il périsse !... Que dis-je ? « Eléments, soyez sourds à mes cris ; terre, « ouvre tes gouffres profonds ; laisse en-

l'esprit faute de nourriture, la vaste érudition, par une surabondance d'alimens, l'a souvent étouffé. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner l'usage différent que doivent faire de leur temps deux hommes qui veulent se rendre supérieurs aux autres, l'un en esprit, et l'autre en mémoire.

Si l'esprit n'est qu'un assemblage d'idées neuves, et si toute idée neuve n'est qu'un rapport nouvellement apperçu entre certains objets, celui qui veut se distinguer par son esprit, doit nécessairement employer la plus grande partie de son temps à l'observation des rapports divers que les objets ont entre eux, et

» montre marcher le temps prescrit sur ta » brillante surface. Qu'il commette encore de » nouveaux crimes; qu'il fasse couler encore » les larmes des amantes trop crédules: et, si » le ciel les venge et le punit, que ce soit, du » moins, à la prière d'une autre infortunée, et

n'en consommer que la moindre partie à placer des faits ou des idées dans sa mémoire. Au contraire, celui qui veut surpasser les autres en étendue de mémoire, doit, sans perdre son temps à méditer et à comparer les objets entre eux, employer les journées entieres à, sans cesse, emmagasiner de nouveaux objets dans sa mémoire. Or, par un usage si différent de leur temps, il est évident que le premier de ces deux hommes doit être aussi inférieur en mémoire au second, qu'il lui sera supérieur en esprit: vérité qu'avoit vraisemblablement apperçue Descartes, lorsqu'il dit que, pour perfectionner son esprit, il falloit moins apprendre que méditer. D'où je conclus que non-seulement le très-grand esprit ne suppose pas la très-grande mémoire, mais que l'extrême étendue de l'un est toujours exclusive de l'extrême étendue de l'autre.

Pour terminer ce Chapitre, et prouver

que ce n'est point à l'inégale étendue de la mémoire qu'on doit attribuer la force inégale des esprits, il ne me reste plus qu'à montrer que les hommes, communément bien organisés, sont tous doués d'une étendue de mémoire suffisante pour s'élever aux plus hautes idées. Tout homme, en effet, est, à cet égard, assez favorisé de la nature, si le magasin de sa mémoire est capable de contenir un nombre d'idées ou de faits, tel, qu'en les comparant sans cesse entre eux, il puisse toujours y appercevoir quelque rapport nouveau, toujours accroître le nombre de ses idées, et, par conséquent, donner toujours plus d'étendue à son esprit. Or, si trente ou quarante objets, comme le démontre la Géométrie, peuvent se comparer entre eux de tant de manieres, que, dans le cours d'une longue vie, personne ne puisse en observer tous les rapports, ni en déduire toutes les idées possibles; et si, parmi les hom-

tous que j'appelle bien organisés, il n'en est aucun dont la mémoire ne puisse contenir non-seulement tous les mots d'une Langue, mais encore une infinité de dates, de faits, de noms de lieux et de personnes, et enfin un nombre d'objets beaucoup plus considérable que celui de six ou sept mille, j'en conclurai hardiment que tout homme bien organisé est doué d'une capacité de mémoire bien supérieure à celle dont il peut faire usage pour l'accroissement de ses idées; que plus d'étendue de mémoire ne donneroit pas plus d'étendue à son esprit; et qu'ainsi, loin de regarder l'inégalité de mémoire des hommes comme la cause de l'inégalité de leur esprit, cette dernière inégalité est uniquement l'effet, ou de l'attention plus ou moins grande avec laquelle ils observent les rapports des objets entre eux, ou du mauvais choix des objets dont ils chargent leur souvenir. Il est, en effet, des objets stériles, et qui, tels que les

dates, les noms des lieux, des personnes, ou autres pareils, tiennent une grande place dans la mémoire, sans pouvoir produire ni idée neuve, ni idée intéressante pour le Public. L'inégalité des esprits dépend donc en partie du choix des objets qu'on place dans la mémoire. Si les jeunes gens dont les succès ont été les plus brillants dans les Colleges, n'en ont pas toujours de pareils dans un âge plus avancé, c'est que la comparaison et l'application heureuse des regles du Despauetere, qui font les bons écoliers, ne prouvent nullement que, dans la suite, ces mêmes jeunes gens portent leur vue sur des objets de la comparaison desquels résultent des idées intéressantes pour le Public : et c'est pourquoi l'on est rarement grand homme, si l'on n'a le courage d'ignorer une infinité de choses inutiles.

CHAPITRE IV.

De l'inégale capacité d'attention.

J'AI fait voir que ce n'est point de la perfection plus ou moins grande, et des organes des sens, et de l'organe de la mémoire, que dépend la grande inégalité des esprits. On n'en peut donc chercher la cause que dans l'inégale capacité d'attention des hommes.

Comme c'est l'attention, plus ou moins grande, qui grave plus ou moins profondément les objets dans la mémoire; qui en fait apercevoir mieux ou moins bien les rapports, qui forme la plupart de nos jugements vrais ou faux; et que c'est enfin à cette attention que nous devons presque toutes nos idées; il est, ce me semble, évident, que c'est de l'inégale capacité d'attention des hommes que

dépend la force inégale de leur esprit.

En effet, si le plus foible degré de maladie, auquel on ne donneroit que le nom d'indisposition, suffit pour rendre la plupart des hommes incapables d'une attention suivie, c'est, sans doute, ajoutera-t-on, à des maladies, pour ainsi dire, insensibles, et, par conséquent, à l'inégalité de force que la nature donne aux divers hommes, qu'on doit principalement attribuer l'incapacité totale d'attention qu'on remarque dans la plupart d'entre eux, et leur inégale disposition à l'esprit: d'où l'on conclura que l'esprit est purement un don de la nature.

Quelque vraisemblable que soit ce raisonnement, il n'est cependant point confirmé par l'expérience.

Si l'on en excepte les gens affligés de maladies habituelles, et qui contraints, par la douleur, de fixer toute leur attention sur leur état, ne peuvent la porter sur des objets propres à perfectionner leur

esprit, ni, par conséquent, être compris dans le nombre des hommes que j'appelle bien organisés, on verra que tous les autres hommes, même ceux qui, foibles et délicats, devroient, conséquemment au raisonnement précédent, avoir moins d'esprit que les gens bien constitués, paroissent souvent, à cet égard, les plus favorisés de la nature.

Dans les gens sains et robustes qui s'appliquent aux Arts et aux Sciences, il semble que la force du tempérament, en leur donnant un besoin pressant du plaisir, les détourne plus souvent de l'étude et de la méditation, que la foiblesse du tempérament, par de légeres et fréquentes indispositions, ne peut en détourner les gens délicats. Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'entre les hommes à peu près animés d'un égal amour pour l'étude, le succès sur lequel on mesure la force de l'esprit, paroît entiérement dépendre, et des distractions plus ou moins

grandes occasionnées par la différence des goûts, des fortunes, des états, et du choix plus ou moins heureux des sujets qu'on traite, de la méthode plus ou moins parfaite dont on se sert pour composer, de l'habitude plus ou moins grande qu'on a de méditer, des Livres qu'on lit, des gens de goût qu'on voit; et enfin, des objets que le hasard présente journellement sous nos yeux. Il semble que, dans le concours des accidents nécessaires pour former un homme d'esprit, la différente capacité d'attention que pourroit produire la force plus ou moins grande du tempérament, ne soit d'aucune considération. Aussi l'inégalité d'esprit occasionnée par la différente constitution des hommes, est-elle insensible. Aussi n'a-t-on, par aucune observation exacte, pu, jusqu'à présent, déterminer l'espèce de tempérament le plus propre à former des gens de génie; et ne peut-on encore savoir lesquels des

hommes, grands ou petits, gras ou maigres, bilieux ou sanguins, ont le plus d'aptitude à l'esprit.

Au reste, quoique cette réponse sommaire pût suffire pour réfuter un raisonnement qui n'est fondé que sur des vraisemblances, cependant, comme cette question est fort importante, il faut, pour la résoudre avec précision, examiner si le défaut d'attention est, dans les hommes, ou l'effet d'une impuissance physique de s'appliquer, ou d'un desir trop foible de s'instruire.

Tous les hommes que j'appelle bien organisés, sont capables d'attention, puisque tous apprennent à lire, apprennent leur langue, et peuvent concevoir les premieres propositions d'Euclide. Or, tout homme, capable de concevoir ces premieres propositions, a la puissance physique de les entendre toutes: en effet, en Géométrie comme en toutes les autres Sciences, la facilité plus ou moins grande

avec laquelle on saisit une vérité, dépend du nombre plus ou moins grand de propositions antécédentes que pour la concevoir, il faut avoir présentes à la mémoire. Or, si tout homme bien organisé, comme je l'ai prouvé dans le Chapitre précédent, peut placer dans sa mémoire un nombre d'idées fort supérieur à celui qu'exige la démonstration de quelque proposition de Géométrie que ce soit; et si, par le secours de l'ordre et par la représentation fréquente des mêmes idées, on peut, comme l'expérience le prouve, se les rendre assez familieres et assez habituellement présentes pour se les rappeller sans peine; il s'ensuit que chacun a la puissance physique de suivre la démonstration de toute vérité géométrique; et qu'après s'être élevé, de propositions en propositions, et d'idées analogues en idées analogues, jusqu'à la connoissance, par exemple, de quatre-vingt-dix-neuf

propositions, tout homme peut concevoir la centieme avec la même facilité que la deuxieme, qui est aussi distante de la premiere que la centieme l'est de la quatre-vingt-dix-neuvieme.

Maintenant, il faut examiner si le degré d'attention nécessaire pour concevoir la démonstration d'une vérité géométrique, ne suffit pas pour la découverte de ces vérités qui placent un homme au rang des gens illustres. C'est à ce dessein que je prie le Lecteur d'observer avec moi la marche que tient l'esprit humain, soit qu'il découvre une vérité, soit qu'il en suive simplement la démonstration. Je ne tire point mon exemple de la Géométrie, dont la connoissance est étrangere à la plupart des hommes; je le prends dans la Morale, et je me propose ce problême : *Pourquoi les conquêtes injustes ne déshonorent-elles point autant les Nations que les vols deshonorent les Particuliers ?*

Pour résoudre ce problême moral, les idées qui se présenteront les premieres à mon esprit, sont les idées de justice qui me sont les plus familieres : je la considérerai donc entre Particuliers : et je sentirai que des vols, qui troublent et renversent l'ordre de la société, sont, avec justice, regardés comme infâmes.

Mais quelque avantageux qu'il fût d'appliquer aux Nations les idées que j'ai de la justice entre Citoyens, cependant, à la vue de tant de guerres injustes, entreprises de tous les temps par des Peuples qui font l'admiration de la terre, je soupçonnerai bientôt que les idées de la justice considérée par rapport à un Particulier, ne sont point applicables aux Nations : ce soupçon sera le premier pas que fera mon esprit pour parvenir à la découverte qu'il se propose. Pour éclaircir ce soupçon, j'écarterai d'abord les idées de justice qui me sont les plus familieres : je rappellerai à ma mémoire,

et j'en rejetterai successivement une infinité d'idées, jusqu'au moment où j'appercevrai que, pour résoudre cette question, il faut d'abord se former des idées nettes et générales de la justice; et, pour cet effet, remonter jusqu'à l'établissement des sociétés, jusqu'à ces temps reculés où l'on en peux mieux appercevoir l'origine, où d'ailleurs l'on peut plus facilement découvrir la raison pour laquelle les principes de la justice, considérée par rapport aux Citoyens, ne seroient pas applicables aux Nations.

Tel sera, si je l'ose dire, le second pas de mon esprit. Je me représenterai, en conséquence, les hommes absolument privés de la connoissance des Loix, des Arts, et à peu près tels qu'ils devoient être aux premiers jours du monde. Alors, je les vois dispersés dans les bois comme les autres animaux voraces; je vois que trop foibles, avant l'invention des armes, pour résister aux bêtes féroces, ces pre-

miers hommes, instruits par le danger, le besoin ou la crainte, ont senti qu'il étoit de l'intérêt de chacun d'eux en particulier de se rassembler en société, et de former une ligue contre les animaux, leurs ennemis communs. J'apperçois ensuite que ces hommes, ainsi rassemblés et devenus bientôt ennemis par le desir qu'ils eurent de posséder les mêmes choses, durent s'armer pour se les ravir mutuellement; que le plus vigoureux les enleva d'abord au plus spirituel, qui inventa des armes et lui dressa des embûches pour lui reprendre les mêmes biens; que la force et l'adresse furent, par conséquent, les premiers titres de propriété; que la terre appartint premiérement au plus fort, et ensuite au plus fin: que ce fut d'abord à ces seuls titres qu'on posséda tout; mais qu'enfin, éclairés par leur malheur commun, les hommes sentirent que leur reunion ne leur seroit point avantageuse, et que les sociétés

tés ne pourroient subsister, si, à leurs premieres conventions, ils n'en ajoutoient de nouvelles, par lesquelles chacun en particulier renonçât au droit de la force et de l'adresse, et tous, en général, se garantissent réciproquement la conservation de leur vie et de leurs biens, et s'engageassent à s'armer contre l'infracteur de ces conventions; que ce fut ainsi que, de tous les intérêts des Particuliers, se forma un intérêt commun, qui dut donner aux différentes actions les noms de justes, de permises et d'injustes, selon qu'elles étoient utiles, indifférentes ou nuisibles aux sociétés.

Une fois parvenu à cette vérité, je découvre facilement la source des vertus humaines: je vois que, sans la sensibilité à la douleur et au plaisir physique, les hommes sans desirs, sans passions, également indifférents à tout, n'eussent point connu d'intérêt personnel; que, sans intérêt personnel, ils ne se fussent

point rassemblés en société, n'eussent point fait entre eux de conventions; qu'il n'y eût point eu d'intérêt général, par conséquent point d'actions justes ou injustes; et qu'ainsi la sensibilité physique et l'intérêt personnel ont été les auteurs de toute justice. (*a*)

Cette vérité, appuyée sur cet axiôme de Jurisprudence : *L'intérêt est la mesure des actions des hommes*, et confirmée d'ailleurs par mille faits, me prouve que, vertueux ou vicieux, selon que nos passions ou nos goûts particuliers sont conformes ou contraires à l'intérêt général, nous tendons si nécessairement à notre bien particulier, que le Législateur divin lui-même a cru, pour engager les hommes à la pratique de la vertu, devoir leur promettre un bonheur éternel en

(*a*) On ne peut nier cette proposition, sans admettre les idées innées.

échange des plaisirs temporels qu'ils sont quelquefois obligés d'y sacrifier.

Ce principe établi, mon esprit en tire les conséquences, et j'apperçois que toute convention où l'intérêt particulier se trouve en opposition avec l'intérêt général, eût toujours été violée, si les Législateurs n'eussent toujours proposé de grandes récompenses à la vertu; et si, au penchant naturel qui porte tous les hommes à l'usurpation, ils n'eussent, sans cesse, opposé la digue du déshonneur et du supplice: je vois donc que la peine et la récompense sont les deux seuls liens par lesquels ils ont pu tenir l'intérêt particulier uni à l'intérêt général; et j'en conclus que les loix faites pour le bonheur de tous ne seroient observées par aucun, si les Magistrats n'étoient armés de la puissance nécessaire pour en assurer l'exécution. Sans cette puissance, les loix, violées par le plus grand nombre, seroient, avec justice, enfreintes par cha-

que particulier ; parce que les loix n'ayant que l'utilité publique pour fondement, si-tôt que, par une infraction générale, ces loix deviennent inutiles, dès-lors elles sont nulles, et cessent d'être des loix ; chacun rentre en ses premiers droits ; chacun ne prend conseil que de son intérêt particulier, qui lui défend avec raison d'observer des loix qui deviendroient préjudiciables à celui qui en seroit l'observateur unique. Et c'est pourquoi, si, pour la sûreté des grandes routes, on eût défendu d'y marcher avec des armes ; et que, faute de maréchaussée, les grands chemins fussent infestés de voleurs ; que cette loi, par conséquent, n'eût point rempli son objet ; je dis qu'un homme pourroit non-seulement y voyager avec des armes et violer cette convention ou cette loi sans injustice, mais qu'il ne pourroit même l'observer sans folie.

Après que mon esprit est ainsi, de-

degrés en degrés, parvenu à se former des idées nettes et générales de la justice; après avoir reconnu qu'elle consiste dans l'observation exacte des conventions que l'intérêt commun, c'est-à-dire, l'assemblage de tous les intérêts particuliers, leur a fait faire, il ne reste à mon esprit qu'à faire aux Nations l'application de ces idées de la justice. Eclairé par les principes ci-dessus établis, j'apperçois d'abord que toutes les Nations n'ont point fait entre elles de conventions par lesquelles elles se garantissent réciproquement la possession des Pays qu'elles occupent et des biens qu'elles possèdent. Si j'en veux découvrir la cause, ma mémoire, en me retraçant la carte générale du monde, m'apprend que les Peuples n'ont point fait entre eux de ces sortes de conventions; parce qu'ils n'ont point eu, à les faire, un intérêt aussi pressant que les Particuliers: parce que les Nations peuvent subsister sans

servitude, sont réduits à l'alternative d'être esclaves ou souverains.

D'ailleurs, si, dans toute Nation, l'état de conservation est un état dans lequel il est presque impossible de se maintenir; et si le terme de l'agrandissement d'un Empire doit, ainsi que le prouve l'Histoire des Romains, être regardé comme un présage presque certain de sa décadence; il est évident que chaque Nation peut même se croire d'autant plus autorisée à ces conquêtes qu'on appelle injustes, que ne trouvant point dans la garantie, par exemple, de deux Nations contre une troisieme, autant de sûreté qu'un Particulier en trouve dans la garantie de sa Nation contre un autre Particulier, le Traité en doit être d'autant moins sacré que l'exécution en est plus incertaine.

C'est lorsque mon esprit a percé jusqu'à cette derniere idée, que je découvre la solution du problême de Morale que

je m'étois proposé. Alors je sens que l'infraction des Traités, et cette espece de brigandage entre les Nations, doit, comme le prouve le passé, garant en ceci de l'avenir, subsister jusqu'à ce que tous les Peuples, ou du moins, le plus grand nombre d'entre eux, ayent fait des conventions générales; jusqu'à ce que les Nations, conformément au projet de Henri IV, ou de l'Abbé de Saint-Pierre, se soient réciproquement garanti leurs possessions, se soient engagées à s'armer contre le Peuple qui voudroit en assujettir un autre, et qu'enfin le hasard ait mis une telle disproportion entre la puissance de chaque Etat en particulier et celle de tous les autres réunis, que ces conventions puissent se maintenir par la force, et que les Peuples puissent établir entre eux la même police qu'un sage Législateur met entre les Citoyens, lorsque, par la récompense attachée aux bonnes actions, et les peines infligées aux mau-

vaises, il nécessite les Citoyens à la vertu, en donnant à leur probité l'intérêt personnel pour appui.

Il est donc certain que, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injustes, moins contraires aux loix de l'équité, et, par conséquent, moins criminelles que les vols entre particuliers, ne doivent point autant déshonorer une Nation que les vols déshonorent un Citoyen.

Ce problême moral résolu, si l'on observe la marche que mon esprit a tenue pour le résoudre, on verra que je me suis d'abord rappellé les idées qui m'étoient les plus familieres; que je les ai comparées entre elles, observé leurs convenances et leurs disconvenances relativement à l'objet de mon examen; que j'ai ensuite rejetté ces idées; que je m'en suis rappellé d'autres; et que j'ai répété ce même procédé jusqu'à ce qu'enfin ma mémoire m'ait présenté les objets de la

comparaison desquels devoit résulter la vérité que je cherchois.

Or, comme la marche de l'esprit est toujours la même, ce que je dis sur la maniere de découvrir une vérité, doit s'appliquer généralement à toutes les vérités. Je remarquerai seulement, à ce sujet, que, pour faire une découverte, il faut nécessairement avoir, dans la mémoire les objets dont les rapports contiennent cette vérité.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit précédemment à l'exemple que je viens de donner, et qu'en conséquence on veuille savoir si tous les hommes bien organisés sont réellement doués d'une attention suffisante pour s'élever aux plus hautes idées, il faut comparer les opérations de l'esprit, lorsqu'il fait la découverte, ou qu'il suit simplement la démonstration d'une vérité, et examiner laquelle de ces opérations suppose le plus d'attention.

Pour suivre la démonstration d'une

proposition de Géométrie, il est inutile de rappeller beaucoup d'objets à son esprit; c'est au maître à présenter aux yeux de son élève les objets propres à donner la solution du problème qu'il lui propose. Mais, soit qu'un homme découvre une vérité, soit qu'il en suive la démonstration, il doit, dans l'un et l'autre cas, observer également les rapports qu'ont entre eux les objets que sa mémoire ou son maître lui présentent : or, comme on ne peut, sans un hasard singulier, se représenter uniquement les idées nécessaires à la découverte d'une vérité, et n'en considérer précisément que les faces sous lesquelles on doit les comparer entre elles; il est évident que, pour faire une découverte, il faut rappeller à son esprit une multitude d'idées étrangeres à l'objet de la recherche, et en faire une infinité de comparaisons inutiles; comparaisons dont la multiplicité peut rebuter. On doit donc con-

sommer infiniment plus de temps pour découvrir une vérité, que pour en suivre la démonstration : mais la découverte de cette vérité n'exige en aucun instant plus d'effort d'attention que n'en suppose la suite d'une démonstration.

Si, pour s'en assurer, l'on observe l'étudiant en Géométrie, on verra qu'il doit porter d'autant plus d'attention à considérer les figures géométriques que le maître met sous ses yeux, que ces objets lui étant moins familiers que ceux que lui présenteroit sa mémoire, son esprit est, à la fois, occupé du double soin, et de considérer ces figures, et de découvrir les rapports qu'elles ont entre elles : d'où il suit que l'attention nécessaire pour suivre la démonstration d'une proposition de Géométrie, suffit pour découvrir une vérité. Il est vrai que, dans ce dernier cas, l'attention doit être plus continue : mais cette continuité d'attention n'est proprement que la répéti-

tion des mêmes actes d'attention. D'ailleurs, si tous les hommes, comme je l'ai dit plus haut, sont capables d'apprendre à lire et d'apprendre leur langue, ils sont tous capables non-seulement de l'attention vive, mais encore de l'attention continue qu'exige la découverte d'une vérité.

Quelle continuité d'attention ne faut-il pas, ou pour connoître les lettres, les rassembler, en former des syllabes, en composer des mots; ou pour unir dans sa mémoire des objets d'une nature différente, et qui n'ont entre eux que des rapports arbitraires, comme les mots *chêne*, *grandeur*, *amour*, qui n'ont aucun rapport réel avec l'idée, l'image ou le sentiment qu'ils expriment? Il est donc certain que si, par la continuité d'attention, c'est-à-dire, par la répétition fréquente des mêmes actes d'attention, tous les hommes parviennent à graver successivement dans leur mémoire tous les mots.

d'une langue, ils sont tous doués de la force et de la continuité d'attention nécessaire pour s'élever à ces grandes idées, dont la découverte les place au rang des hommes illustres.

Mais, dira-t-on, si tous les hommes sont doués de l'attention nécessaire pour exceller dans un genre, lorsque l'inhabitude ne les en a point rendus incapables, il est encore certain que cette attention coûte plus aux uns qu'aux autres : or, à quelle autre cause, si ce n'est à la perfection plus ou moins grande de l'organisation, attribuer cette attention plus ou moins facile?

Avant de répondre directement à cette objection, j'observerai que l'attention n'est pas étrangere à la nature de l'homme ; qu'en général, lorsque nous croyons l'attention difficile à supporter, c'est que nous prenons la fatigue de l'ennui et de l'impatience pour la fatigue de l'application. En effet, s'il n'est point d'homme

sans desirs, il n'est point d'homme sans attention. Lorsque l'habitude en est prise, l'attention devient même un besoin. Ce qui rend l'attention fatigante, c'est le motif qui nous y détermine. Est-ce le besoin, l'indigence ou la crainte? l'attention est alors une peine. Est-ce l'espoir du plaisir? l'attention devient alors elle-même un plaisir. Qu'on présente au même homme deux écrits difficiles à déchiffrer; l'un est un procès-verbal, l'autre est la lettre d'une maîtresse: qui doute que l'attention ne soit aussi pénible dans le premier cas, qu'agréable dans le second? Conséquemment à cette observation, on peut facilement expliquer pourquoi l'attention coûte plus aux uns qu'aux autres. Il n'est pas nécessaire, pour cet effet, de supposer en eux aucune différence d'organisation: il suffit de remarquer qu'en ce genre, la peine de l'attention est toujours plus ou moins grande proportionnément au degré plus ou moins grand

de plaisir que chacun regarde comme la récompense de cette peine. Or, si les mêmes objets n'ont jamais le même prix à des yeux différents, il est évident qu'en proposant à divers hommes le même objet de récompense, on ne leur propose pas réellement la même récompense; et que, s'ils sont forcés de faire les mêmes efforts d'attention, ces efforts doivent être, en conséquence, plus pénibles aux uns qu'aux autres. L'on peut donc résoudre le problème d'une attention plus ou moins facile, sans avoir recours au mystere d'une inégale perfection dans les organes qui la produisent. Mais, en admettant même, à cet égard, une certaine différence dans l'organisation des hommes, je dis qu'en supposant en eux un desir vif de s'instruire, desir dont tous les hommes sont susceptibles, il n'en est aucun qui ne se trouve alors doué de la capacité d'attention nécessaire pour se distinguer dans un Art. En effet, si le desir du bonheur

est commun à tous les hommes, s'il est en eux le sentiment le plus vif, il est évident que, pour obtenir ce bonheur, chacun fera toujours tout ce qu'il est en sa puissance de faire. Or, tout homme, comme je viens de le prouver, est capable du degré d'attention suffisant pour s'élever aux plus hautes idées. Il fera donc usage de cette capacité d'attention, lorsque, par la législation de son Pays, son goût particulier ou son éducation, le bonheur deviendra le prix de cette attention. Il sera, je crois, difficile de résister à cette conclusion, sur-tout si, comme je puis le prouver, il n'est pas même nécessaire, pour se rendre supérieur en un genre, d'y donner toute l'attention dont on est capable.

Pour ne laisser aucun doute sur cette vérité, consultons l'expérience, interrogeons les gens de lettres : ils ont tous éprouvé que ce n'est pas aux plus pénibles efforts d'attention qu'ils doivent

les plus beaux vers de leurs Poëmes, les plus singulieres situations de leurs Romans, et les principes les plus lumineux de leurs ouvrages philosophiques. Ils avoueront qu'ils les doivent à la rencontre heureuse de certains objets que le hasard ou met sous leurs yeux ou présente à leur mémoire, et de la comparaison desquels ont résulté ces beaux vers, ces situations frappantes et ces grandes idées philosophiques; idées que l'esprit conçoit toujours avec d'autant plus de promptitude et de facilité qu'elles sont plus vraies et plus générales. Or, dans tout ouvrage, si ces belles idées, de quelque genre qu'elles soient, sont, pour ainsi dire, le trait du génie; si l'art de les employer n'est que l'œuvre du temps et de la patience, et ce qu'on appelle le travail du manœuvre; il est donc certain que le génie est moins le prix de l'attention qu'un don du hasard, qui présente à tous les hommes de ces idées

heureuses, dont celui-là seul profite qui sensible à la gloire, est attentif à les saisir. Si le hasard est, dans presque tous les Arts, généralement reconnu pour l'auteur de la plupart des découvertes ; et si, dans les Sciences spéculatives, sa puissance est moins sensiblement apperçue, elle n'en est peut-être pas moins réelle ; il n'en préside pas moins à la découverte des plus belles idées. Aussi ne sont-elles pas, comme je viens de le dire, le prix des plus pénibles efforts d'attention ; et peut-on assurer que l'attention qu'exige l'ordre des idées, la maniere de les exprimer, et l'art de passer d'un sujet à l'autre, (*b*) est, sans contredit, beaucoup plus fatigante ; et qu'enfin la plus penible de toutes est celle que suppose la comparaison des objets qui ne nous sont point familiers? C'est pour-

(*b*) *Tantùm series junctura pollet.*

quoi le Philosophe, capable de six ou sept heures des plus hautes méditations, ne pourra, sans une fatigue extrême d'attention, passer ces six à sept heures, soit à l'examen d'une procédure, soit à copier fidélement et correctement un manuscrit; et c'est pourquoi les commencements de chaque Science sont toujours épineux. Aussi n'est-ce qu'à l'habitude que nous avons de considérer certains objets, que nous devons non-seulement la facilité avec laquelle nous les comparons, mais encore la comparaison juste et rapide que nous faisons de ces objets entre eux. Voilà pourquoi, du premier coup-d'œil, le Peintre apperçoit dans un tableau des défauts de dessin ou de coloris, invisibles aux yeux ordinaires; pourquoi le Berger, accoutumé à considérer ses moutons, découvre en eux des ressemblances et des différences qui les lui font distinguer; et pourquoi l'on n'est proprement le maître que des matieres

que l'on a long-temps méditées. C'est à l'application, plus ou moins constante, avec laquelle nous examinons un sujet, que nous devons les idées superficielles ou profondes que nous avons sur ce même sujet. Il semble que les ouvrages long-temps médités et longs à composer, en soient plus forts de choses, et que, dans les ouvrages d'esprit, comme dans la méchanique, on gagne en force ce que l'on perd en temps.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon sujet, je répéterai donc que, si l'attention la plus pénible est celle que suppose la comparaison des objets qui nous sont peu familiers, et si cette attention est précisément de l'espece de celle qu'exige l'étude des langues, tous les hommes étant capables d'apprendre leur langue, tous, par conséquent, sont doués d'une force et d'une continuité d'attention suffisante pour s'élever au rang des hommes illustres.

Il ne me reste, pour derniere preuve

de cette vérité, qu'à rappeller ici que l'erreur, comme je l'ai dit dans mon premier Discours, toujours accidentelle, n'est point inhérente à la nature particuliere de certains esprits; que tous nos faux jugements sont l'effet, ou de nos passions, ou de notre ignorance: d'où il suit que tous les hommes sont, par la nature, doués d'un esprit également juste; et qu'en leur présentant les mêmes objets, ils en porteroient tous les mêmes jugements. Or, comme ce mot d'*esprit juste*, pris dans sa signification étendue, renferme toutes sortes d'esprits, le résultat de ce que j'ai dit ci-dessus, c'est que tous les hommes que j'appelle bien organisés, étant nés avec l'esprit juste, ils ont tous en eux la puissance physique de s'élever aux plus hautes idées. (*c*)

Mais,

(*c*) Il faut toujours se ressouvenir, comme je l'ai dit dans mon second Discours, que les idées

Mais, répliquera-t-on, pourquoi donc voit-on si peu d'hommes illustres? C'est que l'étude est une petite peine; c'est que, pour vaincre le dégoût de l'étude, il faut, comme je l'ai déja insinué, être animé d'une passion.

Dans la premiere jeunesse, la crainte des châtimens suffit pour forcer les jeunes gens à l'étude: mais, dans un âge plus avancé, où l'on n'éprouve pas les mêmes traitements, il faut alors, pour

---

idées ne sont, en soi, ni hautes, ni grandes, ni petites; que souvent la découverte d'une idée, qu'on appelle petite, ne suppose pas moins d'esprit que la découverte d'une grande; qu'il en faut quelquefois autant pour saisir finement le ridicule d'un homme, que pour appercevoir le vice d'un gouvernement; et que, si l'on donne, par préférence, le nom de grandes aux découvertes du dernier genre, c'est qu'on ne désigne jamais, par les épithetes de *hautes*, de *grandes* et de *petites*, que des idées plus ou moins généralement intéressantes.

s'exposer à la fatigue de l'application, être échauffé d'une passion telle, par exemple, que l'amour de la gloire. La force de notre attention est alors proportionnée à la force de notre passion. Considérons les enfants : s'ils font dans leur langue naturelle des progrès moins inégaux que dans une langue étrangere, c'est qu'ils y sont excités par des besoins à-peu-près pareils; c'est-à-dire, et par la gourmandise, et par l'amour du jeu, et par le desir de faire connoître les objets de leur amour et de leur aversion : or, des besoins à-peu-près pareils, doivent produire des effets à-peu-près égaux. Au contraire, comme les progrès dans une langue étrangere dépendent, et de la méthode dont se servent les maîtres, et de la crainte qu'ils inspirent à leurs écoliers, et de l'intérêt que les parents prennent aux études de leurs enfants; on sent que des progrès dépendants de causes si variées qui agissent et se com-

binent si diversement, doivent, par cette raison, être extrêmement inégaux. D'où je conclus que la grande inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes, dépend, peut-être, du desir inégal qu'ils ont de s'instruire. Mais, dira-t-on, ce desir est l'effet d'une passion : or, si nous ne devons qu'à la nature la force plus ou moins grande de nos passions, il s'ensuit que l'esprit doit, en conséquence, être considéré comme un don de la nature.

C'est à ce point, véritablement délicat et décisif, que se réduit toute cette question. Pour la résoudre, il faut connoître et les passions et leurs effets, et entrer, à ce sujet, dans un examen profond et détaillé.

CHAPITRE V.

Des forces qui agissent sur notre ame.

L'EXPÉRIENCE seule peut nous découvrir quelles sont ces forces. Elle nous apprend que la paresse est naturelle à l'homme ; que l'attention le fatigue et le peine ; (*a*) qu'il gravite sans cesse

(*a*) Les Hottentots ne veulent ni raisonner, ni penser : *Penser*, disent-ils, *est le fléau de la vie.* Que de Hottentots parmi nous !

Ces Peuples sont entiérement livrés à la paresse : pour se soustraire à toutes sortes de soins, d'occupations, ils se privent de tout ce dont ils peuvent absolument se passer. Les Caraïbes ont la même horreur pour penser et pour travailler ; ils se laisseroient plutôt mourir de faim que de faire la cassave, ou de faire bouillir la marmite. Leurs femmes font tout : ils travaillent seulement, de deux jours l'un, deux heures à la terre ; ils passent le reste du temps

vers le repos, comme les corps vers un centre; qu'attiré sans cesse vers ce centre, il s'y tiendroit fixement attaché, s'il n'en étoit à chaque instant repoussé par deux sortes de forces qui contre-balancent en lui celles de la paresse et de l'inertie, et qui lui sont communiquées, l'une par les passions fortes, et l'autre par la haine de l'ennui.

L'ennui est, dans l'univers, un ressort plus général et plus puissant qu'on ne l'imagine. De toutes les douleurs, c'est sans contredit la moindre; mais enfin, c'en est une. Le desir du bonheur nous fera toujours regarder l'absence du plaisir comme un mal. Nous voudrions que l'intervalle nécessaire qui sépare les plaisirs vifs, toujours attachés à la sa-

à rêver dans leurs hamacs. Veut-on acheter leur lit? ils le vendent le matin à bon marché; ils ne se donnent pas la peine de penser qu'ils en auront besoin le soir.

risfaction des besoins physiques, fût rempli par quelques-unes de ces sensations qui sont toujours agréables lorsqu'elles ne sont pas douloureuses. Nous souhaiterions donc, par des impressions toujours nouvelles, être à chaque instant avertis de notre existence, parce que chacun de ces avertissements est pour nous un plaisir. Voilà pourquoi le Sauvage, dès qu'il a satisfait ses besoins, court au bord d'un ruisseau, où la succession rapide des flots, qui se poussent l'un l'autre, font à chaque instant sur lui des impressions nouvelles: voilà pourquoi nous préférons la vue des objets en mouvement à celle des objets en repos; voilà pourquoi l'on dit proverbialement: *Le feu fait compagnie*, c'est-à-dire, qu'il nous arrache à l'ennui.

C'est ce besoin d'être remué, et l'espece d'inquiétude que produit dans l'ame l'absence d'impression, qui contient, en partie, le principe de l'inconstance et de

la perfectibilité de l'esprit humain, et qui, le forçant à s'agiter en tout sens, doit, après la révolution d'une infinité de siecles, inventer, perfectionner les Arts et les Sciences, et enfin amener la décadence du goût. (*b*)

En effet, si les impressions nous sont d'autant plus agréables qu'elles sont plus vives, et si la durée d'une même impression en émousse la vivacité, nous devons donc être avides de ces impressions neuves, qui produisent dans notre ame le plaisir de la surprise: les Artis-

(*b*) C'est peut-être en comparant la marche lente de l'esprit humain avec l'état de perfection où se trouvent maintenant les Arts et les Sciences, qu'on pourroit juger de l'ancienneté du monde. L'on feroit, sur ce plan, un nouveau système de chronologie, du moins aussi ingénieux que ceux qu'on a jusqu'à présent donnés: mais l'exécution de ce plan demanderoit beaucoup de finesse et de sagacité d'esprit de la part de celui qui l'entreprendroit.

tes, jaloux de nous plaire et d'exciter en nous ces sortes d'impressions, doivent donc, après avoir en partie épuisé les combinaisons du beau, y substituer le singulier, que nous préférons au beau, parce qu'il fait sur nous une impression plus neuve, et par conséquent plus vive. Voilà, dans les Nations policées, la cause de la décadence du goût.

Pour connoître encore mieux tout ce que peut sur nous la haine de l'ennui, et quelle est quelquefois l'activité de ce principe, (c) qu'on jette sur les hom-

(c) L'ennui, il est vrai, n'est pas ordinairement fort inventif; son ressort n'est certainement pas assez puissant pour nous faire exécuter de grandes entreprises, et sur-tout pour nous faire acquérir de grands talents. L'ennui ne produit point de Lycurgue, de Pélopidas, d'Homere, d'Archimede, de Milton; et l'on peut assurer que ce n'est pas faute d'ennuyés qu'on manque de grands hommes. Cependant ce ressort opere souvent de grands effets. Il suffit quelquefois pour armer les Prin-

mes un œil observateur, et l'on sentira que c'est la crainte de l'ennui qui fait agir et penser la plupart d'entre eux; que c'est pour s'arracher à l'ennui, qu'au risque de recevoir des impressions trop fortes, et par conséquent désagréables, les hommes recherchent, avec le plus grand empressement, tout ce qui peut les remuer fortement; que c'est ce desir qui fait courir le Peuple à la Grêve, et les gens du monde au Théâtre; que c'est ce

---

ces, les entraîner dans les combats; et, quand le succès favorise leurs premieres entreprises, il en peut faire des conquérants. La guerre peut devenir une occupation que l'habitude rende nécessaire. Charles XII, le seul des héros qui ait toujours été insensible aux plaisirs de l'amour et de la table, étoit peut-être, en partie, déterminé par ce motif. Mais, si l'ennui peut faire un héros de cette espece, il ne fera jamais de César ni de Cromwel: il falloit une grande passion, pour leur faire faire les efforts d'esprit et de talent nécessaires pour franchir l'espace qui les séparoit du Trône.

même motif qui, dans une dévotion triste, et jusques dans les exercices austeres de la pénitence, fait souvent chercher aux vieilles femmes un remede à l'ennui : car Dieu, qui, par toutes sortes de moyens, cherche à ramener le pécheur à lui, se sert ordinairement, avec elles, de celui de l'ennui.

Mais c'est sur-tout dans les siecles où les grandes passions sont mises à la chaîne, soit par les mœurs, soit par la forme du gouvernement, que l'ennui joue le plus grand rôle : il devient alors le mobile universel.

Dans les Cours, autour du Trône, c'est la crainte de l'ennui, jointe au plus foible degré d'ambition, qui fait, des Courtisans oisifs, de petits ambitieux, qui leur fait concevoir de petits desirs, leur fait faire de petites intrigues, de petites cabales, de petits crimes, pour obtenir de petites places proportionnées à la petitesse de leurs passions ; qui fait

des *Séjan*, et jamais des Octave; mais *qui*, d'ailleurs, suffit pour s'élever jusqu'à ces postes où l'on jouit, à la vérité, du privilege d'être insolent, mais où l'on cherche en vain un abri contre l'ennui.

Telles sont, si je l'ose dire, et les forces actives, et les forces d'inertie qui agissent sur notre ame. C'est pour obéir à ces deux forces contraires, qu'en général nous souhaitons d'être remués, sans nous donner la peine de nous remuer: c'est par cette raison que nous voudrions tout savoir, sans nous donner la peine d'apprendre: c'est pourquoi, plus dociles à l'opinion qu'à la raison, qui, dans tous les cas, nous imposeroit la fatigue de l'examen, les hommes acceptent indifféremment, en entrant dans le monde, toutes les idées vraies ou fausses qu'on leur présente; (*d*) et pourquoi enfin,

(*d*) La crédulité dans les hommes est, en partie, l'effet de leur paresse. On a l'habitude

porté, par le flux et reflux des préjugés, tantôt vers la sagesse et tantôt vers

---

de croire une chose absurde : on en soupçonne la fausseté ; mais, pour s'en assurer pleinement, il faudroit s'exposer à la fatigue de l'examen ; on veut se l'épargner, et l'on aime mieux croire que d'examiner. Or, dans cette situation de l'ame, des preuves convaincantes de la fausseté d'une opinion, nous paroissent toujours insuffisantes. Il n'est point alors de raisonnements ou de contes ridicules auxquels on n'ajoute foi. Je ne citerai qu'un exemple, tiré de la relation du Tunquin, par Marini, Romain. « On vouloit, » dit cet Auteur, donner une Religion aux Tunquinois ; on choisit celle du Philosophe Rama, » nommé Thic-ca, au Tunquin. Voici l'origine » ridicule qu'on lui donne, et qu'ils croyent.

» Un jour la mere du Dieu Thic-ca vit en » songe un éléphant blanc qui s'engendroit mystérieusement dans sa bouche, et lui sortoit » par le côté gauche. Le songe fait, il se réalise, elle accouche de Thic-ca. Aussi-tôt qu'il » voit le jour, il fait mourir sa mere, fait » sept pas, marquant le ciel avec un doigt et » la terre avec l'autre. Il se glorifie d'être l'unique Saint, tant dans le ciel que sur la terre.

la folie, raisonnable ou fou par hasard, l'esclave de l'opinion est également in-

» A dix-sept ans, il se marie à trois femmes; à » dix-neuf, il abandonne ses femmes et son » fils, se retire sur une montagne, où deux » Démons, nommés A-la-la et Ca-la-la, lui ser- » vent de maîtres. Il se présente ensuite au Peu- » ple, en est reçu, non comme docteur, mais » en qualité de Pagode ou d'Idole. Il a quatre- » vingt mille disciples, entre lesquels il en choisit » cinq cents; nombre qu'il réduit ensuite à cent, » puis à dix, qui sont appellés les dix Grands. » Voilà ce qu'on raconte aux Tunquinois et ce » qu'ils croyent, quoique avertis, par une tra- » dition sourde, que ces dix Grands étoient ses » amis, ses confidents, et les seuls qu'il ne trom- » pât point; qu'après avoir prêché sa doctrine » pendant quarante-neuf ans, se sentant près » de sa fin, il assembla tous ses disciples, et » leur dit: *Je vous ai trompés jusqu'à ce jour; je* » *ne vous ai débité que des fables: la seule vérité* » *que je puisse vous enseigner, c'est que tout est* » *sorti du néant, et que tout y doit rentrer. Je* » *vous conseille cependant de me garder le secret,* » *de vous soumettre extérieurement à ma Religion:* » *c'est l'unique moyen de tenir les Peuples dans*

On voit donc que ce sont les passions et la haine de l'ennui qui communiquent à l'ame son mouvement, qui l'arrachent à la tendance qu'elle a naturellement vers le repos, et qui lui font surmonter cette force d'inertie à laquelle elle est toujours prête à céder.

Quelque certaine que paroisse cette

Thic-ca, c'est qu'il est une Idole qui sauve les hommes, et qui satisfait pleinement pour leurs péchés, et que, pour mieux compatir aux miseres de l'homme, l'Idole en avoit pris la nature.

Au rapport de Kolbe, parmi les Hottentots, il en est qui ont la même doctrine, et croyent que leur Dieu s'est rendu visible à leur Nation, en prenant la figure du plus beau d'entre eux. Mais la plupart des Hottentots traitent ce dogme de vision, et prétendent que c'est faire jouer à leur Dieu un rôle indigne de sa Majesté, que de le métamorphoser en homme. Au reste, ils ne lui rendent aucun culte: ils disent que Dieu est bon, et qu'il ne se soucie pas de nos prieres.

proposition, comme en Morale, ainsi qu'en Physique, c'est toujours sur des faits qu'il faut établir ses opinions, je vais, dans les Chapitres suivants, prouver, par des exemples, que ce sont uniquement les passions fortes qui font exécuter ces actions courageuses, et concevoir ces idées grandes qui sont l'étonnement et l'admiration de tous les siecles.

CHAPITRE VI.

De la puissance des passions.

LES passions sont, dans le moral, ce que, dans le physique, est le mouvement; il crée, anéantit, conserve, anime tout, et sans lui tout est mort: ce sont elles aussi qui vivifient le monde moral. C'est l'avarice qui guide les vaisseaux à travers les déserts de l'Océan; l'orgueil, qui comble les vallons, appla-

nit les montagnes, s'ouvre des routes à travers les rochers, éleve les pyramides de Memphis, creuse le lac Mœris, et fond le colosse de Rhodes. L'amour tailla, dit-on, le crayon du premier dessinateur. Dans un Pays où la révélation n'avoit point pénétré, ce fut encore l'amour, qui, pour flatter la douleur d'une veuve éplorée par la mort de son jeune époux, lui découvrit le système de l'immortalité de l'ame. C'est l'enthousiasme de la reconnoissance qui mit au rang des Dieux les bienfaiteurs de l'humanité, qui inventa les fausses Religions, et les superstitions, qui toutes n'ont pas pris leur source dans des passions aussi nobles que l'amour et la reconnoissance.

C'est donc aux passions fortes qu'on doit l'invention et les merveilles des Arts: elles doivent donc être regardées comme le germe productif de l'esprit, et le ressort puissant qui porte les hommes aux grandes actions. Mais avant que de passer

outre, je dois fixer l'idée que j'attache à ce mot de *passion forte*. Si la plupart des hommes parlent sans s'entendre, c'est à l'obscurité des mots qu'il faut s'en prendre ; c'est à cette cause (*a*) qu'on peut

(*a*) Sous le mot *rouge*, par exemple, si l'on comprend depuis l'écarlate jusqu'au couleur de chair, supposons deux hommes, dont l'un n'ait jamais vu que de l'écarlate, et l'autre que du couleur de chair : le premier dira, avec raison, que le *rouge* est une couleur vive ; lorsque l'autre au contraire, soutiendra que c'est une couleur tendre. Par la même raison, deux hommes peuvent, sans s'entendre, prononcer le mot de *vouloir*, puisque nous n'avons que ce mot pour exprimer depuis le plus foible degré de volonté jusqu'à cette volonté efficace qui triomphe de tous les obstacles. Il en est du mot de *passion*, comme de celui d'*esprit* : il change de signification selon ceux qui le prononcent. Un homme regardé comme médiocre dans une société composée de gens de peu d'esprit, est sûrement un sot ; il n'en est pas ainsi de celui qui passe pour homme médiocre parmi les gens du premier ordre ; le choix de sa société prouve sa supé-

attribuer la prolongation du miracle opéré à la tour de Babel.

J'entends, par ce mot de *passion forte*, une passion dont l'objet soit si nécessaire à notre bonheur, que la vie nous soit insupportable sans la possession de cet objet. Telle est l'idée qu'Omar se formoit des passions, lorsqu'il dit : *Qui que tu sois, qui, amoureux de la liberté, veux être riche sans bien, puissant sans sujets, sujet sans maître, ose mépriser la mort : les Rois trembleront devant toi, toi seul ne craindras personne.*

Ce sont, en effet, les passions seules qui, portées à ce degré de force, peuvent exécuter les plus grandes actions, et braver les dangers, la douleur, la mort et le Ciel même.

---

riorité sur les hommes ordinaires. C'est un Rhétoricien médiocre, qui seroit le premier dans toute autre classe.

Dicéarque, Général de Philippe, éleve, en présence de son armée, deux Autels, l'un à l'Impiété, l'autre à l'Injustice, y sacrifie, et marche contre les Cyclades.

Quelques jours avant l'assassinat de César, l'amour conjugal, uni à la passion d'un noble orgueil, engage Porcie à s'ouvrir la cuisse, à montrer sa blessure à son mari, lui disant : *Brutus, tu médites et tu me caches un grand dessein. Je ne t'ai jusqu'à présent fait aucune question indiscrete ; je savois cependant que notre sexe, foible par lui-même, se fortifioit par le commerce des hommes sages et vertueux ; que j'étois fille de Caton et femme de Brutus : mais mon amour timide m'a fait défier de ma foiblesse. Tu vois l'essai de mon courage : juge si je suis digne de ton secret, maintenant que j'ai fait l'épreuve de la douleur.*

C'est la passion de l'honneur et le fanatisme philosophique, qui pouvoient

seuls, au milieu des supplices, engager la Pythagoricienne Timicha à se couper la langue avec les dents, pour ne point s'exposer à révéler les secrets de sa Secte.

Lorsqu'accompagné de son Gouverneur, Caton, jeune encore, monte au Palais de Sylla, et qu'à l'aspect des têtes sanglantes des proscrits, il demanda le nom du monstre qui avoit assassiné tant de Romains: C'est Sylla, lui dit-on. *Quoi! Sylla les égorge, et Sylla vit encore?* Le nom seul de Sylla, lui réplique-t-on, désarme le bras de nos Citoyens. *O Rome!* s'écrie alors Caton, *que ton destin est déplorable, si, dans la vaste enceinte de tes murs, tu ne renfermes pas un homme vertueux, et si tu ne peux armer contre la tyrannie que le bras d'un foible enfant!* A ces mots, se tournant vers son Gouverneur: *Donne-moi*, lui dit-il, *ton épée; je la cacherai sous ma robe; j'approcherai de Sylla,*

je l'égorgerai. Caton vit, Rome est libre encore. (b)

En quels climats cet amour vertueux de la Patrie n'a-t-il point exécuté d'actions héroïques? A la Chine, un Empereur, poursuivi par les armes victorieuses d'un Citoyen, veut se servir du respect superstitieux qu'en ce Pays un fils a pour les ordres de sa mere, pour contraindre ce Citoyen à désarmer. Député vers cette mère, un Officier de l'Empereur vient, le poignard à la main,

---

(b) *C'est ce même* Caton, qui, retiré à Utique, répondit à ceux qui le pressoient de consulter l'oracle de Jupiter Hammon: *Laissons les oracles aux femmes, aux lâches et aux ignorants. L'homme de courage, indépendant des Dieux, sait vivre et mourir de lui-même: il se présente également à sa destinée, soit qu'il la connoisse, ou qu'il l'ignore.*

César, enlevé par des pirates, conserve son audace, et les menace de la mort, à laquelle il les condamne en abordant.

lui dire qu'elle n'a que le choix de mourir ou d'obéir. *Ton maître*, lui répondit-elle avec un souris amer, *se seroit-il flatté que j'ignore les conventions tacites, mais sacrées, qui unissent les Peuples aux Souverains, par lesquelles les Peuples s'engagent à obéir, et les Rois à les rendre heureux? Il a le premier violé ces conventions. Lâche exécuteur des ordres d'un tyran, apprends d'une femme ce qu'en pareil cas on doit à sa Patrie.* A ces mots, arrachant le poignard des mains de l'Officier, elle se frappe, et lui dit: *Esclave, s'il te reste encore quelque vertu, porte à mon fils ce poignard sanglant; dis-lui qu'il venge sa Nation, qu'il punisse le tyran. Il n'a plus rien à craindre pour moi, plus rien à ménager: il est maintenant libre d'être vertueux.* (c)

Si

(c) La passion du devoir animoit pareillement la

Si le noble orgueil, la passion du patriotisme et de la gloire, déterminent

la mere d'Abdallah, lorsque son fils, abandonné de ses amis, assiégé dans un château, et pressé d'accepter la capitulation honorable que lui offroient les Syriens, alla consulter sa mere sur le parti qu'il avoit à prendre. Il reçut cette réponse : *Mon fils, lorsque tu pris les armes contre la Maison d'Ommiah, crus-tu soutenir le parti de la justice et de la vertu ?... Oui*, lui répondit-il. *Eh bien*, répliqua-t-elle, *qu'y a-t-il à délibérer? Ne sais-tu pas que se rendre à la crainte est d'un lâche ? Veux-tu être le mépris des Ommiahs, et qu'on dise qu'ayant à choisir entre la vie et ton devoir, c'est la vie que tu as préférée?*

C'est cette même passion de la gloire, qui, lorsque l'armée Romaine, mal vêtue et transie de froid, alloit se débaucher, amena au secours de Septime Sévere, le Philosophe Antiochus, qui se dépouille devant l'armée, se jette dans un monceau de neige, et ramene, par cette action, les troupes ébranlées à leur devoir.

Un jour qu'on exhortoit Thrasea à faire quelques soumissions à Néron : *Quoi !* dit-il, *pour prolonger ma vie de quelques jours, je m'abaisserois jusques-là? Non. La mort est une dette : je veux*

les Citoyens à des actions si courageuses, quelle constance et quelle force les passions n'inspirent-elles point à ceux qui veulent s'illustrer dans les Sciences et les Arts, et que Cicéron nomme des *héros paisibles ?* C'est le desir de la gloire, qui, sur la cime glacée des Cordelieres, au milieu des neiges, des frimats, incline les lunettes de l'Astronome ; qui, pour cueillir des plantes, conduit le Botaniste sur le bord des précipices ; qui jadis guidoit les jeunes amateurs des Sciences dans l'Egypte, l'Ethiopie et jusques dans les Indes, pour y voir les Philosophes les plus célebres,

---

l'acquitter en homme libre, et non la payer en esclave.

Dans un instant d'emportement, où Vespasien menaçoit Helvidius de la mort, il en reçut cette réponse : *Vous ai-je dit que je fusse immortel ? Vous ferez votre métier de tyran, en me donnant la mort ; moi, celui de Citoyen, en la recevant sans trembler.*

et puiser dans leur conversation les principes de leur doctrine.

Quel empire cette même passion n'avoit-elle pas sur Démosthene, qui, pour perfectionner sa prononciation, s'arrêtoit sur le rivage de la mer, où, la bouche remplie de cailloux, il haranguoit tous les jours les flots mutinés! C'est ce même desir de la gloire, qui, pour faire contracter aux jeunes Pythagoriciens l'habitude du recueillement et de la méditation, leur imposoit un silence de trois ans; qui, pour soustraire Démocrite (*d*) aux distractions du monde, le renfermoit dans des tombeaux pour y chercher de ces vérités précises, dont la découverte, toujours si difficile, est toujours si peu estimée des hommes: c'est par elle enfin que, pour se donner

(*d*) Démocrite étoit né riche: mais il ne se crut pas en droit de mépriser l'esprit, et de vivre dans une honorable stupidité.

tout entier à la Philosophie, Héraclite se détermine à céder à son frere cadet le Trône d'Ephese, (*e*) où l'appelloit le droit d'aînesse; que, pour conserver toutes ses forces, l'athlete se prive des plaisirs de l'amour: c'est elle encore qui forçoit certains Prêtres des Anciens, dans l'espoir de se rendre plus recommandables, à renoncer à ces mêmes plaisirs, sans avoir souvent, comme disoit plaisamment Boindin, d'autre récompense de leur continence que la tentation perpétuelle qu'elle procure.

J'ai fait voir que c'est aux passions que nous devons sur la terre presque tous les objets de notre admiration; qu'el-

(*e*) Mison, fils du tyran de Chenes, renonça pareillement au sceptre de son pere; et, libre de toute charge, il se retiroit dans des lieux escarpés et solitaires, où, sans jamais parler à personne, il se nourrissoit de réflexions profondes.

les nous font braver les dangers, la douleur, la mort, et nous portent aux résolutions les plus hardies.

Je vais prouver maintenant que, dans les occasions délicates, ce sont elles seules qui, volant au secours des grands hommes, peuvent leur inspirer ce qu'il y a de mieux à dire et à faire.

Qu'on se rappelle, à ce sujet, la célebre et courte harangue d'Annibal à ses soldats le jour de la bataille du Tesin; et l'on sentira que sa haine pour les Romains et sa passion pour la gloire, pouvoient seules la lui inspirer : *Compagnons*, leur dit-il, *le ciel m'annonce la victoire. C'est aux Romains, non à vous, de trembler. Jettez les yeux sur ce champ de bataille : nulle retraite ici pour les lâches : nous périssons tous, si nous sommes vaincus. Quel gage plus certain du triomphe ? Quel signe plus sensible de la protection des Dieux ? Ils nous ont placés entre la victoire et la mort.*

Qui peut douter que ces mêmes passions n'animassent Sylla, lorsque Crassus lui ayant demandé une escorte pour aller faire de nouvelles levées dans le Pays des Marses, Sylla lui répond : *Si tu crains tes ennemis, reçois de moi pour escorte ton pere, tes freres, tes parents, tes amis, qui, massacrés par les tyrans, crient vengeance et t'attendent de toi ?*

Lorsque les Macédoniens, las des fatigues de la guerre, prient Alexandre de les licencier, c'est l'orgueil et l'amour de la gloire qui dictent à ce héros cette fiere réponse : *Allez, ingrats ; fuyez, lâches ; je dompterai l'univers sans vous : Alexandre trouvera des Sujets et des Soldats par-tout où il y aura des hommes.*

De semblables discours sont toujours prononcés par des gens passionnés. L'esprit même, en pareil cas, ne peut jamais suppléer au sentiment. On ignore toujours la langue des passions qu'on n'éprouve pas.

Au reste, ce n'est pas dans un Art tel que l'éloquence, c'est en tout genre que les passions doivent être regardées comme le germe productif de l'esprit : ce sont elles qui, entretenant une perpétuelle fermentation dans nos idées, fécondent en nous ces mêmes idées, qui, stériles dans des ames froides, seroient semblables à la semence jettée sur la pierre.

Ce sont les passions qui, fixant fortement notre attention sur l'objet de nos desirs, nous le fait considérer sous des aspects inconnus aux autres hommes, et qui font, en conséquence, concevoir et exécuter aux héros ces entreprises hardies, qui, jusqu'à ce que la réussite en ait prouvé la sagesse, paroissent folles, et doivent réellement paroître telles à la multitude.

Voilà pourquoi, dit le Cardinal de Richelieu, l'ame foible trouve de l'impossibilité dans le projet le plus simple,

lorsque le plus grand paroît facile à l'ame forte : devant celle-ci les montagnes s'abaissent, lorsqu'aux yeux de celle-là les buttes se métamorphosent en montagnes.

Ce sont, en effet, les fortes passions, qui, plus éclairées que le bon sens, peuvent seules nous apprendre à distinguer l'extraordinaire de l'impossible, que les gens sensés confondent presque toujours ensemble ; parce que, n'étant point animés de passions fortes, ces gens sensés ne sont jamais que des hommes médiocres : proposition que je vais prouver, pour faire sentir toute la supériorité de l'homme passionné sur les autres hommes, et montrer qu'il n'y a réellement que les grandes passions qui puissent enfanter les grands hommes.

CHAPITRE VII.

De la supériorité d'esprit des gens passionnés sur les gens sensés.

AVANT le succès, si les grands génies en tout genre sont presque toujours traités de fous par les gens sensés, c'est que ces derniers, incapables de rien de grand, ne peuvent pas même soupçonner l'existence des moyens dont se servent les grands hommes pour opérer les grandes choses.

Voilà pourquoi ces grands hommes doivent toujours exciter le rire, jusqu'à ce qu'ils excitent l'admiration. Lorsque Parménion, pressé par Alexandre d'ouvrir un avis sur les propositions de paix que faisoit Darius, lui dit : *je les accepterois, si j'étois Alexandre ;* qui doute, avant que la victoire eût justifié la témé-

rité apparente du Prince, que l'avis de Parménion ne parût plus sage aux Macédoniens, que la réponse d'Alexandre : *Et moi aussi, si j'étois Parménion ?* L'un est d'un homme commun et sensé, et l'autre d'un homme extraordinaire. Or, il est plus d'hommes de la premiere que de la seconde classe. Il est donc évident que, si, par de grandes actions, le fils de Philippe ne se fût pas déja attiré le respect des Macédoniens, et ne les eût pas accoutumés aux entreprises extraordinaires, sa réponse leur eût absolument paru ridicule. Aucun d'eux n'en eût recherché le motif, et dans le sentiment intérieur que ce héros devoit avoir de la supériorité de son courage et de ses lumieres, de l'avantage que l'une et l'autre de ces qualités lui donnoient sur des Peuples efféminés et mous, tels que les Perses, et dans la connoissance enfin qu'il avoit, et du caractere des Macédoniens, et de son empire sur

leurs esprits, et, par conséquent, de la facilité avec laquelle il pouvoit, par ses gestes, ses discours et ses regards, leur communiquer l'audace qui l'animoit lui-même. C'étoient cependant ces divers motifs, joints à la soif ardente de la gloire, qui, lui faisant, avec raison, considérer la victoire comme beaucoup plus assurée qu'elle ne le paroissoit à Parménion, devoit, en conséquence, lui inspirer aussi une réponse plus haute.

Lorsque Tamerlan planta ses drapeaux au pied des remparts de *Smyrne*, contre lesquels venoient de se briser les forces de l'Empire Ottoman, il sentoit la difficulté de son entreprise; il savoit bien qu'il attaquoit une place que l'Europe chrétienne pouvoit continuellement ravitailler : mais, en l'excitant à cette entreprise, la passion de la gloire lui fournit les moyens de l'exécuter. Il comble l'abyme des eaux, oppose une digue à la mer et aux flottes Européennes, arbore

ses étendards victorieux sur les brèches de Smyrne, et montre à l'univers étonné que rien n'est impossible aux grands hommes. (*a*)

Lorsque Lycurgue voulut faire de Lacédémone une République de héros, on ne le vit point, selon la marche lente, et dès-lors incertaine, de ce qu'on appelle la sagesse, y procéder par des changements insensibles. Ce grand homme, échauffé de la passion de la vertu, sentoit que, par des harangues ou des oracles

(*a*) Je dis la même chose de Gustave. Lorsqu'à la tête de son armée et de son artillerie, profitant du moment où l'hyver avoit consolidé la surface des eaux, ce héros traverse des mers glacées pour descendre en Seeland, il savoit, aussi-bien que ses Officiers, qu'on pouvoit facilement s'opposer à sa descente; mais il savoit mieux qu'eux qu'une sage témérité confond presque toujours la prévoyance des hommes ordinaires; que la hardiesse des entreprises en assure souvent le succès; et qu'il est des cas où la suprême audace est la suprême prudence.

supposés, il pouvoit inspirer à ses Concitoyens les sentiments dont lui-même étoit enflammé; que, profitant du premier instant de ferveur, il pourroit changer la constitution du Gouvernement, et faire dans les mœurs de ce Peuple une révolution subite, que, par les voies ordinaires de la prudence, il ne pourroit exécuter que dans une longue suite d'années. Il sentoit que les passions sont semblables aux volcans, dont l'éruption soudaine change tout-à-coup le lit d'un fleuve, que l'art ne pourroit détourner qu'en lui creusant un nouveau lit; et, par conséquent, après des temps et des travaux immenses. C'est ainsi qu'il réussit dans un projet peut-être le plus hardi qui jamais ait été conçu, et dans l'exécution duquel échoueroit tout homme sensé, qui, ne devant ce titre de sensé qu'à l'incapacité où il est d'être mu par des passions fortes, ignore toujours l'art de les inspirer.

Ce sont ces passions qui, justes appréciatrices des moyens d'allumer le feu de l'enthousiasme, en ont souvent employé, que les gens sensés, faute de connoître, à cet égard, le cœur humain, ont, avant le succès, toujours regardés comme puériles et ridicules. Tel est celui dont se servit Périclès, lorsque, marchant à l'ennemi, et voulant transformer ses soldats en autant de héros, il fait cacher dans un bois sombre, et monter sur un char attelé de quatre chevaux blancs, un homme d'une taille extraordinaire, qui, le corps couvert d'un riche manteau, les pieds parés de brodequins brillants, la tête ornée d'une chevelure éclatante, apparoît tout-à-coup à l'armée, et passe rapidement devant elle, en criant au Général : *Périclès, je te promets la victoire.*

Tel est le moyen dont se servit Epaminondas pour exciter le courage des Thébains, lorsqu'il fit enlever de nuit les armes suspendues dans un Temple,

et persuada à ses soldats que les Dieux protecteurs de Thebes s'y étoient armés pour venir le lendemain combattre contre leurs ennemis.

Tel est enfin l'ordre que Ziska donne au lit de la mort, lorsqu'encore animé de la haine la plus violente contre les Catholiques qui l'avoient persécuté, il commande à ceux de son parti de l'écorcher immédiatement après sa mort, et de faire un tambour de sa peau, leur promettant la victoire toutes les fois qu'au son de ce tambour ils marcheroient contre les Catholiques : promesse que le succès justifia toujours.

On voit donc que les moyens les plus décisifs, les plus propres à produire de grands effets, toujours inconnus à ceux qu'on appelle les gens sensés, ne peuvent être apperçus que par des hommes passionnés, qui, placés dans les mêmes circonstances que ce héros, eussent été affectés des mêmes sentiments.

Sans le respect dû à la réputation du Grand Condé, regarderoit-on comme un germe d'émulation pour les soldats, le projet qu'avoit formé ce Prince, de faire enregistrer dans chaque Régiment le nom des Soldats qui se seroient distingués par quelques faits ou quelques dits mémorables ? L'inexécution de ce projet ne prouve-t-elle point qu'on en a peu connu l'utilité ? Sent-on, comme l'illustre Chevalier Folard, le pouvoir des harangues sur les soldats ? Tout le monde apperçoit-il également toute la beauté de ce mot de M. de Vendôme, lorsque, témoin de la fuite de quelques troupes que leurs Officiers tâchoient en vain de rallier, ce Général se jette au milieu des fuyards, en criant aux Officiers : *Laissez faire les soldats ; ce n'est point ici, c'est là* (montrant un arbre éloigné de cent pas) *que ces troupes vont et doivent se reformer.* Il ne laissoit, dans ce discours, entrevoir aux soldats

aucun doute de leur courage ; il réveilloit par ce moyen en eux les passions de la honte et de l'honneur qu'ils se flattoient encore de conserver à ses yeux. C'étoit l'unique moyen d'arrêter ces fuyards, et de les ramener au combat et à la victoire.

Or, qui doute qu'un pareil discours ne soit un trait de caractere ; et qu'en général tous les moyens dont se sont servis les grands hommes pour échauffer les ames du feu de l'enthousiasme, ne leur ayent été inspirés par les passions ? Est-il un homme sensé qui, pour imprimer plus de confiance et plus de respect aux Macédoniens, eût autorisé Alexandre à se dire fils de Jupiter Hammon ? eût conseillé à Numa de feindre un commerce secret avec la nymphe Egérie ? à Zamolxis, à Zaleucus, à Mnévès, de se dire inspirés par Vesta, Minerve ou Mercure ? à Marius, de traîner à sa suite une diseuse de bonne

aventure ? à Sertorius, de consulter sa biche ? et enfin au Comte de Dunois, d'armer une pucelle pour triompher des Anglois ?

Peu de gens élevent leurs pensées au-delà des pensées communes ; moins de gens encore osent (*b*) exécuter et dire ce qu'ils pensent. Si les hommes sensés vouloient faire usage de pareils moyens, faute d'un certain tact et d'une certaine connoissance des passions, ils n'en pour-

---

(*b*) Ceux-là cependant sont les seuls qui avancent l'esprit humain. Lorsqu'il ne s'agit point de matiere de gouvernement, où les moindres fautes peuvent influer sur le bonheur ou le malheur des Peuples, et qu'il n'est question que de sciences, les erreurs mêmes des gens de génie, méritent l'éloge et la reconnoissance du Public ; puisqu'en fait de sciences, il faut qu'une infinité d'hommes se trompent, pour que les autres ne se trompent plus. On peut leur appliquer ce vers de Martial :

Si non errasset, fecerat ille minus.

roient jamais faire d'heureuses applications. Ils sont faits pour suivre les chemins battus ; ils s'égarent, s'ils les abandonnent. L'homme de bon sens est un homme dans le caractere duquel la paresse domine : il n'est point doué de cette activité d'ame, qui, dans les premiers postes, fait inventer aux grands hommes de nouveaux ressorts pour mouvoir le monde, ou qui leur fait semer dans le présent le germe des événements futurs. Aussi le Livre de l'avenir ne s'ouvre-t-il qu'à l'homme passionné et avide de gloire.

A la journée de Marathon, Thémistocle fut le seul des Grecs qui prévit la bataille de Salamine, et qui sut, en exerçant les Athéniens à la navigation, les préparer à la victoire.

Lorsque Caton le censeur, homme plus sensé qu'éclairé, opinoit avec tout le Sénat à la destruction de Carthage, pourquoi Scipion s'opposoit-il seul à la

ruine de cette ville ? C'est que lui seul regardoit Carthage, et comme une rivale digne de Rome, et comme une digue qu'on pouvoit opposer au torrent des vices et de la corruption prêt à se déborder dans l'Italie. Occupé de l'étude politique de l'histoire, habitué à la méditation, à cette fatigue d'attention dont la seule passion de la gloire nous rend capables, il étoit, par ce moyen, parvenu à une espece de divination. Aussi présageoit-il tous les malheurs sous lesquels Rome alloit succomber, dans le moment même que cette maîtresse du monde élevoit son trône sur les débris de toutes les Monarchies de l'univers ; aussi voyoit-il naître de toutes parts des Marius et des Sylla ; aussi entendoit-il déja publier les funestes tables de proscription, lorsque les Romains n'appercevoient par-tout que des palmes triomphales, et n'entendoient que les cris de la victoire. Ce Peuple étoit alors com-

parable à ces matelots, qui, voyant la mer calme, les zéphyrs enfler doucement les voiles, et rider la surface des eaux, se livrent à une joie indiscrete; tandis que le Pilote attentif voit s'élever, à l'extrémité de l'horison, le grain qui doit bientôt bouleverser les mers.

Si le Sénat Romain n'eut point égard au conseil de Scipion, c'est qu'il est peu de gens à qui la connoissance du passé et du présent dévoile celle de l'avenir; (*c*) c'est que, semblables au chêne, dont l'accroissement ou le dépérissement est insensible aux insectes éphémeres qui rampent sous son ombrage, les empires

(*c*) Souvent un petit bien présent suffit pour enivrer une Nation, qui, dans son aveuglement, traite d'ennemi de l'Etat le génie élevé, qui, dans ce petit bien présent, découvre de grands maux à venir. On imagine qu'on lui prodiguoit le nom odieux de *frondeur*, c'est la vertu qui punit le vice; et ce n'est, le plus souvent, que la sottise qui se moque de l'esprit.

paroissent dans une espèce d'état d'immobilité à la plupart des hommes, qui s'en tiennent d'autant plus volontiers à cette apparence d'immobilité, qu'elle flatte davantage leur paresse, qui se croit alors déchargée des soins de la prévoyance.

Il en est du moral comme du physique. Lorsque les Peuples croyent les mers constamment enchaînées dans leur lit, le sage les voit successivement découvrir et submerger de vastes contrées, et le vaisseau sillonner les plaines que nagueres sillonnoit la charrue. Lorsque les Peuples voyent les montagnes porter dans les nues une tête également élevée, le sage voit leurs cimes orgueilleuses, perpétuellement démolies par les siecles, s'ébouler dans les vallons et les combler de leurs ruines. Mais ce ne sont jamais que des hommes accoutumés à méditer, qui, voyant l'univers moral, ainsi que l'univers physique, dans une destruction

et une réproduction successive et perpétuelle, peuvent appercevoir les causes éloignées du renversement des Etats. C'est l'œil d'aigle des passions, qui perce dans l'abyme ténébreux de l'avenir : l'indifférence est née aveugle et stupide. Quand le ciel est serein et les airs épurés, le citadin ne prévoit point l'orage : c'est l'œil intéressé du Laboureur attentif qui voit, avec effroi, des vapeurs insensibles, s'élever de la surface de la terre, se condenser dans les cieux, et les couvrir de ces nuages noirs dont les flancs entr'ouverts vomiront bientôt les foudres et les grêles qui ravageront les moissons.

Qu'on examine chaque passion en particulier : l'on verra que toutes sont toujours très-éclairées sur l'objet de leurs recherches ; qu'elles seules peuvent quelquefois appercevoir la cause des effets que l'ignorance attribue au hasard ; qu'elles seules, par conséquent, peuvent retrécir, et, peut-être, un jour détruire

entiérement l'empire de ce hasard dont chaque découverte resserre nécessairement les bornes.

Si les idées et les actions que font concevoir et exécuter des passions telles que l'avarice ou l'amour, sont, en général, peu estimées, ce n'est pas que ces idées et ces actions n'exigent souvent beaucoup de combinaisons et d'esprit; mais c'est que les unes et les autres sont indifférentes ou même nuisibles au Public, qui n'accorde, comme je l'ai prouvé dans le Discours précédent, les titres de vertueuses ou de spirituelles qu'aux actions et aux idées qui lui sont utiles. Or, l'amour de la gloire est, entre toutes les passions, la seule qui puisse toujours inspirer des actions et des idées de cette espece. Elle seule enflammoit un Roi d'Orient, lorsqu'il s'écrioit : *Malheur aux Souverains qui commandent à des Peuples esclaves. Hélas ! les douceurs d'une juste louange, dont les Dieux et*

les

les Héros sont si avides, ne sont pas faites pour eux. O Peuples! ajouteroit-il, *assez vils pour avoir perdu le droit de blâmer publiquement vos maîtres, vous avez perdu le droit de les louer : l'éloge de l'esclave est suspect ; l'infortuné qui le régit, ignore toujours s'il est digne d'estime ou de mépris. Eh! quel tourment pour une ame noble, que de vivre livrée au supplice de cette incertitude!*

De pareils sentiments supposent toujours une passion ardente pour la gloire. Cette passion est l'ame des hommes de génie et de talent en tout genre ; c'est à ce désir qu'ils doivent l'enthousiasme qu'ils ont pour leur Art, qu'ils regardent quelquefois comme la seule occupation digne de l'esprit humain ; opinion qui les fait traiter de foux par les gens sensés, mais qui ne les fait jamais considérer comme tels par l'homme éclairé, qui, dans la cause de leur folie, apperçoit celle de leurs talents et de leurs succès.

La conclusion de ce Chapitre, c'est que ces gens sensés, ces idoles des gens médiocres, sont toujours fort inférieurs aux gens passionnés; et que ce sont les passions fortes qui, nous arrachant à la paresse, peuvent seules nous douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit. Il ne me reste, pour confirmer cette vérité, qu'à montrer dans le Chapitre suivant, que ceux-là même qu'on place, avec raison, au rang des hommes illustres, rentrent dans la classe des hommes les plus médiocres, au moment même qu'ils ne sont plus soutenus du feu des passions.

CHAPITRE VIII.

On devient stupide, dès qu'on cesse d'être passionné.

CETTE proposition est une conséquence nécessaire de la précédente. En effet, si l'homme épris du desir le plus vif de l'estime, et capable, en ce genre, de la plus forte passion, n'est point à portée de satisfaire ce desir, ce desir cessera bientôt de l'animer; parce qu'il est de la nature de tout desir, de s'éteindre, s'il n'est point nourri par l'espérance. Or, la même cause, qui éteindra en lui la passion de l'estime, y doit nécessairement étouffer le germe de l'esprit.

Qu'on nomme à la recette d'un péage, ou à quelque emploi pareil, des hommes aussi passionnés pour l'estime publique que devoient l'être les Turenne, les

Condé, les Descartes, les Corneille et les Richelieu : privés, par leur position, de tout espoir de gloire, ils seront à l'instant dépourvus de l'esprit nécessaire pour remplir de pareils emplois. Peu propres à l'étude des Ordonnances ou des Tarifs, ils seront sans talents pour un emploi qui peut les rendre odieux au Public : ils n'auront que du dégoût pour une Science dans laquelle l'homme qui s'est le plus profondément instruit, et qui s'est, en conséquence, couché très-savant et très-respectable à ses propres yeux, peut se réveiller très-ignorant et très-inutile, si le Magistrat a cru devoir supprimer ou simplifier ces droits. Entièrement livrés à la force d'inertie, de pareils hommes seront bientôt incapables de toute espece d'application.

Voilà pourquoi, dans la gestion d'une place subalterne, les hommes nés pour le grand, sont souvent inférieurs aux esprits les plus communs. Vespasien,

qui sur le Trône fut l'admiration des Romains, avoit été l'objet de leur mépris dans la charge de Préteur. (a) L'aigle, qui perce les nues d'un vol audacieux, rase la terre d'une aîle moins rapide que l'hirondelle. Détruisez dans un homme la passion qui l'anime, vous le privez, au même instant, de toutes ses lumieres; il semble que la chevelure de Samson soit, à cet égard, l'emblème des passions : cette chevelure est-elle coupée ? Samson n'est plus qu'un homme ordinaire.

Pour confirmer cette vérité par un second exemple, qu'on jette les yeux sur ces usurpateurs d'Orient, qui, à beaucoup d'audace et de prudence, joignoient nécessairement de grandes lumieres; qu'on se demande pourquoi la

(a) Caligula fit remplir de boue la robe de Vespasien, pour n'avoir pas eu soin de faire nettoyer les rues.

plupart d'entre eux n'ont montré que peu d'esprit sur le Trône ; pourquoi, fort inférieurs, en général, aux usurpateurs d'Occident, il n'en est presqu'aucun, comme le prouve la forme des gouvernements Asiatiques, qu'on puisse mettre au nombre des Législateurs. Ce n'est pas qu'ils fussent toujours avides du malheur de leurs Sujets : mais c'est qu'en prenant la couronne, l'objet de leur desir étoit rempli : c'est qu'assurés de sa possession par la bassesse, la soumission et l'obéissance d'un Peuple esclave, la passion, qui les avoit portés à l'empire, cessoit alors de les animer : c'est que, n'ayant plus de motifs assez puissants pour les déterminer à supporter la fatigue d'attention que suppose la découverte et l'établissement des bonnes loix, ils étoient, comme je l'ai dit plus haut, dans le cas de ces hommes sensés, qui, n'étant animés d'aucun desir vif, n'ont jamais le courage de s'arracher aux délices de la paresse.

Si dans l'Occident, au contraire, plusieurs usurpateurs ont sur le Trône fait éclater de grands talents; si les Auguste et les Cromwel peuvent être mis au rang des Législateurs, c'est qu'ayent affaire à des Peuples impatients du frein, et dont l'ame étoit plus hardie et plus élevée, la crainte de perdre l'objet de leurs desirs, attisoit, si j'ose le dire, toujours en eux la passion de l'ambition. Elevés sur des Trônes sur lesquels ils ne pouvoient impunément s'endormir, ils sentoient qu'il falloit se rendre agréables à des Peuples fiers, établir des loix (*b*) utiles pour le

(*b*) C'est ce qui a mérité à Cromwel cette Epitaphe:

Ci gît le destructeur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des Cieux,
Dont les vertus méritoient mieux
Que le sceptre acquis par un crime.
Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la Couronne,

moment, tromper ces Peuples, et, du moins, leur en imposer par le fantôme d'un bonheur passager, qui les dédommageât des malheurs réels que l'usurpation entraîne après elle.

C'est donc aux dangers, auxquels ces derniers ont, sans cesse, été exposés sur le Trône, qu'ils ont dû cette supériorité de talents qui les place au-dessus de la plupart des usurpateurs d'Orient : ils étoient dans le cas de l'homme de génie en d'autres genres, qui, toujours en butte à la critique, et perpétuellement inquiet dans la jouissance d'une réputation toujours prête à lui échapper, sent qu'il n'est pas seul échauffé de la passion de la vanité, et que, si la sienne lui fait desirer l'estime d'autrui, celle d'autrui doit constamment la lui refuser, si, par des ouvrages utiles et agréables,

---

Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un Roi !

et par de continuels efforts d'esprit, il ne les console de la douleur de les louer. C'est sur le Trône, en tous les genres, que cette crainte entretient l'esprit dans l'état de fécondité : cette crainte est-elle anéantie ? le ressort de l'esprit est détruit.

Qui doute qu'un Physicien ne porte infiniment plus d'attention à l'examen d'un fait de Physique, souvent peu important pour l'humanité, qu'un Sultan à l'examen d'une loi d'où dépend le bonheur ou le malheur de plusieurs milliers d'hommes ? Si ce dernier employe moins de temps à méditer, à rédiger ses ordonnances et ses édits, qu'un homme d'esprit à composer un madrigal ou une épigramme, c'est que la méditation, toujours fatigante, est, pour ainsi dire, contraire à notre nature ; (*c*) et qu'à

(*c*) Quelques Philosophes ont, à ce sujet, avancé ce paradoxe, que les esclaves, exposés aux plus rudes travaux du corps, trouvoient,

l'abri, sur le Trône, et de la punition, et des traits de la satyre, un Sultan n'a point de motif pour triompher d'une paresse dont la jouissance est si agréable à tous les hommes.

Il paroît donc que l'activité de l'esprit dépend de l'activité des passions. C'est aussi dans l'âge des passions, c'est-à-dire, depuis ving-cinq jusqu'à trente-cinq et quarante ans, qu'on est capable des plus grands efforts, et de vertu et de génie. A cet âge, les hommes, nés pour le grand, ont acquis une certaine quantité de connoissances, sans que leurs passions ayent encore presque rien perdu de leur activité : cet âge passé, les passions s'affoiblissent en nous, et voilà

---

peut-être, dans le repos de l'esprit, dont ils jouissoient, une compensation à leurs peines, et que ce repos de l'esprit rendoit souvent la condition de l'esclave égale en bonheur à celle du maître.

le terme de la croissance de l'esprit ; l'on n'acquiert plus alors d'idées nouvelles ; et quelque supérieurs que soient, dans la suite, les ouvrages que l'on compose, on ne fait plus qu'appliquer et développer les idées conçues dans le temps de l'effervescence des passions, et dont on n'avoit point encore fait usage.

Au reste, ce n'est point uniquement à l'âge qu'on doit toujours attribuer l'affoiblissement des passions. On cesse d'être passionné pour un objet, lorsque le plaisir qu'on se promet de sa possession n'est point égal à la peine nécessaire pour l'acquérir : l'homme amoureux, de la gloire n'y sacrifice ses goûts, qu'autant qu'il se croit dédommagé de ce sacrifice par l'estime qui en est le prix. C'est pourquoi tant de héros ne pouvoient, que dans le tumulte des camps, et parmi les chants de victoire, échapper aux filets de la volupté ; c'est pourquoi le grand Condé ne maîtrisoit son

humeur qu'un jour de bataille, où, dit-on, il étoit du plus grand sang-froid: c'est pourquoi, si l'on peut comparer aux grandes choses celles auxquelles on donne le nom de petites, Dupré, trop négligé dans sa marche ordinaire, ne triomphoit de cette habitude qu'au Théâtre, où les applaudissements et l'admiration des spectateurs le dédommageoient de la peine qu'il prenoit pour leur plaire. On ne triomphe point de ses habitudes et de sa paresse, si l'on n'est amoureux de la gloire; et les hommes illustres ne sont quelquefois sensibles qu'à la plus grande. S'ils ne peuvent envahir presqu'en entier l'empire de l'estime, la plupart s'abandonnent à une honteuse paresse. L'extrême orgueil et l'extrême ambition produisent souvent en eux l'effet de l'indifférence et de la modération. Une petite gloire, en effet, n'est jamais desirée que par une petite ame. Si les gens, si attentifs dans la maniere.

de s'habiller, de se présenter et de parler dans les compagnies, sont, en général, incapables de grandes choses, c'est non-seulement parce qu'ils perdent, à l'acquisition d'une infinité de petits talents et de petites perfections, un temps qu'ils pourroient employer à la découverte de grandes idées et à la culture de grands talents: mais encore parce que la recherche d'une petite gloire suppose en eux des desirs trop foibles et trop modérés. Aussi les grands hommes sont-ils, presque tous, incapables des petits soins et des petites attentions nécessaires pour s'attirer de la considération; ils dédaignent de pareils moyens. *Méfiez-vous*, disoit Sylla en parlant de César, *de ce jeune homme qui marche si immodestement dans les rues; je vois en lui plusieurs Marius.*

J'ai fait, je crois, suffisamment sentir que l'absence totale de passions, s'il pouvoit en exister, produiroit en

tion dont on est capable, il n'est pas nécessaire non plus, pour s'illustrer dans ce même genre, d'être animé de la plus vive passion, mais seulement du degré de passion suffisant pour nous rendre attentifs. D'ailleurs, il est bon d'observer qu'en fait de passions, les hommes ne different peut-être pas entre eux autant qu'on l'imagine. Pour savoir si la nature, à cet égard, a si inégalement partagé ses dons, il faut examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions, et, pour cet effet, remonter jusqu'à leur origine.

CHAPITRE IX.

De l'origine des Passions.

POUR s'élever à cette connoissance, il faut distinguer deux sortes de passions.

Il en est qui nous sont immédiatement données par la nature ; il en est aussi que nous ne devons qu'à l'établissement des *Sociétés*. Pour savoir laquelle de ces deux différentes especes de passions a produit l'autre, qu'on se transporte en esprit aux premiers jours du monde. L'on y verra là nature, par la soif, la faim, le froid et le chaud, avertir l'homme de ses besoins, et attacher une infinité de plaisirs et de peines à la satisfaction ou à la privation de ces besoins ; on y verra l'homme capable

de recevoir des impressions de plaisir et de douleur, et naître, pour ainsi dire, avec l'amour de l'un et la haine de l'autre. Tel est l'homme au sortir des mains de la nature.

Or, dans cet état, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition n'existoient point pour lui : uniquement sensible au plaisir et à la douleur physiques, il ignoroit toutes ces peines et ces plaisirs factices que nous procurent les passions que je viens de nommer. De pareilles passions ne nous sont donc pas immédiatement données par la nature ; mais leur existence, qui suppose celle des sociétés, suppose encore en nous le germe caché de ces mêmes passions. C'est pourquoi, si la nature ne nous donne, en naissant, que des besoins, c'est dans nos besoins et nos premiers desirs qu'il faut chercher l'origine de ces passions factices, qui ne peuvent

jamais être qu'un développement de la faculté de sentir.

Il semble que, dans l'univers moral comme dans l'univers physique, Dieu n'ait mis qu'un seul principe dans tout ce qui a été. Ce qui est, et ce qui sera, n'est qu'un développement nécessaire.

Il a dit à la matiere : Je te doue de la force. Aussi-tôt les élémens, soumis aux loix du mouvement, mais errants et confondus dans les déserts de l'espace, ont formé mille assemblages monstrueux, ont produit mille chaos divers, jusqu'à ce qu'enfin ils se soient placés dans l'équilibre et l'ordre physique dans lequel on suppose maintenant l'univers rangé.

Il semble qu'il ait dit pareillement à l'homme : Je te doue de la sensibilité ; c'est par elle qu'aveugle instrument de mes volontés, incapable de connoître la profondeur de mes

vues, tu dois, sans le savoir, remplir tous mes desseins. Je te mets sous la garde du plaisir et de la douleur : l'un et l'autre veilleront à tes pensées, à tes actions ; engendreront tes passions ; exciteront tes aversions, tes amitiés, tes tendresses, tes fureurs, allumeront tes desirs, tes craintes, tes espérances, te dévoileront des vérités, te plongeront dans des erreurs ; et, après t'avoir fait enfanter mille systêmes absurbes et différents de morale et de législation, te découvriront un jour les principes simples, au développement desquels est attaché l'ordre et le bonheur du monde moral.

En effet, supposons que le Ciel anime tout-à-coup plusieurs hommes : leur premiere occupation sera de satisfaire leurs besoins ; bientôt après ils essayeront, par des cris, d'exprimer les impressions de plaisir et de douleur qu'ils reçoivent.

Ces premiers cris formeront leur premiere langue, qui, à en juger par la pauvreté de quelques langues sauvages, a dû d'abord être très-courte, et se réduire à ces premiers sons. Lorsque les hommes, plus multipliés, commenceront à se répandre sur la surface du monde, et que, semblables aux vagues dont l'Océan couvre au loin ses rivages et qui rentrent aussi-tôt dans son sein, plusieurs générations se seront montrées à la terre, et seront rentrées dans le gouffre où s'abyment les êtres; lorsque les familles seront plus voisines les unes des autres, alors le desir commun de posséder les mêmes choses, telles que les fruits d'un certain arbre ou les faveurs d'une certaine femme, exciteront en eux des querelles et des combats; delà naîtront la colere et la vengeance. Lorsque, saoulés de sang, et las de vivre dans une crainte perpétuelle, ils auront consenti à perdre un peu de cette

liberté qu'ils ont dans l'état naturel, et qui leur est nuisible, alors ils feront entre eux des conventions : ces conventions seront leurs premieres loix ; les loix faites, il faudra charger quelques hommes de leur exécution : et voilà les premiers Magistrats. Ces Magistrats grossiers de Peuples sauvages habiteront d'abord les forêts. Après en avoir, en partie, détruit les animaux, lorsque les Peuples ne vivront plus de leur chasse, la disette des vivres leur enseignera l'art d'élever des troupeaux. Ces troupeaux fourniront à leurs besoins, et les Peuples chasseurs seront changés en Peuples pasteurs. Après un certain nombre de siecles, lorsque ces derniers se seront extrêmement multipliés, et que la terre ne pourra, dans le même espace, subvenir à la nourriture d'un plus grand nombre d'habitants, sans être fécondée par le travail humain ; alors les Peuples pasteurs disparoîtront, et feront place aux Peuples

cultivateurs. Le besoin de la faim, en leur découvrant l'art de l'Agriculture, leur enseignera bientôt après l'art de mesurer et de partager les terres. Ce partage fait, il faut assurer à chacun ses propriétés ; et delà une foule de sciences et de loix. Les terres, par la différence de leur nature et de leur culture, portant des fruits différents, les hommes feront entre eux des échanges, sentiront l'avantage qu'il y auroit à convenir d'un échange général qui représentât toutes les denrées ; et ils feront choix, pour cet effet, de quelques coquillages ou de quelques métaux. Lorsque les sociétés en seront à ce point de perfection, alors toute égalité entre les hommes sera rompue : on distinguera des supérieurs et des inférieurs : alors ces mots de *bien* et de *mal*, crées pour exprimer les sensations de plaisir ou de douleur physiques que nous recevons des objets extérieurs, s'étendront généralement à tout ce qui

peut nous procurer l'une ou l'autre de ces sensations, les accroître ou les diminuer; telles sont les richesses et l'indigence : alors les richesses et les honneurs, par les avantages qui y seront attachés, deviendront l'objet général du desir des hommes. Delà naîtront, selon la forme différente des gouvernements, des passions criminelles ou vertueuses; telles sont l'envie, l'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'amour de la Patrie, la passion de la gloire, la magnanimité, et même l'amour, qui, ne nous étant donné par la nature que comme un besoin, deviendra, en se confondant avec la vanité, une passion factice, qui ne sera, comme les autres, qu'un développement de la sensibilité physique.

Quelque certaine que soit cette conclusion, il est peu d'hommes qui conçoivent nettement les idées dont elle résulte. D'ailleurs, en avouant que nos passions prennent originairement leur source

source dans la sensibilité physique, on pourroit croire encore que, dans l'état actuel où sont les Nations policées, ces passions existent indépendamment de la cause qui les a produites. Je vais donc, en suivant la métamorphose des peines et des plaisirs physiques, en peines et en plaisirs factices, montrer que, dans des passions, telles que l'avarice, l'ambition, l'orgueil et l'amitié, dont l'objet paroît le moins appartenir aux plaisirs des sens, c'est cependant toujours la douleur et le plaisir physiques que nous fuyons ou que nous recherchons.

CHAPITRE X.

De l'Avarice.

L'Or et l'argent peuvent être regardés comme des matieres agréables à la vue. Mais, si l'on ne desiroit dans leur possession que le plaisir produit par l'éclat et la beauté de ces métaux, l'avare se contenteroit de la libre contemplation des richesses entassées dans le trésor public. Or, comme cette vue ne satisferoit pas sa passion, il faut que l'avare, de quelque espece qu'il soit, ou desire les richesses comme l'échange de tous les plaisirs, ou comme l'exemption de toutes les peines attachées à l'indigence.

Ce principe posé, je dis que l'homme, n'étant, par sa nature, sensible qu'aux plaisirs des sens, ces plaisirs, par conséquent, sont l'unique objet de ses desirs. La passion du luxe, de la magnificence

dans les équipages, les fêtes et les ameublements, est donc une passion factice, nécessairement produite par les besoins physiques ou de l'amour ou de la table. En effet, quels plaisirs réels ce luxe et cette magnificence procureroient-ils à l'avare voluptueux, s'il ne les considéroit comme un moyen ou de plaire aux femmes, s'il les aime, et d'en obtenir des faveurs, ou d'en imposer aux hommes, et de les forcer, par l'espoir confus d'une récompense, à écarter de lui toutes les peines, et à rassembler près de lui tous les plaisirs ? Dans ces avares voluptueux, qui ne méritent pas proprement le nom d'avares, l'avarice est donc l'effet immédiat de la crainte de la douleur et de l'amour du plaisir physique. Mais, dira-t-on, comment ce même amour du plaisir, ou cette même crainte de la douleur, peuvent-ils l'exciter chez les vrais avares, chez ces avares infortunés qui n'é-

changent jamais leur argent contre des plaisirs ? S'ils passent leur vie dans la disette du nécessaire, et s'ils s'exagerent à eux-mêmes et aux autres le plaisir attaché à la possession de l'or, c'est pour s'étourdir sur un malheur que personne ne veut ni ne doit plaindre.

Quelque surprenante que soit la contradiction qui se trouve entre leur conduite et les motifs qui les font agir, je tâcherai de découvrir la cause qui, leur laissant desirer, sans cesse, le plaisir, doit toujours les en priver.

J'observerai d'abord que cette sorte d'avarice prend sa source dans une crainte excessive et ridicule, et de la possibilité de l'indigence, et des maux qui y sont attachés. Les avares sont assez semblables aux hypocondres, qui, vivent dans des transes perpétuelles, qui voyent par-tout des dangers, et qui craignent que tout ce qui les approche ne les casse.

C'est parmi les gens nés dans l'indi-

gence, qu'on rencontre le plus communément de ces sortes d'avares ; ils ont par eux-mêmes éprouvé ce que la pauvreté entraîne de maux à sa suite : aussi leur folie, à cet égard, est-elle plus pardonnable qu'elle ne le seroit à des hommes nés dans l'abondance, parmi lesquels on ne trouve guere que des avares fastueux ou voluptueux.

Pour faire voir comment, dans les premiers, la crainte de manquer du nécessaire les force toujours à s'en priver, supposons qu'accablé du faix de l'indigence, quelqu'un d'entre eux conçoive le projet de s'y soustraire. Le projet conçu, l'espérance aussi-tôt vient vivifier son ame affaissée par la misere ; elle lui rend l'activité, lui fait chercher des protecteurs, l'enchaîne dans l'antichambre de ses patrons, le force à s'intriguer auprès des Ministres, à ramper aux pieds des Grands, et à se dévouer enfin au genre de vie le plus triste,

jusqu'à ce qu'il ait obtenu quelque place qui le mette à l'abri de la misere. Parvenu à cet état, le plaisir sera-t-il l'unique objet de sa recherche ? Dans un homme qui, par ma supposition, sera d'un caractere timide et défiant, le souvenir vif des maux qu'il a éprouvés, doit d'abord lui inspirer le desir de s'y soustraire, et le déterminer, par cette raison, à se refuser jusqu'à des besoins dont il a, par la pauvreté, acquis l'habitude de se priver. Une fois au-dessus du besoin, si cet homme atteint alors l'âge de trente-cinq ou quarante ans ; si l'amour du plaisir, dont chaque instant émousse la vivacité, se fait moins vivement sentir à son cœur, que fera-t-il alors ? Plus difficile en plaisirs, s'il aime les femmes, il lui en faudra de plus belles et dont les faveurs soient plus cheres : il voudra donc acquérir de nouvelles richesses pour satisfaire ses nouveaux goûts : or, dans l'espace de

temps qu'il mettra à cette acquisition, si la défiance et la timidité, qui s'accroissent avec l'âge, et qu'on peut regarder comme l'effet du sentiment de notre foiblesse, lui démontrent qu'en fait de richesses, *Assez* n'est jamais assez; et si son avidité se trouve en équilibre avec son amour pour les plaisirs, il sera soumis alors à deux attractions différentes: pour obéir à l'une et à l'autre, cet homme, sans renoncer au plaisir, se prouvera qu'il doit, du moins, en remettre la jouissance au temps où, possesseur de plus grandes richesses, il pourra, sans crainte de l'avenir, s'occuper tout entier de ses plaisirs présents. Dans le nouvel intervalle de temps qu'il mettra à accumuler ces nouveaux trésors, si l'âge le rend tout-à-fait insensible au plaisir, changera-t-il son genre de vie? renoncera-t-il à des habitudes que l'incapacité d'en contracter de nouvelles lui a rendues

cheres ? Non, sans doute ; et satisfait, en contemplant ses trésors, de la possibilité des plaisirs dont les richesses sont l'échange, cet homme, pour éviter les peines physiques de l'ennui, se livrera tout entier à ses occupations ordinaires. Il deviendra même d'autant plus avare dans sa vieillesse, que l'habitude d'amasser n'étant plus contrebalancée par le desir de jouir, elle sera, au contraire, soutenue en lui par la crainte machinale que la vieillesse a toujours de manquer.

La conclusion de ce Chapitre, c'est que la crainte excessive et ridicule des maux attachés à l'indigence, est la cause de l'apparente contradiction qu'on remarque entre la conduite de certains avares et les motifs qui les font mouvoir. Voilà comme, en desirant toujours le plaisir, l'avarice peut toujours les en priver.

CHAPITRE XI.

De l'Ambition.

LE crédit attaché aux grandes places, peut, ainsi que les richesses, nous épargner des peines, nous procurer des plaisirs, et, par conséquent, être regardé comme un échange. On peut donc appliquer à l'ambition ce que j'ai dit de l'avarice.

Chez ces Peuples sauvages dont les Chefs ou les Rois n'ont d'autre privilege que celui d'être nourris et vêtus de la chasse que font pour eux les guerriers de la Nation, le desir de s'assurer ses besoins y fait des ambitieux.

Dans Rome naissante, lorsqu'on n'assignoit d'autre récompense aux grandes actions que l'étendue de terrein qu'un Romain pouvoit labourer et défricher

en un jour, ce motif suffisoit pour former des héros.

Ce que je dis de Rome, je le dis de tous les Peuples pauvres; ce qui chez eux forme des ambitieux, c'est le desir de se soustraire à la peine et au travail. Au contraire, chez les Nations opulentes, où tous ceux qui prétendent aux grandes places, sont pourvus des richesses nécessaires pour se procurer non-seulement les besoins, mais encore les commodités de la vie, c'est presque toujours dans l'amour du plaisir que l'ambition prend naissance.

Mais, dira-t-on, la pourpre, les thiares, et généralement toutes les marques d'honneur, ne font sur nous aucune impression physique de plaisir: l'ambition n'est donc pas fondée sur cet amour du plaisir, mais sur le desir de l'estime et des respects; elle n'est donc pas l'effet de la sensibilité physique.

Si le desir des grandeurs, répondrai-

je, n'étoit allumé que par le desir de l'estime et de la gloire, il ne s'éleveroit d'ambitieux que dans des Républiques telles que celles de Rome et de Sparte, où les dignités annonçoient communément de grandes vertus et de grands talents dont elles étoient la récompense. Chez ces Peuples, la possession des dignités pouvoit flatter l'orgueil; puisqu'elle assuroit un homme, de l'estime de ses concitoyens; puisque cet homme, ayant toujours de grandes entreprises à exécuter, pouvoit regarder les grandes places comme des moyens de s'illustrer, et de prouver sa supériorité sur les autres. Or, l'ambitieux poursuit également les grandeurs dans les siecles où ces grandeurs sont le plus avilies par le choix des hommes qu'on y éleve, et, par conséquent, dans les temps même où leur possession est la moins flatteuse. L'ambition n'est donc pas fondée sur le desir de l'estime. En

vain diroît-on qu'à cet égard l'ambitieux peut se tromper lui-même : les marques de considération qu'on lui prodigue, l'avertissent à chaque instant que c'est sa place et non lui qu'on honore. Il sent que la considération dont il jouit, n'est point personnelle ; qu'elle s'évanouit par la mort ou la disgrace du maître ; que la vieillesse même du Prince suffit pour la détruire ; qu'alors les hommes, élevés aux premiers postes, sont autour du Souverain comme ces nuages d'or qui assistent au coucher du soleil, et dont la splendeur s'obscurcit et disparoît à mesure que l'astre s'enfonce sous l'horison. Il l'a mille fois oui dire, et l'a lui-même mille fois répété, que le mérite n'appelle point aux honneurs ; que la promotion aux dignités n'est point, aux yeux du Public, la preuve d'un mérite réel ; qu'elle est, au contraire, presque toujours regardée comme le prix de l'intrigue, de la bassesse et

de l'importunité. S'il en doute, qu'il ouvre l'histoire, et sur-tout celle de Byzance; il y verra qu'un homme peut être à la fois revêtu de tous les honneurs d'un Empire, et couvert du mépris de toutes les Nations. Mais je veux que, confusément avide d'estime, l'ambitieux croye ne chercher que cette estime dans les grandes places : il est facile de montrer que ce n'est pas le vrai motif qui le détermine, et que, sur ce point, il se fait illusion à lui-même; puisqu'on ne desire pas, comme je le prouverai dans le Chapitre de l'Orgueil, l'estime pour l'estime même, mais pour les avantages qu'elle procure. Le desir des grandeurs n'est donc point l'effet du desir de l'estime.

A quoi donc attribuer l'ardeur avec laquelle on recherche les dignités? A l'exemple de ces jeunes gens riches qui n'aiment à se montrer au Public que dans un équipage leste et brillant, pour-

quoi l'ambitieux ne veut-il y paroître que décoré de quelques marques d'honneur? C'est qu'il considere ces honneurs comme un truchement qui annonce aux hommes son indépendance, la puissance qu'il a de rendre, à son gré, plusieurs d'entre eux heureux ou malheureux, et l'intérêt qu'ils ont tous de mériter une faveur toujours proportionnée aux plaisirs qu'ils sauront lui procurer.

Mais, dira-t-on, ne seroit-ce pas plutôt du respect et de l'adoration des hommes dont l'ambitieux seroit jaloux? Dans le fait, c'est le respect des hommes qu'il desire; mais pourquoi le desire-t-il? Dans les hommages qu'on rend aux Grands, ce n'est point le geste du respect qui leur plaît : si ce geste étoit par lui-même agréable, il n'est point d'homme riche qui, sans sortir de chez lui et sans courir après les dignités, ne se pût procurer un tel

bonheur. Pour se satisfaire, il loueroit une douzaine de portefaix, les revêtiroit d'habits magnifiques, les barioleroit de tous les cordons de l'Europe, les tiendroit le matin dans son antichambre, pour venir tous les jours payer à sa vanité un tribut d'encens et de respects.

L'indifférence des gens riches pour cette espece de plaisir, prouve que l'on n'aime point le respect comme respect, mais comme un aveu d'infériorité de la part des autres hommes, comme un gage de leur disposition favorable à notre égard, et de leur empressement à nous éviter des peines et à nous procurer des plaisirs.

Le desir des grandeurs n'est donc fondé que sur la crainte de la douleur ou l'amour du plaisir. Si ce desir n'y prenoit point sa source, quoi de plus facile que de désabuser l'ambitieux? O toi! lui diroit-on, qui seches d'envie

en contemplant le faste et la pompe des grandes places, ose t'élever à un orgueil plus noble; et leur éclat cessera de t'en imposer. Imagine, pour un moment, que tu n'es pas moins supérieur aux autres hommes que les insectes leur sont inférieurs; alors tu ne verras, dans les Courtisans, que des abeilles qui bourdonnent autour de leur reine; le sceptre même ne te paroîtra plus qu'une *gloriole*.

Pourquoi les hommes ne prêteront-ils jamais l'oreille à de pareils discours; auront-ils toujours peu de considération pour ceux qui ne peuvent guere, et préféreront-ils toujours les grandes places aux grands talents? C'est que les grandeurs sont un bien, et peuvent, ainsi que les richesses, être regardées comme l'échange d'une infinité de plaisirs. Aussi les recherche-t-on avec d'autant plus d'ardeur, qu'elles peuvent nous donner sur les

hommes une puissance plus étendue, et, par conséquent, nous procurer plus d'avantages. Une preuve de cette vérité, c'est qu'ayant le choix du Trône d'Ispahan ou de Londres, il n'est presque personne qui ne donnât au sceptre de fer de la Perse la préférence sur celui de l'Angleterre. Qui doute cependant qu'aux yeux d'un homme honnête, le dernier ne parût le plus desirable, et qu'ayant à choisir entre ces deux Couronnes, un homme vertueux ne se déterminât en faveur de celle où le Roi, borné dans son pouvoir, se trouve dans l'heureuse impuissance de nuire à ses Sujets? S'il n'est cependant presqu'aucun ambitieux qui n'aimât mieux commander au Peuple esclave des Persans qu'au Peuple libre des Anglois, c'est qu'une autorité plus absolue sur les hommes les rend plus attentifs à nous plaire; c'est qu'instruits par un instinct secret, mais sûr, on

sait que la crainte rend toujours plus d'hommages que l'amour ; que les tyrans, du moins de leur vivant, ont presque toujours été plus honorés que les bons Rois ; c'est que la reconnoissance a toujours élevé des Temples moins somptueux aux Dieux bienfaisants qui portent la corne d'abondance, (*a*) que la crainte n'en a consacré aux Dieux cruels et colossaux, qui, portés

(*a*) Dans la ville de Bantam, les habitants présentent les prémices de leurs fruits à l'Esprit malin, et rien au grand Dieu, qui, selon eux, est bon, et n'a pas besoin de ces offrandes. *Voyez Vincent Leblanc.*

Les habitans de Madagascar croyent le diable beaucoup plus méchant que Dieu. Avant que de manger, ils font une offrande à Dieu, et une au Démon : ils commencent par le Diable, jettent un morceau du côté droit, et disent : *Voilà pour toi, Seigneur Diable.* Ils jettent ensuite un morceau du côté gauche, et disent: *Voilà pour toi, Seigneur Dieu.* Ils ne lui font aucune priere. — *Recueil des Lettres édif.*

sur les ouragans et les tempêtes, et couverts d'un vêtement d'éclairs, sont peints la foudre à la main; c'est enfin qu'éclairés par cette connoissance, on sent qu'on doit plus attendre de l'obéissance d'un esclave, que de la reconnoissance d'un homme libre.

La conclusion de ce Chapitre, c'est que le desir des grandeurs est toujours l'effet de la crainte de la douleur ou de l'amour des plaisirs des sens, auxquels se réduisent nécessairement tous les autres. Ceux que donne le pouvoir et la considération, ne sont pas proprement des plaisirs : ils n'en obtiennent le nom que parce que l'espoir et les moyens de se procurer des plaisirs sont déja des plaisirs; plaisirs qui ne doivent leur existence qu'à celle des plaisirs physiques. (*b*).

(*b*) Pour prouver que ce ne sont pas les plaisirs physiques qui nous portent à l'ambition, peut-être dira-t-on que c'est communément le

Je sais que, dans les projets, les entreprises, les forfaits, les vertus et la pompe éblouissante de l'ambition, l'on apperçoit difficilement l'ouvrage de la sensibilité physique. Comment, dans cette fiere ambition, qui, le bras fumant de carnage, s'assied, au milieu des champs de bataille, sur un

---

desir vague du bonheur qui nous en ouvre la carriere. Mais, répondrai-je, qu'est-ce que le desir vague du bonheur? c'est un desir qui ne porte sur aucun objet en particulier : or, je demande, si l'homme, qui, sans aimer aucune femme en particulier, aime en général toutes les femmes, n'est point animé du desir des plaisirs physiques? Toutes les fois qu'on voudra se donner la peine de décomposer le sentiment vague de l'amour du bonheur, on trouvera toujours le plaisir physique au fond du creuset. Il en est de l'ambitieux comme de l'avare, qui ne seroit point avide d'argent, si l'argent n'étoit pas ou l'échange des plaisirs, ou le moyen d'échapper à la douleur physique: il ne desireroit point l'argent dans une ville telle que Lacédémone, où l'argent n'auroit point de cours.

monceau de cadavres, et frappe, en signe de victoire, ses ailes dégoûtantes de sang; comment, dis-je, dans l'ambition ainsi figurée, reconnoître la fille de la volupté? comment imaginer qu'à travers les dangers, les fatigues et les travaux de la guerre, ce soit la volupté qu'on poursuive? C'est cependant elle seule, répondrai-je, qui, sous le nom de libertinage, recrûte les armées de presque toutes les Nations. On aime les plaisirs, et, par conséquent, les moyens de s'en procurer; les hommes desirent donc, et les richesses, et les dignités. Ils voudroient, de plus, faire fortune en un jour; et la paresse leur inspire ce desir: or, la guerre, qui promet le pillage des villes au Soldat et des honneurs à l'Officier, flatte, à cet égard, et leur paresse, et leur impatience. Les hommes doivent donc supporter plus volontiers les fatigues

de la guerre (c) que les travaux de l'Agriculture, qui ne leur promet des richesses que dans un avenir éloigné. Aussi les anciens Germains, les Celtes, les Tartares, les habitants des côtes d'Afrique, et les Arabes; ont-ils toujours été plus adonnés au vol et à la piraterie, qu'à la culture des terres.

Il en est de la guerre comme du gros jeu, qu'on préfere au petit, au risque même de se ruiner, parce que le gros jeu nous flatte de l'espoir de grandes richesses, et nous les promet dans un instant.

Pour ôter aux principes que j'ai établis tout air de paradoxe, je vais,

(c) « Le repos, dit Tacite, est pour les Germains un état violent; ils soupirent, sans cesse après la guerre; ils s'y font un nom en peu de temps; ils aiment mieux combattre que labourer. »

dans le titre du Chapitre suivant, exposer l'unique objection à laquelle il me reste à répondre.

CHAPITRE XII.

Si, dans la poursuite des grandeurs; l'on ne cherche qu'un moyen de se soustraire à la douleur, ou de jouir du plaisir physique; pourquoi le plaisir échappe-t-il si souvent à l'ambitieux?

ON peut distinguer deux sortes d'ambitieux. Il est des hommes malheureusement nés, qui, ennemis du bonheur d'autrui, desirent les grandes places, non pour jouir des avantages qu'elles procurent, mais pour goûter le seul plaisir des infortunés, pour tourmenter les hommes et jouir de leur malheur. Ces sortes d'ambitieux

sont d'un caractere assez semblable aux faux dévots, qui, en général, passent pour méchants, non que la loi qu'ils professent ne soit une loi d'amour et de charité, mais parce que les hommes le plus ordinairement portés à une dévotion austere, (a) sont

(a) L'expérience prouve qu'en général les caracteres propres à se priver de certains plaisirs, et à saisir les maximes et les pratiques austeres d'une certaine dévotion, sont ordinairement des caracteres malheureux. C'est la seule maniere d'expliquer comment tant de sectaires ont pu allier à la saintetè et à la douceur des principes de la Religion, tant de méchanceté, d'intolérance; intolérance prouvée par tant de massacres. Si la jeunesse, lorsqu'on ne s'oppose point à ses passions, est ordinairement plus humaine et plus généreuse que la vieillesse, c'est que les malheurs et les infirmités ne l'ont point encore endurcie. L'homme, d'un caractere heureux, est gai et bon homme: c'est lui seul qui dit:

Que tout le monde ici soit heureux de ma joie.

Mais

sont apparemment des hommes mécontents de ce bas monde, qui ne peuvent espérer de bonheur qu'en l'autre, et qui, mornes, timides et malheureux, cherchent dans le spectacle du malheur d'autrui une distraction aux leurs. Les ambitieux de cette espece sont en très petit nombre; ils n'ont rien de grand ni de noble dans l'ame; ils ne sont comptés que parmi les tyrans; et, par la nature de leur ambition, ils sont privés de tous les plaisirs.

Il est des ambitieux d'une autre espece; et, dans cette espece, je les comprends presque tous: ce sont ceux

---

Mais l'homme malheureux est méchant. César disoit, en parlant de Cassius: *Je redoute ces gens hâves et maigres: il n'en est pas ainsi de ces Antoines, de ces gens uniquement occupés de leurs plaisirs; leur main cueille des fleurs, et n'aiguise point de poignards.* Cette observation de César est très-belle, et plus générale qu'on ne pense.

qui, dans les grandes places, ne cherchent qu'à jouir des avantages qui y sont attachés. Parmi ces ambitieux, il en est qui, par leur naissance ou leur position, sont d'abord élevés à des postes importants : ceux-là peuvent quelquefois allier le plaisir avec les soins de l'ambition ; ils sont, en naissant, placés, pour ainsi dire, à la moitié (*b*) de la carrière qu'ils ont à parcourir. Il n'en est pas ainsi d'un homme, qui, de l'état le plus médiocre, veut, comme Cromwel, s'élever aux premiers postes. Pour s'ouvrir la route de l'ambition, où les premiers pas sont ordinairement les plus difficiles, il a mille intrigues à faire, mille amis à ménager ; il est

(*b*) L'ambition est, si je l'ose dire, en eux plutôt une convenance d'état, qu'une passion forte que les obstacles irritent, et qui triomphe de tout.

à la fois occupé, et du soin de former de grands projets, et du détail de leur exécution. Or, pour découvrir comment de pareils hommes, ardents à la poursuite de tous les plaisirs, animés de ce seul motif, en sont souvent privés; supposons qu'avide de ces plaisirs, et frappé de l'empressement avec lequel on cherche à prévenir les desirs des Grands, un homme de cette espece veuille s'élever aux premiers postes: ou cet homme naîtra dans ces Pays où le Peuple est le dispensateur des graces, où l'on ne peut se concilier la bienveillance publique que par des services rendus à la Patrie, où, par conséquent, le mérite est nécessaire; ou ce même homme naîtra dans les Gouvernements absolument despotiques, tels que le Mogol, où les honneurs sont l'esprit de l'intrigue: or, quel que soit le lieu de sa naissance, je dis que,

pour parvenir aux grandes places, il ne peut donner presqu'aucun temps à ses plaisirs. Pour le prouver, je prendrai le plaisir de l'amour pour exemple, non-seulement comme le plus vif de tous, mais encore comme le ressort presque unique des sociétés policées. Car il est bon d'observer, en passant, qu'il est, dans chaque Nation, un besoin physique qu'on doit considérer comme l'ame universelle de cette Nation: chez les Sauvages du Septentrion, qui, souvent exposés à des famines affreuses, sont toujours occupés de chasse et de pêche, c'est la faim et non l'amour qui produit toutes les idées; ce besoin est en eux le germe de toutes leurs pensées: aussi, presque toutes les combinaisons de leur esprit ne roulent-elles que sur les ruses de la chasse et de la pêche, et sur les moyens de pourvoir au besoin de la faim. Au contraire, l'a-

mour des femmes est, chez les Nations policées, le ressort presque unique qui les meut. (c) En ces Pays,

(c) Ce n'est pas que d'autres motifs ne puissent allumer en nous le feu de l'ambition. Dans les *Pays pauvres*, le desir de pourvoir à ses besoins suffit, comme je l'ai dit plus haut, pour faire des ambitieux. Dans les Pays despotiques, la crainte du supplice, que peut nous faire subir le caprice d'un despote, peut former encore des ambitieux. Mais chez les Peuples policés, c'est le desir vague du bonheur; desir qui se réduit toujours, comme je l'*ai déja prouvé*, aux plaisirs des sens, qui, le plus communément, inspire l'amour des grandeurs. Or, parmi ces *plaisirs*, je suis, sans doute, en droit de choisir celui des *femmes*, *comme le plus vif et le plus* puissant de tous. Une preuve, qu'en effet ce sont les plaisirs de cette espece qui nous animent, c'est que l'on n'est susceptible de l'acquisition des grands talents, et capables de ces résolutions désespérées, nécessaires quelquefois pour monter aux premiers postes, que dans la premiere jeunesse, c'est-à-dire, dans l'âge où les besoins physiques se font le plus vivement sentir. Mais, dira-t-on, que de vieillards montent avec plai-

l'amour invente tout, produit tout ; la magnificence, la création des Arts de luxe, sont des suites nécessaires de l'amour des femmes et de l'envie de leur plaire ; le desir même qu'on a d'en imposer aux hommes, par les richesses ou les dignités, n'est qu'un nouveau moyen de les séduire. Supposons donc qu'un homme né sans bien, mais avide des plaisirs de l'amour, ait vu les femmes se rendre d'autant plus facilement aux desirs d'un amant, que cet amant, plus élevé en dignité, fait réfléchir plus de

---

sir aux grandes places? Oui; ils les acceptent, ils les desirent même ; mais ce desir ne mérite pas le nom de passion, puisqu'ils ne sont plus alors capables de ces entreprises hardies et de ces efforts prodigieux d'esprit qui caractérisent la passion. Le vieillard peut marcher, par habitude, dans la carriere qu'il s'est ouverte dans la jeunesse ; mais il ne s'en ouvriroit pas une nouvelle.

considération sur elles ; qu'excité par la passion des femmes à celle de l'ambition, l'homme dont je parle, aspire au poste de Général ou de premier Ministre ; il doit, pour monter à ces places, s'occuper tout entier du soin d'acquérir des talents ou de faire des intrigues. Or, le genre de vie propre à former, soit un habile intrigant, soit un homme de mérite, est entièrement opposé au genre de vie propre à séduire des femmes, auxquelles on ne plaît communément que par des assiduités incompatibles avec la vie d'un ambitieux. Il est donc certain que, dans la jeunesse, et jusqu'à ce qu'il soit parvenu à ces grandes places où les femmes doivent échanger leurs faveurs contre du crédit, cet homme doit s'arracher à tous ses goûts, et sacrifier, presque toujours, le plaisir présent à l'espoir des plaisirs à venir. Je dis, presque toujours, parce que la

route de l'ambition est ordinairement très-longue à parcourir. Sans parler de ceux dont l'ambition, accrue aussi-tôt que satisfaite, remplace toujours un desir rempli par un desir nouveau ; qui, de Ministres, voudroient être Rois ; qui, de Rois, aspireroient, comme Alexandre, à la *Monarchie* universelle, et voudroient monter sur un Trône où les respects de tout l'univers les assurassent que l'univers entier s'occupe de leur bonheur ; sans parler, dis-je, de ces hommes extraordinaires, et supposant même de la modération dans l'ambition, il est évident que l'homme, dont la passion des femmes aura fait un ambitieux, ne parviendra ordinairement aux premiers postes que dans un âge où tous ses desirs seront étouffés.

Mais ses desirs ne fussent-ils qu'attiédis, à peine cet homme a-t-il atteint ce terme, qu'il se trouve placé

sur un écueil escarpé et glissant ; il se voit de toutes parts en butte aux envieux, qui, prêts à le percer, tiennent autour de lui leurs arcs toujours bandés : alors il découvre avec horreur l'abyme affreux qui s'entr'ouvre ; il sent que, dans sa chûte, par un triste apanage de la grandeur, il sera misérable, sans être plaint ; qu'exposé aux insultes de ceux qu'outrageoit son orgueil, il sera l'objet du mépris de ses rivaux, mépris plus cruel encore que les outrages ; que, devenu la risée de ses inférieurs, ils s'affranchiront alors de ce tribut de respects, dont la jouissance a pu quelquefois lui paroître importune, mais dont la privation est insupportable, lorsque l'habitude en a fait un besoin. Il voit donc que, privé du seul plaisir qu'il ait jamais goûté, et réduit à l'abaissement, il ne jouira plus, en contemplant ses grandeurs, comme l'avare en contemplant ses

richesses, de la possibilité de toutes les jouissances qu'elles peuvent lui procurer.

Cet ambitieux est donc, par la crainte de l'ennui et de la douleur, retenu dans la carriere où l'amour du plaisir l'a fait entrer : le desir de conserver succede donc en son cœur au *desir* d'acquérir. Or, l'étendue des soins nécessaires pour se maintenir dans les dignités, ou pour y parvenir, étant à peu près la même, il est évident que cet homme doit passer le temps de la jeunesse et de l'âge mûr à la poursuite ou à la conservation de ces places, uniquement desirées comme des moyens d'acquérir les plaisirs qu'il s'est toujours refusés. C'est ainsi que, parvenu à l'âge où l'on est incapable d'un nouveau genre de vie, il se livre, et doit, en effet, se livrer tout entier à ses anciennes occupations ; parce qu'une ame toujours agitée de craintes et d'es-

pérances vives, et, sans cesse, remuée par de fortes passions, préférera toujours la tourmente de l'ambition au calme insipide d'une vie tranquille. Semblables aux vaisseaux que les flots portent encore sur la côte du Midi, lorsque les vents du Nord n'enflent plus les mers, les hommes suivent dans la vieillesse la direction que les passions leur ont donnée dans la jeunesse.

J'ai fait voir comment, appellé aux grandeurs par la passion des femmes, l'ambitieux s'engage dans une route aride. S'il y rencontre, par hasard, quelques plaisirs, ces plaisirs sont toujours mêlés d'amertume; il ne les goûte avec délices, que parce qu'ils y sont rares et semés çà et là, à peu près comme ces arbres qu'on rencontre de loin en loin dans les déserts de la Lybie, et dont le feuillage desséché n'offre un ombrage agréable qu'à l'Africain brûlé quils'y repose.

La contradiction qu'on apperçoit entre la conduite d'un ambitieux et les motifs qui le font agir, n'est donc qu'apparente ; l'ambition est donc allumée en nous par l'amour du plaisir et la crainte de la douleur. Mais, dira-t-on, si l'avarice et l'ambition sont un effet de la sensibilité physique, du moins l'orgueil n'y prend-il pas sa source.

CHAPITRE XIII.

De l'Orgueil.

L'ORGUEIL n'est dans nous que le sentiment vrai ou faux de notre excellence : sentiment qui, dépendant de la comparaison avantageuse qu'on fait de soi aux autres, suppose, par conséquent, l'existence des hommes, et même l'établissement des sociétés.

Le sentiment de l'orgueil n'est donc point inné, comme celui du plaisir et de la douleur. L'orgueil n'est donc qu'une passion factice, qui suppose la connoissance du beau et de l'excellent. Or, l'excellent ou le beau ne sont autre chose que ce que le plus grand nombre des hommes a toujours regardé, estimé et honoré comme tel. L'idée de l'estimé a donc précédé l'idée de l'estimable. Il est vrai que ces deux idées ont dû bientôt se confondre ensemble. Aussi l'homme qu'anime le noble et superbe desir de se plaire à lui-même, et qui, content de sa propre estime, *se croit indifférent à l'opinion* générale, est, en ce point, dupe de son propre orgueil, et prend en lui le desir d'être estimé pour le desir d'être estimable.

L'orgueil, en effet, ne peut jamais être qu'un desir secret et déguisé de l'estime publique. Pourquoi le même

d'un Sage, qui ne paroissent immédiatement utiles, qu'au petit nombre de ceux qui veulent être éclairés.

Or, s'il n'est cependant en France personne qui ne préférât la gloire des armes à celle des lettres, j'en conclus que ce n'est qu'au desir d'être estimé qu'on doit le desir d'être estimable, et que l'orgueil n'est que l'amour même de l'estime.

Pour prouver ensuite que cette passion de l'orgueil ou de l'estime est un effet de la sensibilité physique, il faut maintenant examiner si l'on desire l'estime pour l'estime même; et si cet amour de l'estime ne seroit pas l'effet de la crainte de la douleur et de l'amour du plaisir.

A quelle autre cause, en effet, peut-on attribuer l'empressement avec lequel on recherche l'estime publique? Seroit-ce à la méfiance intérieure que chacun a de son mérite, et, par conséquent,

à l'orgueil, qui, voulant s'estimer, et ne pouvant s'estimer seul, a besoin du suffrage public pour étayer la haute opinion qu'il a de lui-même, et pour jouir du sentiment délicieux de son excellence ?

Mais, si nous ne devions qu'à ce motif le desir de l'estime, alors l'estime la plus étendue, c'est-à-dire, celle qui nous seroit accordée par le plus grand nombre d'hommes, nous paroîtroit, sans contredit, la plus flatteuse et la plus desirable, comme la plus propre à faire taire en nous une méfiance importune, et à nous rassurer sur notre mérite. Or, supposons les planetes habitées par des êtres semblables à nous : supposons qu'un génie vînt, à chaque instant, nous informer de ce qui s'y passe, et qu'un homme eût à choisir entre l'estime de son Pays et celle de tous ces mondes célestes ; dans cette supposition, n'est-il pas évi-

dent que ce seroit à l'estime la plus étendue, c'est-à-dire, à celle de tous les habitants planétaires, qu'il devroit donner la préférence sur celle de ses Concitoyens? Il n'est cependant personne qui, dans ce cas, ne se déterminât en faveur de l'estime nationale. Ce n'est donc point au desir qu'on a de s'assurer de son mérite, qu'on doit le desir de l'estime, mais aux avantages que cette estime procure.

Pour s'en convaincre, qu'on se demande d'où vient l'empressement avec lequel ceux qui se disent le plus jaloux de l'estime publique, recherchent les grandes places dans les siecles même, où, contrariés par des intrigues et des cabales, ils ne peuvent rien faire d'utile à leur Nation; où, par conséquent, ils sont exposés à la risée du Public, qui, toujours juste dans ses jugements, méprise

quiconque est assez indifférent à son estime pour accepter un emploi qu'il ne peut remplir dignement; qu'on se demande encore pourquoi l'on est plus flatté de l'estime d'un Prince que de celle d'un homme sans crédit: et l'on verra que, dans tous les cas, notre amour pour l'estime est proportionné aux avantages qu'elle nous promet.

Si nous préférons, à l'estime d'un petit nombre d'hommes choisis, celle d'une multitude sans lumieres, c'est que dans une multitude, nous voyons plus d'hommes soumis à cette espece d'empire que l'estime donne sur les ames; c'est qu'un plus grand nombre d'admirateurs rappelle plus souvent à notre esprit l'image agréable des plaisirs qu'ils peuvent nous procurer.

C'est la raison pour laquelle, indifférent à l'admiration d'un Peuple avec lequel on n'auroit aucune relation, il est peu de François qui

fussent fort touchés de l'estime qu'auroient pour eux les habitans du grand Tibet. S'il est des hommes qui voudroient envahir l'estime universelle, et qui seroient même jaloux de l'estime des Terres Australes, ce desir n'est pas l'effet d'un plus grand amour pour l'estime, mais seulement de l'*habitude* qu'ils ont d'unir l'idée d'un plus grand bonheur à l'idée d'une plus grande estime. (*a*)

La derniere et la plus forte preuve de cette vérité, c'est le goût qu'on a pour l'estime, (*b*) et la disette où

(*a*) Les hommes sont habitués, par les principes d'une bonne éducation, à confondre l'idée de bonheur avec l'idée d'estime. Mais, sous le nom d'estime, ils ne desirent réellement que les avantages qu'elle procure.

(*b*) L'on fait peu pour mériter l'estime dans les Pays où l'estime est stérile: mais par-tout où l'estime procure de grands avantages, l'on court, comme Léonidas, défendre, avec trois cents Spartiates, le pas des Thermopyles.

l'on est de grands hommes dans les siecles où l'on ne décerne pas les plus grandes récompenses au mérite. Il semble qu'un homme capable d'acquérir de grands talents ou de grandes vertus, passe un contrat tacite avec sa Nation, par lequel il s'engage à s'illustrer par des talents et des actions utiles à ses Concitoyens, pourvu que ses Concitoyens reconnoissants, attentifs à le soulager dans ses peines, rassemblent près de lui tous les plaisirs.

C'est de la négligence ou de l'exactitude du Public à remplir ces engagements tacites, que dépend, dans tous les siecles et les Pays, l'abondance ou la rareté des grands hommes.

Nous n'aimons donc pas l'estime pour l'estime, mais uniquement pour les avantages qu'elle procure. En vain voudroit-on s'armer, contre cette conclusion, de l'exemple de Curtius; un

fait presque unique ne prouve rien contre des principes appuyés sur les expériences les plus multipliées, surtout lorsque ce même fait peut s'attribuer à d'autres principes et s'expliquer naturellement par d'autres causes.

Pour former un Curtius, il suffit qu'un homme fatigué de la vie, se trouve dans la malheureuse disposition de corps qui détermine tant d'Anglois au suicide; ou que, dans un siecle très superstitieux, comme celui de Curtius, il haïsse un homme qui, plus fanatique et plus crédule encore que les autres, croye, par son dévouement, obtenir une place parmi les Dieux. Dans l'une ou l'autre supposition, on peut se vouer à la mort, ou pour mettre fin à ses miseres, ou pour s'ouvrir l'entrée aux plaisirs célestes.

La conclusion de ce Chapitre, c'est

qu'on ne desire d'être es imable que pour être estimé, et qu'on ne desire l'estime des hommes que pour jouir des plaisirs attachés à cette estime : l'amour de l'estime n'est donc que l'amour déguisé du plaisir. Or, il n'est que deux sortes de plaisirs ; les uns sont les plaisirs des sens, et les autres sont les moyens d'acquérir ces mêmes plaisirs ; moyens qu'on a rangés dans la classe des plaisirs, parce que l'espoir d'un plaisir est un commencement de plaisir ; plaisir, cependant, qui n'existe que lorsque cet espoir peut se réaliser. La sensibilité physique est donc le germe productif de l'orgueil et de toutes les autres passions, dans le nombre desquelles je comprends l'amitié, qui, plus indépendante, en apparence, du plaisir des sens ; mérite d'être examinée, pour confirmer, par ce dernier exemple, tout ce que j'ai dit de l'origine des passions.

CHAPITRE XIV.

De l'Amitié.

AIMER, c'est avoir besoin. Nulle amitié sans besoin; ce seroit un effet sans cause. Les hommes n'ont pas tous les mêmes besoins; l'amitié est donc, entre eux, fondée sur des motifs différens. Les uns ont besoin de plaisir ou d'argent, les autres de crédit, ceux-ci de converser, ceux-là de confier leurs peines: en conséquence, il est des amis de plaisir, d'argent, (*a*) d'intrigue, d'esprit

(*a*) On *s'est tué*, jusqu'à présent, à répéter, les uns d'après les autres, qu'on ne doit pas compter, parmi ses amis, ceux dont l'amitié intéressée ne nous aime que pour notre argent. Cette sorte d'amitié n'est pas, sans doute, la plus flatteuse; mais ce n'en est pas moins une amitié réelle. Les hommes aiment, par exemple, dans

d'esprit et de malheur. Rien de plus utile que de considérer l'amitié sous ce point

---

dans un Contrôleur-Général, la puissance qu'il a d'obliger. Dans la plupart d'entre eux, l'amour de la personne s'identifie avec l'amour de l'argent. Pourquoi refuseroit-on le nom d'amitié à cette espece de sentiment? On ne nous aime pas pour nous-mêmes, mais toujours pour quelque cause; et celle-là en vaut bien une autre. Un homme est amoureux d'une femme: peut-on dire qu'il ne l'aime pas, parce que c'est uniquement la beauté de ses yeux ou de son teint qu'il aime en elle? Mais, dira-t-on, à peine l'homme riche est-il tombé dans l'indigence, qu'on cesse de l'aimer. Oui, sans doute: mais, que la petite-vérole gâte une femme, on rompra communément avec elle, & cette rupture ne prouve pas qu'on *ne l'ait point aimée lorsqu'elle étoit* belle. Que l'ami, en qui nous avons le plus de confiance, et dont nous estimons le plus l'ame, l'esprit et le caractere, devienne tout-à-coup aveugle, sourd et muet; nous regretterons en lui la perte de notre ancien ami; nous respecterons encore sa momie: mais, dans le fait, nous ne l'aimons plus, parce que ce n'est pas un tel homme que nous avons aimé. Un Contrô-

de vue, et de s'en former des idées nettes.

En amitié, comme en amour, on fait souvent des Romans : on en cherche

---

leur-Général est-il disgracié ? on ne l'aime plus : c'est précisément l'ami devenu tout-à-coup aveugle, sourd et muet. Il n'en est pas cependant moins vrai que l'homme avide d'argent, n'ait eu beaucoup de tendresse pour celui qui pouvoit lui en procurer. Quiconque a ce besoin d'argent, est ami né du contrôle-général et de celui qui l'occupe. Son nom peut être inscrit dans l'inventaire des meubles et ustensiles appartenants à la place. C'est notre vanité qui nous fait refuser le nom d'amitié à l'amitié intéressée. Sur quoi j'observerai, qu'en fait d'amitié, la plus solide et la plus durable est communément celle des gens vertueux : cependant les scélérats même en sont susceptibles. Si, comme l'on est forcé d'en convenir, l'amitié n'est autre chose que le sentiment qui unit deux hommes ; soutenir qu'il n'est point d'amitié entre les méchants, c'est nier les faits les plus authentiques. Peut-on douter que deux conspirateurs, par exemple, ne puissent être liés de l'amitié la plus vive ? que Jaffier n'aimât le Capitaine Jacques-Pierre ?

par-tout le héros ; on croit à chaque instant l'avoir trouvé ; on s'accroche au premier venu ; on l'aime tant qu'on le connoît peu et qu'on est curieux de le connoître. La curiosité est-elle satisfaite ? on s'en dégoûte : on n'a point rencontré le héros de son Roman. C'est ainsi qu'on devient susceptible d'engouement, mais incapable d'amitié. Pour l'intérêt même de l'amitié, il faut donc en avoir une idée nette.

J'avouerai qu'en la considérant comme un besoin réciproque, on ne peut se cacher que, dans un long espace de temps, il est très-difficile que le même besoin, et, par conséquent, la même amitié, (*b*) subsiste entre deux hommes,

---

qu'Octave, qui n'étoit certainement pas un homme vertueux, n'aimât Mécene, qui sûrement n'étoit qu'une ame foible ? La force de l'amitié ne se mesure pas sur l'honnêteté de deux amis, mais sur la force de l'intérêt qui les unit.

(*b*) Les circonstances dans lesquelles deux amis

Aussi rien de plus rare que les anciennes amitiés. (c)

Mais, si le sentiment de l'amitié, beaucoup plus durable que celui de l'amour, a cependant sa naissance, son accroissement et son dépérissement; qui le sait, ne passe pas du moins de l'amitié la plus vive à la haine la plus

---

doivent se trouver, une fois données, et leurs caracteres connus; s'ils doivent se brouiller, nul doute qu'un homme de beaucoup d'esprit, en prédisant l'instant où ces deux hommes cesseront de s'être réciproquement utiles, ne pût calculer le moment de leur rupture, comme l'Astronome calcule le moment de l'éclipse.

(c) Il ne faut pas confondre avec l'amitié les liens de l'habitude, le respect estimable qu'on a pour une amitié avouée, et enfin ce point d'honneur heureux et utile à la société, qui nous fait continuer à vivre avec ceux qu'on appelle ses amis. On leur rendroit bien les mêmes services qu'on leur eût rendus lorsqu'on étoit affecté pour eux des sentiments les plus vifs: mais, dans le fait, leur présence ne nous est plus nécessaire, et on ne les aime plus.

forte, et n'est point exposé à détester ce qu'il a aimé. Un ami vient-il à lui manquer ? il ne s'emporte point contre lui, il gémit sur la nature humaine, et s'écrie en pleurant : Mon ami n'a plus les mêmes besoins.

Il est assez difficile de se faire des idées nettes de l'amitié. Tout ce qui nous environne, cherche, à cet égard, à nous tromper. Parmi les hommes, il en est qui, pour se trouver plus estimables à leurs propres yeux, s'exagerent à eux-mêmes leurs sentimens pour leurs amis, se font de l'amitié des descriptions romanesques, et s'en persuadent la réalité, jusqu'à ce que l'occasion, les détrompant eux et leurs amis, leur apprenne qu'ils n'aimoient pas autant qu'ils le pensoient.

Ces sortes de gens prétendent ordinairement avoir le besoin d'aimer et d'être aimés très-vivement. Or, comme on n'est jamais si vivement frappé des vertus d'un homme que les pre-

mieres fois qu'on le voit; comme l'habitude nous rend insensibles à la beauté, à l'esprit et même aux qualités de l'ame; et que nous ne sommes enfin fortement émus que par le plaisir de la surprise; un homme d'esprit disoit, assez plaisamment, à ce sujet, que ceux qui veulent être aimés si vivement, (*d*) doivent, en amitié comme en amour, avoir beaucoup de passades et point de passion; parce que les moments du début, ajoutoit-il, sont, en l'un et l'autre genre, toujours les moments les plus vifs et les plus tendres.

(*d*) L'amitié n'est pas, comme le prétendent certaines gens, un sentiment perpétuel de tendresse, parce que les hommes ne font rien continuement. Entre les amis les plus tendres, il y a des moments de froideur : l'amitié est donc une succession continuelle de sentiments de tendresse et de froideur, où ceux de froideur sont très-rares.

Mais, pour un homme qui se fait *illusion* à lui-même, il est en amitié dix *hypocrites* qui affectent des sentiments qu'ils n'éprouvent pas, font des dupes et ne le sont jamais. Ils peignent l'amitié de couleurs vives, mais fausses : uniquement attentifs à leur intérêt, ils ne veulent qu'engager les autres à se modeler, en leur faveur, sur un pareil portrait. (*e*)

(*e*) Peut-être faut-il du courage, et soi-même être capable d'amitié, pour oser en donner une idée nette. On est, du moins, sûr de soulever contre soi les hypocrites d'amitié : il en est de ces sortes de gens, comme des poltrons, qui racontent toujours leurs exploits. Que ceux qui se disent si susceptibles de sentiments d'amitié, lisent le *Toxaris de Lucien* ; qu'ils se demandent s'ils sont capables des actions que l'amitié faisoit exécuter aux Scythes et aux Grecs. S'ils s'interrogent de bonne foi, ils avoueront, que, dans ce siecle, on n'a pas même d'idée de cette espece d'amitié. Aussi, chez les Scythes et les Grecs, l'amitié étoit-elle

Exposés à tant d'erreurs, il est donc très-difficile de se faire des notions nettes de l'amitié. Mais, dira-t-on, quel mal à s'exagérer un peu la force de ce sentiment? Le mal d'habituer les hommes à exiger de leurs amis des perfections que la nature ne comporte pas.

Séduits par de pareilles peintures, mais enfin éclairés par l'expérience, une infinité de gens nés sensibles, mais lassés de courir sans cesse après une chimere, se dégoûtent de l'amitié, à laquelle ils eussent été propres, s'ils ne s'en fussent pas fait une idée romanesque.

---

mise au rang des vertus. Un Scythe ne pouvoit avoir plus de deux amis; mais, pour les secourir, il étoit en droit de tout entreprendre. Sous le nom d'amitié, c'étoit en partie l'amour de l'estime qui les animoit. La seule amitié n'eût pas été si courageuse.

L'amitié suppose un besoin ; plus ce besoin sera vif, plus l'amitié sera forte : le besoin est donc la mesure du sentiment. Qu'échappés du naufrage, un homme et une femme se sauvent dans une Isle déserte ; que là, sans espoir de revoir leur Patrie, ils soient forcés de se prêter un secours mutuel pour se défendre des bêtes féroces, pour vivre et s'arracher au désespoir : nulle amitié plus vive que celle de cet homme et de cette femme, qui se seroient peut-être détestés, s'ils fussent restés à Paris. L'un des deux vient-il à périr ? l'autre a réellement perdu la moitié de lui-même ; nulle douleur égale à sa douleur : il faut avoir habité l'Isle déserte, pour en sentir toute la violence.

Mais, si la force de l'amitié est toujours proportionnée à nos besoins, il est, par conséquent, des formes de gouvernement, des mœurs, des con-

ditions et enfin des siecles plus favorables à l'amitié les uns que les autres.

Dans les siecles de chevalerie, où l'on prenoit un compagnon d'armes; où deux Chevaliers faisoient communauté de gloire et de danger, où la lâcheté de l'un pouvoit coûter la vie et l'honneur à l'autre; alors, devenu, par son propre intérêt, plus attentif au choix de ses amis, on leur étoit plus fortement attaché.

Lorsque la mode des duels prit la place de la chevalerie, des gens, qui tous les jours s'exposoient ensemble à la mort, devoient certainement être fort chers l'un à l'autre. Alors l'amitié étoit en grande vénération et comptée parmi les vertus : elle supposoit du moins, dans les duellistes et les chevaliers, beaucoup de loyauté et de valeur; vertus qu'on honoroit beaucoup, et qu'on devoit alors ex-

trêmement honorer, puisque ces vertus étoient presque toujours en action (*f*).

Il est bon de se rappeller quelquefois que les mêmes vertus sont, dans les divers temps, mises à des taux différents, selon l'inégale utilité dont elles sont à chaque siecle.

Qui doute que, dans des temps de troubles et de révolutions, et dans une forme de gouvernement qui se prête aux factions, l'amitié ne soit plus forte et plus courageuse qu'elle ne l'est dans un Etat tranquille? L'Histoire fournit, dans ce genre, mille exemples d'héroïsme. Alors, l'amitié suppose, dans un homme, du courage, de la discrétion, de la fermeté, des lumieres et de la pruden-

(*f*) *Brave* étoit alors synonyme d'*honnête homme*; et c'est par un reste de cet ancien usage qu'on dit encore *un brave homme*, pour exprimer un homme loyal et honnête.

ce ; qualités qui, absolument nécessaires dans ces moments de troubles, et rarement rassemblées dans le même homme, doivent le rendre extrêmement cher à son ami.

Si, dans nos mœurs actuelles, nous ne demandons plus les mêmes qualités (*g*) à nos amis, c'est que ces qualités nous sont inutiles ; c'est qu'on n'a plus de secrets importants à se confier, de combats à livrer, et qu'on n'a, par conséquent, besoin ni de la

(*g*) Dans ce siecle, l'amitié n'exige presque aucune qualité. Une infinité de gens se donnent pour de vrais amis, pour être quelque chose dans le monde. Les uns se font solliciteurs bannaux des affaires d'autrui, pour échapper à l'ennui de n'avoir rien à faire ; d'autres rendent des services, mais les font payer, à leurs obligés, du prix de l'ennui et de la perte de leur liberté ; quelques autres, enfin, se croyent très-dignes d'amitié, parce qu'ils seront sûrs gardiens d'un dépôt et qu'ils ont la vertu d'un coffre-fort.

prudence, ni des lumieres, ni de la discrétion, ni du courage de son ami.

Dans la forme actuelle de notre gouvernement, les Particuliers ne sont unis par aucun intérêt commun. Pour faire fortune, on a moins besoin d'amis que de protecteurs. En ouvrant l'entrée de toutes les maisons, le luxe, et ce qu'on appelle l'esprit de société, a soustrait une infinité de gens au besoin de l'amitié. Nul motif, nul intérêt suffisant pour nous faire maintenant supporter les défauts réels ou respectifs de nos amis. Il n'est donc plus d'amitié; (*h*) on n'attache donc plus au mot d'ami les mêmes idées qu'on y attachoit autrefois; on peut donc, en ce siecle, s'écrier avec Aristote: (*i*) *O mes amis! il n'est plus d'amis.*

(*h*) Aussi, dit le Proverbe, faut-il se dire beaucoup d'amis, et s'en croire peu.

(*i*) Chacun répete, d'après Aristote, qu'il

Or, s'il est des siecles, des mœurs et des formes de gouvernement où l'on a plus ou moins besoin d'amis; et si la force de l'amitié est toujours proportionnée à la vivacité de ce besoin, il est aussi des conditions où le cœur s'ouvre plus facilement à l'amitié: et ce sont ordinairement celles où l'on a le plus souvent besoin du secours d'autrui.

Les infortunés sont en général les amis les plus tendres; unis par une communauté de malheur, ils jouis-

---

n'est point d'amis; et chacun, en particulier, soutient qu'il est bon ami. Pour avancer deux propositions si contradictoires, il faut, qu'en fait d'amitié, il y ait bien des hypocrites et bien des gens qui s'ignorent eux-mêmes.

Ces derniers, comme je l'ai déja dit, s'éleveront contre quelques propositions de ce Chapitre. J'aurai contre moi leurs clameurs, et, malheureusement, j'aurai pour moi l'expérience.

sent, en plaignant les maux de leur ami, du plaisir de s'attendrir sur eux-mêmes.

Ce que je dis des conditions, je le dis des caracteres: il en est qui ne peuvent se passer d'amis. Les premiers sont ces caracteres foibles et timides, qui, dans toute leur conduite, ne se déterminent qu'à l'aide et par le conseil d'autrui: les seconds, sont ces caracteres mornes, séveres, despotiques, et qui, chauds amis de ceux qu'ils tyrannisent, sont assez semblables à l'une des deux femmes de Socrate, qui, à la nouvelle de la mort de ce grand homme, s'abandonna à une douleur plus vive que la seconde; parce que celle-ci, d'un caractere doux et aimable, ne perdoit dans Socrate qu'un mari, lorsque celle-là perdoit en lui le martyr de ses caprices, et le seul homme qui pût les supporter.

Il est enfin des hommes exempts de toute ambition, de toutes passions fortes, et qui font leurs délices de la conversation des gens instruits. Dans nos mœurs actuelles, les hommes de cette espece, s'ils sont vertueux, sont les amis les plus tendres et les plus constants. Leur ame, toujours ouverte à l'amitié, en connoît tout le charme. N'ayant, par ma supposition, aucune passion qui puisse contrebalancer en eux ce sentiment, il devient leur unique besoin : aussi sont-ils capables d'une amitié très-éclairée et très-courageuse, sans qu'elle le soit néanmoins autant que celle des Grecs et des Scythes.

Par la raison contraire, on est en général d'autant moins susceptible d'amitié, qu'on est plus indépendant des autres hommes. Aussi les gens riches et puissants sont-ils communément peu sensibles à l'amitié ; ils passent même

ordinairement pour durs. En effet, soit que les hommes soient naturellement cruels toutes les fois qu'ils peuvent l'être impunément, soit que les riches et les puissants regardent la misere d'autrui comme un reproche de leur bonheur, soit enfin qu'ils veulent se soustraire aux demandes importunes des malheureux, il est certain qu'ils maltraitent presque toujours le misérable. (*k*) La vue de l'infortune fait, sur la plupart des hommes, l'effet de la tête de Méduse : à son aspect, les cœurs se changent en rocher.

Il est encore des gens indifférents à l'amitié ; et ce sont ceux qui se suffisent à eux-mêmes. (*l*) Accoutumés à

(*k*) La moindre faute qu'il fait, est un prétexte suffisant pour lui refuser tout secours : on veut que les malheureux soient parfaits.

(*l*) Il est peu d'hommes dans ce cas : et cette puissance de se suffire à soi-même, dont on fait

chercher, à trouver le bonheur en eux, et d'ailleurs trop éclairés pour goûter encore le plaisir d'être dupes,

---

un attribut de la Divinité, et qu'on est forcé de respecter en elle, est toujours mise au rang des vices, lorsqu'on la rencontre dans un homme. C'est ainsi qu'on blâme, sous un *nom*, ce qu'on admire sous un autre. Combien de fois n'a-t-on pas, sous le nom d'insensibilité, reproché à Mr. de Fontenelle la puissance qu'il avoit de se suffire à lui-même, c'est-à-dire, d'être un des plus sages et des plus heureux des hommes ?

Si les Grands de Madagascar font la guerre à tous ceux de leurs voisins dont les troupeaux sont plus nombreux que les leurs; s'ils répetent toujours ces paroles : *Ceux-là sont nos ennemis, qui sont plus riches et plus heureux, que nous*; on peut assurer qu'à leur exemple, la plupart des hommes font pareillement la guerre au Sage. Ils haïssent en lui une modération de caractere, qui, réduisant ses desirs à ses possessions, fait la critique de leur conduite, et rend le Sage trop indépendant d'eux. Ils regardent cette indépendance comme le germe de tous les vices; parce qu'ils sentent qu'en eux,

ils ne peuvent conserver l'heureuse ignorance de la méchanceté des hom-

la source de l'humanité tariroit aussi-tôt que celle des besoins réciproques.

Ces Sages, cependant, doivent être très-chers à la Société. Si l'extrême sagesse les rend quelquefois indifférents à l'amitié des Particuliers, elle leur fait aussi, comme le prouve l'exemple de l'Abbé de Saint-Pierre et de Fontenelle, répandre sur l'humanité les sentiments de tendresse que les passions vives nous forcent à rassembler sur un seul individu. Bien différent de ces hommes, qui ne sont bons que parce qu'ils sont dupes, et dont la bonté diminue à proportion que leur esprit s'éclaire, le seul Sage peut être constamment bon, parce que lui seul connoît les hommes. Leur méchanceté ne l'irrite point : il ne voit en eux, comme Démocrite, que des foux ou des enfants, contre lesquels il seroit ridicule de se fâcher, et qui sont plus dignes de pitié que de colere. Il les considere enfin de l'œil, dont un Méchanicien regarde le jeu d'une machine : sans insulter à l'humanité, il se plaint de la nature qui attache la conservation d'un être à la destruction d'un autre; qui, pour se nourrir, ordonne à l'autour de fondre sur la colombe, à la co-

mes (ignorance précieuse, qui, dans la premiere jeunesse, resserre si fort les liens de l'amitié) : aussi sont-ils peu sensibles au charme de ce sentiment, non qu'ils n'en soient susceptibles. *Ce sont souvent*, comme l'a dit une femme de beaucoup d'esprit, *moins des hommes insensibles, que des hommes désabusés.*

Il résulte de ce que j'ai dit, que la

---

lombe de dévorer l'insecte; et qui de chaque être a fait un assassin.

Si les Loix seules sont des Juges sans humeur, le Sage, à cet égard, est comparable aux Loix. Son indifférence est toujours juste, et toujours impartiale; elle doit être considérée comme une des plus grandes vertus de l'homme en place, qu'un trop grand besoin d'amis nécessite toujours à quelque injustice.

Le Sage seul, enfin, peut être généreux, parce qu'il est indépendant. Ceux qu'unissent les liens d'une utilité réciproque, ne peuvent être libéraux les uns envers les autres. L'amitié ne fait que des échanges; l'indépendance seule fait des dons.

force de l'amitié est toujours proportionnée au besoin que les hommes ont les uns des autres, (*m*) & que ce besoin varie selon la différence des siecles, des mœurs, des formes de gouvernement, des conditions & des caracteres. Mais, dira-t-on, si l'amitié suppose toujours un besoin, ce n'est pas, du moins, un besoin physique. Qu'est-ce qu'un ami? un parent de notre choix. On desire un ami, pour vivre, pour ainsi dire, en lui, pour épancher notre ame dans la sienne, et jouir d'une conversation que la confiance rend toujours délicieuse. Cette passion n'est donc fondée ni sur la crainte de la douleur, ni sur l'amour

(*m*) Si l'on aimoit son ami pour lui-même, nous ne considérerions jamais que son bien-être; on ne lui reprocheroit pas le temps qu'il est sans nous voir ou nous écrire: apparemment, dirions-nous, qu'il s'occupe plus agréablement; et nous nous féliciterions de son bonheur.

des plaisirs physiques. Mais, répondrai-je, à quoi tient le charme de la conversation d'un ami ? au plaisir d'y parler de soi. La fortune nous a-t-elle placés dans un état honnête ? on s'entretient avec son ami des moyens d'accroître ses biens, ses honneurs, son crédit et sa réputation. Est-on dans la misere ? on cherche avec ce même ami les moyens de se soustraire à l'indigence ; et son entretien nous épargne du moins, dans le malheur, l'ennui des conversations indifférentes. C'est donc toujours de ses peines ou de ses plaisirs dont on parle à son ami. Or, s'il n'est de vrais plaisirs et de vraies peines, comme je l'ai prouvé plus haut, que les plaisirs et les peines physiques ; si les moyens de se les procurer ne sont que des plaisirs d'espérance, qui supposent l'existence des premiers, et qui n'en sont, pour ainsi dire, qu'une conséquence, il

s'ensuit que l'amitié, ainsi que l'avarice, l'orgueil, l'ambition et les autres passions, est l'effet immédiat de la sensibilité physique.

Pour derniere preuve de cette vérité, je vais montrer qu'avec le secours de ces mêmes peines et de ces mêmes plaisirs, on peut exciter en nous toute espece de passions; et qu'ainsi les peines et les plaisirs des sens sont le germe productif de tout sentiment.

CHAPITRE XV.

Que la crainte des peines ou le desir des plaisirs physiques peuvent allumer en nous toutes sortes de passions.

QU'ON ouvre l'Histoire; et l'on verra que, dans tous les Pays où certaines vertus étoient encouragées par

l'espoir des plaisirs des sens, ces vertus ont été les plus communes, et ont jetté le plus grand éclat.

Pourquoi les Crétois, les Béotiens, et généralement tous les Peuples les plus adonnés à l'amour, ont-ils été *les* plus courageux? C'est que, dans ces Pays, les femmes n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus braves; c'est que les plaisirs de l'amour, comme le remarquent Plutarque et Platon, sont les plus propres à élever l'ame des Peuples, et la plus digne récompense des héros et des hommes vertueux.

C'étoit vraisemblablement par ce motif que le Sénat Romain, vil flatteur de César, voulut, au rapport de quelques Historiens, lui accorder, par une loi expresse, le droit de jouissance sur toutes les Dames Romaines: c'est aussi ce qui, suivant les mœurs Grecques, faisoit dire à Platon que le plus beau devoit, au

sortir

sortir du combat, être la récompense du *plus* vaillant; projet dont Epaminondas lui-même avoit eu quelque idée, puisqu'il rangea à la bataille de Leuctres l'amant à côté de la maîtresse; pratique qu'il regarda toujours comme très-propre à assurer les succès militaires. Quelle puissance, en effet, n'ont pas sur nous les plaisirs des sens! Ils firent, du bataillon sacré des Thébains, un bataillon invincible; ils inspiroient le plus grand courage aux Peuples anciens, lorsque les vainqueurs partageoient entre eux les richesses et les femmes des vaincus; ils formerent enfin le caractere de ces vertueux Samnites, chez qui la plus grande beauté étoit le prix de la plus grande vertu.

Pour s'assurer de cette vérité par un exemple plus détaillé, qu'on examine par quels moyens le fameux Lycurgue porta dans le cœur de ses

Concitoyens l'enthousiasme, et pour ainsi dire, la fievre de la vertu; et l'on verra que, si nul Peuple ne surpassa les Lacédémoniens en courage, c'est que nul Peuple n'honora davantage la vertu, et ne sut mieux récompenser la valeur. Qu'on se rappelle ces fêtes solemnelles, où, conformément aux loix de Lycurgue, les belles et jeunes Lacédémoniennes s'avançoient demi-nues, en dansant, dans l'assemblée du Peuple. C'étoit-là qu'en présence de la Nation, elles insultoient, par des traits satyriques, ceux qui avoient marqué quelque foiblesse à la guerre; et qu'elles célébroient, par leurs chansons, les jeunes guerriers qui s'étoient signalés par quelques exploits éclatants. Or, qui doute que le lâche, en butte, devant tout un Peuple, aux railleries ameres de ces jeunes filles, en proie aux tourments de la honte et de la confusion, ne

dût être dévoré du plus cruel repentir? Quel triomphe, au contraire, pour le jeune héros qui recevoit la palme de la gloire des mains de la beauté, qui lisoit l'estime sur le front des vieillards, l'amour dans les yeux de ces jeunes filles, et l'assurance de ces faveurs dont l'espoir seul est un plaisir? Peut-on douter qu'alors ce jeune guerrier ne fût ivre de vertu? Aussi les Spartiates, toujours impatients de combattre, se précipitoient avec fureur dans les bataillons ennemis, et de toutes parts environnés de la mort, ils n'envisageoient autre chose que la gloire. Tout concouroit, dans cette législation, à métamorphoser les hommes en héros. Mais, pour l'établir, il falloit que Lycurgue, convaincu que le plaisir est le moteur unique et universel des hommes, eût senti que les femmes, qui, par-tout ailleurs, sembloient, comme les fleurs

d'un beau jardin, n'être faites que pour l'ornement de la terre et le plaisir des yeux, pouvoient être employées à un plus noble usage; que ce sexe, avili et dégradé chez presque tous les Peuples du monde, pouvoit entrer en communauté de gloire avec les hommes, partager avec eux les lauriers qu'il leur faisoit cueillir, et devenir enfin un des plus puissants ressorts de la législation.

En effet, si le plaisir de l'amour est pour les hommes le plus vif des plaisirs, quel germe fécond de courage renfermé dans ce plaisir, et quelle ardeur pour la vertu ne peut point inspirer le desir des femmes? (*a*)

Qui s'examinera sur ce point, sen-

(*a*) Dans quel affreux danger David lui-même ne se précipita-t-il pas, lorsque, pour obtenir Michol, il s'obligea de couper et d'apporter à Saül les prépuces de deux cents Philistins?

tira que, si l'assemblée des Spartiates eût été plus nombreuse, qu'on y eût couvert le lâche de plus d'ignominie, qu'il eût été possible d'y rendre encore plus de respect et d'hommages à la valeur, Sparte auroit porté plus loin encore l'enthousiasme de la vertu.

Supposons, pour le prouver, que pénétrant, si je l'ose dire, plus avant dans les vues de la nature, on eût imaginé qu'en ornant les belles femmes de tant d'attraits, en attachant le plus grand plaisir à leur jouissance, la nature eût voulu en faire la récompense de la plus haute vertu : supposons encore qu'à l'exemple de ces vierges consacrées à Isis ou à Vesta, les plus belles Lacédémoniennes eussent été consacrées au mérite ; que, présentées nues dans les assemblées, elles eussent été enlevées par les guerriers comme le prix de leur courage ; et que ces jeunes héros eussent, au même instant, éprouvé la double

ivresse de l'amour et de la gloire : quelque bizarre et quelqu'éloignée de nos mœurs que soit cette législation, il est certain qu'elle eût encore rendu les Spartiates plus vertueux et plus vaillants, puisque la force de la vertu est toujours proportionnée au degré de plaisir qu'on lui assigne pour récompense.

Je remarquerai, à ce sujet, que cette coutume, si bizarre en apparence, est en usage au Royaume de Bisnagar, dont Narsingue est la Capitale. Pour élever le courage de ses guerriers, le Roi de cet Empire, au rapport des voyageurs, achete, nourrit et habille, de la maniere la plus galante et la plus magnifique, des femmes charmantes, uniquement destinées aux plaisirs des guerriers qui se sont signalés par quelques hauts faits. Par ce moyen, il inspire le plus grand courage à ses Sujets ; il attire à sa Cour tous les guerriers des Peuples voisins, qui, flattés de l'espoir de jouir

de ces *belles* femmes, abandonnent leur *Pays* et s'établissent à Narsingue, où ils ne se nourrissent que de la chair des lions et des tigres, et ne s'abreuvent que du sang de ces animaux. (*b*)

Il résulte des exemples ci-dessus apportés, que les peines et les plaisirs des sens peuvent nous inspirer toute espece de passions, de sentiments et de vertus. C'est pourquoi, sans avoir re-

---

(*b*) Les femmes, chez les Gélons, étoient obligées, par la loi, à faire tous les ouvrages de force, comme de bâtir les maisons et de cultiver la terre: mais, en dédommagement de leurs peines, la même loi leur accordoit cette douceur, de pouvoir coucher avec tout guerrier qui leur étoit agréable. Les femmes étoient fort attachées à cette loi. *Voyez Bardezanes, cité par Eusebe dans sa Préparation évangélique.*

Les Floridiens ont la composition d'un breuvage très-fort et très-agréable; mais ils n'en présentent jamais qu'à ceux de leurs guerriers qui se sont signalés par des actions d'un grand courage. *Recueil des Lettres édif.*

cours à des siecles ou des Pays éloignés, je citerai, pour derniere preuve de cette vérité, ces siecles de chevalerie, où les femmes enseignoient à la fois aux apprentifs Chevaliers l'art d'aimer et le catéchisme.

Si, dans ces temps, comme le remarque Machiavel, et lors de leur descente en Italie, les François parurent si courageux et si terribles à la postérité des Romains, c'est qu'ils étoient animés de la plus grande valeur. Comment ne l'eussent-ils pas été ? Les femmes, ajoute cet Historien, n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus vaillants d'entr'eux. Pour juger du mérite d'un amant et de sa tendresse, les preuves qu'elles exigeoient, c'étoit de faire des prisonniers à la guerre, de tenter une escalade, ou d'enlever un poste aux ennemis; elles aimoient mieux voir périr que voir fuir leur amant. Un Chevalier étoit alors obligé de combattre pour

soutenir, et la beauté de sa Dame, et l'excès de sa tendresse. Les exploits des Chevaliers étoient le sujet perpétuel des conversations et des Romans. Partout on recommandoit la galanterie. Les Poëtes vouloient qu'au milieu des combats et des dangers, un Chevalier eût toujours le portrait de sa Dame présent à sa mémoire. Dans les tournois, ayant que de sonner la charge, ils vouloient qu'il tînt les yeux sur sa maîtresse, comme le prouve cette ballade :

Servants d'amour, regardez doucement
Aux eschaffauds, Anges de Paradis ;
Lors jousterez fort et joyeusement,
Et vous serez honorez et chéris.

Tout alors prêchoit l'amour ; et quel ressort plus puissant pour mouvoir les ames ? La démarche, les regards, les moindres gestes de la beauté, ne sont-ils pas le charme et l'ivresse des sens ? Les femmes ne peuvent-elles pas, à leur

gré, créer des ames et des corps dans les imbécilles et les foibles ? La Phénicie n'a-t-elle pas, sous le nom de Vénus ou d'Astarté, élevé des autels à la beauté ?

Ces autels ne pouvoient être abattus que par notre Religion. Quel objet (pour qui n'est pas éclairé des rayons de la Foi) est, en effet, plus digne de notre adoration, que celui auquel le Ciel a confié le dépôt précieux du plus vif de nos plaisirs ? plaisirs dont la jouissance seule peut nous faire supporter, avec délices, le pénible fardeau de la vie, et nous consoler du malheur d'être.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur l'origine des passions, c'est que la douleur et le plaisir des sens font agir et penser les hommes, et sont les seuls contrepoids qui meuvent le monde moral.

Les passions sont donc en nous l'effet

immédiat de la sensibilité physique : or, tous les hommes sont sensibles et susceptibles de passions ; tous, par conséquent, portent en eux le germe productif de l'esprit. Mais, dira-t-on, s'ils sont sensibles, ils ne le sont peut-être pas tous au même degré : l'on voit, par exemple, des Nations entieres indifférentes à la passion de la gloire et de la vertu : or, si les hommes ne sont pas susceptibles de passions aussi fortes, tous ne sont pas capables de cette même continuité d'attention qu'on doit regarder comme la cause de la grande inégalité de leurs lumieres : d'où il résulte la *nature n'a pas donné à tous les hommes* d'égales dispositions à l'esprit.

Pour répondre à cette objection, n'est pas nécessaire d'examiner si tous les hommes sont également sensibles : cette question, peut-être plus difficile à résoudre qu'on ne l'imagine, est d'ailleurs étrangere à mon sujet. Ce que je

me propose, c'est d'examiner si tous les hommes ne sont pas du moins susceptibles de passions assez fortes pour les douer de l'attention continue à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.

C'est à cet effet que je réfuterai d'abord l'argument tiré de la sensibilité de certaines Nations aux passions de la gloire et de la vertu; argument par lequel on croit prouver que tous les hommes ne sont pas susceptibles de passions. Je dis donc que l'insensibilité de ces Nations ne doit *point* être attribuée à la nature; mais à des causes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernements.

CHAPITRE XVI.

A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains Peuples pour la vertu.

POUR savoir si c'est de la nature, ou de la forme particuliere des gouvernement, que dépend l'indifférence de certains Peuples pour la vertu, il faut d'abord connoître l'homme; pénétrer jusques dans l'abyme du cœur humain; se rappeller que, né sensible à la douleur et au plaisir, c'est à la sensibilité physique que l'homme doit ses passions; et à ses passions, qu'il doit tous ses vices et toutes ses vertus.

Ces principes posés, pour résoudre la question ci-dessus proposée, il faut examiner ensuite si les mêmes passions, modifiées selon les différentes formes

de gouvernement, ne produiroient point en nous les vices et les vertus contraires.

Qu'un homme soit assez amoureux de la gloire pour y sacrifier toutes ses autres passions : si, par la forme du gouvernement, la gloire est toujours le prix des actions vertueuses, il est évident que cet homme sera toujours nécessité à la vertu ; et que, pour en faire un Léonidas, un Horatius Coclès, il ne faut que le placer dans un Pays et dans des circonstances pareilles.

Mais, dira-t-on, il est peu d'hommes qui s'élevent à ce degré de passions. Aussi, répondrai-je, n'est-ce que l'homme fortement passionné qui pénetre jusqu'au sanctuaire de la vertu. Il n'en est pas ainsi de ces hommes incapables de passions vives, et qu'on appelle *honnêtes*. Si, loin de ce sanctuaire, ces derniers cependant sont

toujours retenus par les liens de la paresse dans le chemin de la vertu, c'est qu'ils n'ont pas même la force de s'en écarter.

La vertu du premier est la seule vertu éclairée et active : mais elle ne croît, ou du moins ne parvient à un certain degré de hauteur, que dans les Républiques guerrieres ; parce que c'est uniquement dans cette forme de gouvernement que l'estime publique nous éleve le plus au-dessus des autres hommes, qu'elle nous attire plus de respects de leur part, qu'elle est la plus flatteuse, la plus desirable, et la plus propre enfin à produire de grands effets.

La vertu des seconds, entée sur la paresse, et produite, si je l'ose dire, par l'absence des passions fortes, n'est qu'une vertu passive, qui, peu éclairée, et, par conséquent, très-dangereuse dans les premieres places, est d'ailleurs assez sûre. Elle est commune à tous ceux

qu'on appelle *honnêtes gens*, plus estimables par les maux qu'ils ne font pas, que par les biens qu'ils font.

A l'égard des hommes passionnés que j'ai cités les premiers, il est évident que le même desir de gloire, qui, dans les premiers siecles de la République Romaine, en eût fait des Curtius et des Décius, en devoit faire des Marius et des Octave dans ces moments de troubles et de révolutions, où la gloire étoit, comme dans les derniers temps de la République, uniquement attachée à la tyrannie et à la puissance. Ce que je dis de la passion de la gloire, je le dis de l'amour de la considération, qui n'est qu'un diminutif de l'amour de la gloire, et l'objet des desirs de ceux qui ne peuvent atteindre à la renommée.

Ce desir de la considération doit pareillement produire, en des siecles différents, des vices et des vertus con-

traires. Lorsque le crédit a le pas sur le mérite, ce desir fait des intrigants et des flatteurs; lorsque l'argent est plus honoré que la vertu, il produit des avares, qui recherchent les richesses avec le même empressement que les premiers Romains les fuyoient lorsqu'il étoit honteux de les posséder : d'où je conclus que, dans des mœurs et des gouvernements différents, le même desir doit produire des Cincinnatus, des Papirius, des Crassus et des Séjan.

A ce sujet, je ferai remarquer en passant quelle différence on doit mettre entre les ambitieux de gloire et les ambitieux de places ou de richesses. Les premiers ne peuvent jamais être que de grands criminels; parce que les grands crimes, par la supériorité des talents nécessaires pour les exécuter, et le grand prix attaché au succès, peuvent seuls en imposer assez à

l'imagination des hommes, pour ravir leur admiration; admiration fondée en eux sur un desir intérieur et secret de ressembler à ces illustres coupables. Tout homme amoureux de la gloire est donc incapable de tous les petits crimes. Si cette passion fait des Cromwel, elle ne fait jamais des Cartouche. D'où je conclus que, sauf les positions rares et extraordinaires où se sont trouvés les Sylla et les César, dans toute autre position, ces mêmes hommes, par la nature même de leurs passions, fussent restés fideles à la vertu; bien différents en ce point de ces intrigants et de ces avares que la bassesse et l'obscurité de leurs crimes met journellement dans l'occasion d'en commettre de nouveaux.

Après avoir montré comment la même passion, qui nous nécessite à l'amour et à la pratique de la vertu, peut, en des temps et des gouverne-

ments différents, produire en nous des vices contraires, essayons maintenant de percer plus avant dans le cœur humain, et de découvrir pourquoi, dans quelque gouvernement que ce soit, l'homme, toujours incertain dans sa conduite, est, par ses passions, déterminé tantôt aux bonnes, tantôt aux mauvaises actions, et pourquoi son cœur est une arene toujours ouverte à la lutte du vice et de la vertu.

Pour résoudre ce problême moral, il faut chercher la cause du trouble et du repos successif de la conscience, de ces mouvements confus et divers de l'ame, et enfin, de ces combats intérieurs que le Poëte tragique ne présente avec tant de succès au théâtre, que parce que les spectateurs en ont tous éprouvé de semblables : il faut se demander quels sont ces deux *moi* que Pascal (*a*) et quelques Phi-

(*a*) Dans l'Ecole de Védantam, les Brachma-

losophes Indiens ont reconnu en eux.

Pour découvrir la cause universelle de tous ces effets, il suffit d'observer que les hommes ne sont point mus par une seule espece de sentiment; qu'il n'en est aucun d'exactement animé de ces passions solitaires qui remplissent toute la capacité d'une ame; qu'entraîné tour-à-tour par des passions différentes, dont les unes sont conformes et les autres contraires à l'intérêt général, chaque homme est soumis à deux attractions différentes, dont l'une le porte au vice, et l'autre à la vertu.

---

nes de cette Secte enseignent qu'il y a deux principes; l'un positif, qui est le *moi*; l'autre négatif, auquel ils donnent le nom de *maya*, c'est-à-dire, *du moi*, c'est-à-dire *erreur*. La sagesse consiste à se délivrer du *maya*, en se persuadant, par une application constante, qu'on est l'*Etre unique, éternel, infini* : la clef de délivrance est dans ces paroles : *Je suis l'Etre suprême.*

Je dis chaque homme, parce qu'il n'y a point de probité plus universellement reconnue que celle de Caton et de Brutus, parce qu'aucun homme ne peut se flatter d'être plus vertueux que ces deux Romains : cependant, le premier, surpris par un mouvement d'avarice, fit quelques vexations dans son Gouvernement; et le second, touché des prieres de sa fille, obtint du Sénat, en faveur de Bibulus, son gendre, une grace qu'il avoit fait refuser à Cicéron son ami, comme contraire à l'intérêt de la République. Voilà la cause de ce mêlange de vice et de vertu qu'on apperçoit dans tous les cœurs, et pourquoi, sur la terre, il n'est point de vice ni de vertu pure.

Pour savoir maintenant ce qui fait donner à un homme le nom de vertueux ou de vicieux, il faut observer que, parmi les passions dont chaque homme est animé, il en est nécessai-

rement une qui préside principalement à sa conduite, et qui, dans son ame, l'emporte sur toutes les autres.

Or, selon que cette derniere y commande plus ou moins impérieusement, et qu'elle est, par sa nature ou par les circonstances, utile ou nuisible à l'Etat, l'homme, plus souvent déterminé au bien ou au mal, reçoit le nom de vertueux ou de vicieux.

J'ajouterai seulement que la force de ses vices ou de ses vertus sera toujours proportionnée à la vivacité de ses passions, dont la force se mesure sur le degré de plaisir qu'il trouve à les satisfaire. Voilà pourquoi, dans la premiere jeunesse, âge ou l'on est plus sensible au plaisir et capable de passions plus fortes, l'on est, en général, capable de plus grandes actions.

La plus haute vertu, comme le vice le plus honteux, est en nous l'ef-

fet du plaisir plus ou moins vif que nous trouvons à nous y livrer.

Aussi n'a-t-on de mesure précise de sa vertu qu'après avoir découvert, par un examen scrupuleux, le nombre et les degrés des peines qu'une passion telle que l'amour de la justice ou de la gloire peuvent nous faire supporter. Celui pour qui l'estime est tout et pour qui la vie n'est rien, subira, comme Socrate, plutôt la mort que de demander lâchement la vie. Celui qui devient l'ame d'un Etat républicain, que l'orgueil et la gloire rendent passionné pour le bien public, préfere, comme Caton, la mort à l'humiliation de voir *lui* et sa Patrie asservis à une autorité arbitraire. Mais de telles actions sont l'effet du plus grand amour pour la gloire. C'est à ce dernier terme qu'atteignent les plus fortes passions, et à ce même terme que la nature a posé les bornes de la vertu humaine.

En vain voudroit-on se le dissimuler à soi-même ; on devient nécessairement l'ennemi des hommes, lorsqu'on ne peut être heureux que par leur infortune. (*b*) C'est l'heureuse conformité qui se trouve entre notre intérêt et l'intérêt public, conformité ordinairement produite par le desir de l'estime, qui nous donne pour les hommes ces sentiments tendres dont leur affection est la récompense. Celui qui, pour être vertueux, auroit toujours ses penchants à vaincre, seroit nécessairement un malhonnête homme. Les vertus méritoires ne sont jamais des vertus sûres. (*c*) Il est impossible dans la pratique, de livrer, pour ainsi dire,

(*b*) *Secundùm id quod amplius nos delectat operemur necesse est*, dit saint Augustin.

(*c*) Dans le Harem, ce n'est point aux vertus méritoires, mais à l'impuissance, que le Grand Seigneur donne ses femmes à garder.

tous les jours des batailles à ses passions, sans en perdre un grand nombre.

Toujours forcé de céder à l'intérêt le plus puissant, quelque amour qu'on ait pour l'estime, on n'y sacrifie jamais des plaisirs plus grands que ceux qu'elle procure. Si, dans certaines occasions, de saints personnages se sont quelquefois exposés au mépris du Public; c'est qu'ils ne vouloient pas sacrifier leur salut à leur gloire. Si quelques femmes résistent aux empressements d'un Prince, c'est qu'elles ne se croyent pas dédommagées par sa conquête de la perte de leur réputation: aussi en est-il peu d'insensibles à l'amour d'un Roi, presque aucune qui ne cede à l'amour d'un Roi jeune et charmant, et nulle qui pût résister à ces êtres bienfaisans, aimables et puissans, tels qu'on nous peint les Sylphes et les Génies, qui, par mille enchantemens, pourroient à la fois enivrer tous les sens d'une mortelle.

Cette vérité, fondée sur le sentiment de l'amour de soi, est non-seulement reconnue, mais même avouée des Législateurs.

Convaincus que l'amour de la vie étoit, en général, la plus forte passion des hommes, les Législateurs n'ont, en conséquence, jamais regardé comme criminel, ou l'homicide commis à son corps défendant, ou le refus que feroit un Citoyen de se vouer, comme Décius, à la mort, pour le salut de sa Patrie.

L'homme vertueux n'est donc *point* celui qui sacrifie ses plaisirs, ses habitudes et ses plus fortes passions, *à l'intérêt public*, puisqu'un tel homme est impossible; (*d*) mais celui dont la plus

(*d*) S'il est des hommes qui semblent avoir sacrifié leur intérêt à l'intérêt public, c'est que l'idée de vertu est, dans une bonne forme de Gouvernement, tellement unie à l'idée de bon

forte passion est tellement conforme à l'intérêt général, qu'il est presque toujours nécessité à la vertu. C'est pourquoi l'on approche d'autant plus de la perfection, et l'on mérite d'autant plus le nom de vertueux, qu'il faut, pour nous déterminer à une action malhonnête ou criminelle, un plus grand motif de plaisir, un intérêt plus puissant, plus capable d'enflammer nos desirs, et qui suppose, par conséquent, en nous plus de passion pour l'honnêteté.

César n'étoit pas, sans doute, un des Romains les plus vertueux : cependant, s'il ne put renoncer au titre de bon Citoyen qu'en prenant celui de maître du monde, peut-être n'est-on pas

---

heur, et l'idée de vice à l'idée de mépris, qu'emporté par un sentiment vif, dont on n'a pas toujours l'origine présente, on doit faire par ce motif des actions souvent contraires à son intérêt.

en droit de le bannir de la classe des hommes honnêtes. En effet, parmi les hommes vertueux, et réellement dignes de ce titre, combien est-il d'hommes qui, placés dans les mêmes circonstances, refusassent le sceptre du monde, sur-tout s'ils se sentoient, comme César, doués de ces talents supérieurs qui assurent le succès des grandes entreprises ? Moins de talent les rendroit peut-être meilleurs Citoyens ; une médiocre vertu, soutenue de plus d'inquiétude sur le succès, suffiroit pour les dégoûter d'un projet si hardi. C'est quelquefois un défaut de talent qui nous préserve d'un vice ; c'est souvent à ce même défaut qu'on doit le complément de ses vertus.

On est, au contraire, d'autant moins honnête, qu'il faut, pour nous porter au crime, des motifs de plaisirs moins puissants. Tel est, par exemple, celui de quelques Empereurs de

Maroc, qui, uniquement pour faire parade de leur adresse, enlevent d'un seul coup de sabre, en se mettant en selle, la tête de leur écuyer.

Voilà ce qui différencie, de la maniere la plus nette, la plus précise et la plus conforme à l'expérience, l'homme vertueux de l'homme vicieux: c'est sur ce plan que le Public feroit un thermometre exact, où seroient marqués les divers degrés de vice ou de vertu de chaque Citoyen, si, perçant au fond des cœurs, il pouvoit y découvrir le prix que chacun met à sa vertu. L'impossibilité de parvenir à cette connoissance, l'a forcé à ne juger des hommes que par leurs actions; jugement extrêmement fautif dans quelques cas particuliers, mais en total assez conforme à l'intérêt général, et presque aussi utile que s'il étoit plus juste.

Après avoir examiné le jeu des

passions, expliqué la cause du mélange de vices et de vertus qu'on apperçoit dans tous les hommes ; avoir posé la borne de la vertu humaine, et fixé enfin l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux ;* l'on est maintenant en état de juger si c'est à la nature ou à la législation particuliere de quelques Etats qu'on doit attribuer l'indifférence de certains Peuples pour la vertu.

Si le plaisir est l'unique objet de la recherche des hommes, pour leur inspirer l'amour de la vertu, il ne faut qu'imiter la nature : le plaisir en annonce les volontés, la douleur les défenses ; et l'homme lui obéit avec docilité. Armé de la même puissance, pourquoi le Législateur ne produiroit-il pas les mêmes effets ? Si les hommes étoient sans passions, nul moyen de les rendre bons : mais l'amour du plaisir, contre lequel se sont élevés des gens d'une probité plus respecta-

ble qu'éclairée, est un frein avec lequel on peut toujours diriger au bien général les passions des Particuliers. La haine de la plupart des hommes pour la vertu, n'est donc pas l'effet de la corruption de leur nature, mais de l'imperfection (*e*) de la législation. C'est la législation, si je l'ose dire, qui nous excite au vice, en y amalgamant trop souvent le plaisir : le grand art du Législateur est l'art de les dévenir, et de ne laisser aucune propor-

(*e*) Si les voleurs sont aussi fideles aux conventions faites entre eux que les honnêtes gens, c'est que le danger commun, qui les unit, les y nécessite. C'est par ce même motif qu'on acquitte si scrupuleusement les dettes du jeu, et qu'on fait si impudemment banqueroute à ses créanciers. Or, si l'intérêt fait faire aux coquins ce que la vertu fait faire aux honnêtes gens, qui doute qu'en maniant habilement le principe de l'intérêt, un Législateur éclairé ne pût nécessiter tous les hommes à la vertu?

tion entre l'avantage que le scélérat retire du crime et la peine à laquelle il s'expose. Si, parmi les gens riches, souvent moins vertueux que les indigents, on voit peu de voleurs et d'assassins, c'est que le profit du vol n'est jamais, pour un homme riche, proportionné au risque du supplice. Il n'en est pas ainsi de l'indigent : cette disproportion se trouvant infiniment moins grande à son égard, il reste, pour ainsi dire, en équilibre entre le vice et la vertu. Ce n'est pas que je prétende insinuer ici qu'on doive mener les hommes avec une verge de fer. Dans une excellente législation, et chez un Peuple vertueux, le mépris, qui prive un homme de tout consolateur, qui le laisse isolé au milieu de sa Patrie, est un motif suffisant pour former des ames vertueuses. Toute autre espece de châtiment rend l'homme timide, lâche et stupide. L'espece de

vertu qu'engéndre la crainte des supplices, se ressent de son origine ; cette vertu est pusillanime et sans lumiere : ou plutôt la crainte n'étouffe que des vices, et ne produit point de vertus. La vraie vertu est fondée sur le desir de l'estime et de la gloire, et sur l'horreur du mépris, plus effrayant que la mort même. J'en prends pour exemple la réponse que le *Spectateur Anglois* fait faire à Pharamond par un soldat duelliste, à qui ce Prince reprochoit d'avoir contrevenu à ses ordres : *Comment*, lui répondit-il, *m'y serois-je soumis ? Tu ne punis que de mort ceux qui les violent, et tu punis d'infamie ceux qui y obéissent. Apprends que je crains moins la mort que le mépris.*

Je pourrois conclure de ce que j'ai dit, que ce n'est point de la nature, mais de la différente constitution des Etats, que dépend l'amour ou l'indif-

férence de certains Peuples pour la vertu : mais, quelque juste que fût cette conclusion, elle ne seroit cependant pas assez prouvée, si, pour jetter plus de jour sur cette matiere, je ne cherchois plus particuliérement dans les Gouvernements, ou libres ou despotiques, les causes de ce même amour ou de cette même indifférence pour la vertu. Je m'arrêterai d'abord au despotisme : et, pour en mieux connoître la nature, j'examinerai quel motif allume dans l'homme ce desir effréné d'un pouvoir arbitraire, tel qu'on l'exerce dans l'Orient.

Si je choisis l'Orient pour exemple, c'est que l'indifférence pour la vertu ne se fait constamment sentir que dans les Gouvernements de cette espece. En vain quelques Nations voisines et jalouses nous accusent-elles déja de ployer sous le joug du despotisme oriental : je dis que notre Religion ne

permet pas aux Princes d'usurper un pareil pouvoir ; que notre constitution est monarchique et non despotique ; que les Particuliers ne peuvent, en conséquence, être dépouillés de leur propriété que par la Loi, et non par une volonté arbitraire ; que nos Princes prétendent au titre de Monarque, et non à celui de Despote ; qu'ils reconnoissent des Loix fondamentales dans le Royaume ; qu'ils se déclarent les peres et non les tyrans de leurs Sujets. D'ailleurs, le despotisme ne pourroit s'établir en France, qu'elle ne fût bientôt subjuguée. Il n'en est pas de ce Royaume, comme de la Turquie, de la Perse, de ces Empires défendus par de vastes déserts, et dont l'immense étendue suppléant à la dépopulation qu'occasionne le despotisme, fournit toujours des armées au Sultan. Dans un Pays resserré comme le nôtre, et environné de Nations éclairées et

puissantes, les ames ne seroient pas impunément avilies. La France, dépeuplée par le despotisme, seroit bientôt la proie de ces Nations. En chargeant de fers les mains de ses Sujets, le Prince ne les soumettroit au joug de l'esclavage que pour subir lui-même le joug des Princes ses voisins. Il est donc impossible qu'il forme un pareil projet.

CHAPITRE XVII.

Du desir que tous les hommes ont d'être Despotes, des moyens qu'ils employent pour y parvenir, et du danger auquel le despotisme expose les Rois.

CE desir prend sa source dans l'amour du plaisir, et, par conséquent, dans la nature même de l'homme. Chacun veut être le plus heureux

qu'il est possible; chacun veut être revêtu d'une puissance qui force les hommes à contribuer de tout leur pouvoir à son bonheur, c'est pour cet effet qu'on veut leur commander.

Or, l'on régit les Peuples, ou selon des loix et des conventions établies, ou par une volonté arbitraire. Dans le premier cas, notre puissance sur eux est moins absolue, ils sont moins nécessités à nous plaire: d'ailleurs, pour gouverner un Peuple selon ses loix, il faut les connoître, les méditer, supporter des études pénibles, auxquelles la paresse veut toujours se soustraire. *Pour satisfaire cette paresse*, chacun aspire donc au pouvoir absolu, qui, le dispensant de tout soin, de toute étude et de toute fatigue d'attention, soumet servilement les hommes à ses volontés.

Selon Aristote, le Gouvernement despotique est celui où tout est escla-

ve; où l'on ne trouve qu'un homme de libre.

Voilà par quel motif chacun veut être Despote. Pour l'être, il faut abaisser la puissance des Grands et du Peuple, et diviser, par conséquent, les intérêts des Citoyens. Dans une longue suite de siecles, le temps en fournit toujours l'occasion aux Souverains, qui presque tous animés d'un intérêt plus actif que bien entendu, la saisissent avec avidité.

C'est sur cette anarchie des intérêts que s'est établi le despotisme oriental, assez semblable à la peinture que Milton fait de l'empire du chaos, qui, dit-il, étend son pavillon royal sur un gouffre aride et désolé, où la confusion, entrelassée dans elle-même, entretient l'anarchie et la discorde des éléments, et gouverne chaque atôme avec un sceptre de fer.

La division une fois semée entre les

Citoyens, il faut, pour avilir et dégrader les ames, faire sans cesse étinceler aux yeux des Peuples le glaive de la tyrannie, mettre les vertus au rang des crimes, et les punir comme tels. A quelles cruautés ne s'est point, en ce genre, porté le despotisme, non-seulement en Orient, mais même sous les Empereurs Romains ? Sous le regne de Domitien, dit Tacite, les vertus étoient des arrêts de mort. Rome n'étoit remplie que de délateurs ; l'esclave étoit l'espion de son maître, l'affranchi de son patron, l'ami de son ami. Dans ces siecles de calamité, l'homme vertueux ne conseilloit pas le crime, mais il étoit forcé de s'y prêter. Plus de courage eût été mis au rang des forfaits. Chez les Romains avilis, la foiblesse étoit un héroïsme. On vit, sous ce regne, punir, dans Sénécion et Rusticus, les Panégyristes des vertus de Thrasea et d'Helvidius ; ces il-

lustres Orateurs traités de criminels d'Etat, et leurs ouvrages brûlés par l'autorité publique. On vit des Ecrivains célebres, tels que Pline, réduits à composer des ouvrages de Grammaire, parce que tout genre d'ouvrage plus élevé étoit suspect à la tyrannie et dangereux pour son Auteur. Les Savants attirés à Rome, par les Auguste, les Vespasien, les Antonins et les Trajan, en étoient bannis par les Néron, les Caligula, les Domitien et les Caracalla. On chassa les Philosophes, on proscrivit les Sciences. Ces tyrans vouloient anéantir, dit Tacite, tout ce qui portoit l'empreinte de l'esprit et de la vertu.

C'est en tenant ainsi les ames dans les angoisses perpétuelles de la crainte, que la tyrannie sait les avilir : c'est elle qui, dans l'Orient, invente ces tortures, ces supplices (*a*) si cruels ;

(*a*) Si les supplices, en usage dans presque

supplices quelquefois nécessaires dans ces Pays abominables, parce que les Peuples y sont excités aux forfaits, non-seulement par leur misere, mais encore par le Sultan, qui leur donne l'exemple du crime, et leur apprend à mépriser la justice.

Voilà, et les motifs sur lesquels est fondé l'amour du despotisme, et les moyens qu'on employe pour y parvenir. C'est ainsi que, follement amoureux du pouvoir arbitraire, les Rois se jettent inconsidérément dans une route coupée pour eux de mille précipices, et dans laquelle mille d'entre eux *ont péri. Osons, pour le bonheur* de l'humanité et celui des Souverains,

---

tout l'Orient, font horreur à l'humanité, c'est que le Despote qui les ordonne, se sent au-dessus des Loix. Il n'en est pas ainsi dans les Républiques; les loix y sont toujours douces, parce que celui qui les établit s'y soumet.

les éclairer sur ce point ; leur montrer le danger auquel, sous un pareil Gouvernement, eux et leurs Peuples sont exposés. Qu'ils écartent désormais loin d'eux tout conseiller perfide qui leur inspireroit le desir du pouvoir arbitraire : qu'ils sachent enfin que le Traité le plus fort contre le despotisme, seroit le Traité du bonheur et de la conservation des Rois.

Mais, dira-t-on, qui peut leur cacher cette vérité ? Que ne comparent-ils le petit nombre de Princes bannis d'Angleterre, au nombre prodigieux d'Empereurs Grecs ou Turcs égorgés sur le Trône de Constantinople ? Si les Sultans, répondrai-je, ne sont point retenus par ces exemples effrayants, c'est qu'ils n'ont pas ce tableau habituellement présent à la mémoire ; c'est qu'ils sont continuellement poussés au despotisme par ceux qui veulent partager avec eux le pouvoir arbitraire ; c'est que la

plupart des Princes d'Orient, instrumens des volontés d'un Visir, cedent par foiblesse à ses desirs, et ne sont pas assez avertis de leur injustice par la noble résistance de leurs Sujets.

L'entrée au despotisme est facile. Le Peuple prévoit rarement les maux que lui prépare une tyrannie affermie. S'il l'apperçoit enfin, c'est au moment qu'accablé sous le joug, enchaîné de toutes parts, et dans l'impuissance de se défendre, il n'attend plus qu'en tremblant le supplice auquel on veut le condamner.

Enhardis par la foiblesse des Peuples, les Princes se font Despotes. Ils ne savent pas qu'ils suspendent eux-mêmes sur leurs têtes le glaive qui doit les frapper; que, pour abroger toute loi et réduire tout au pouvoir arbitraire, il faut perpétuellement avoir recours à la force, et souvent employer le glaive du soldat. Or, l'usage habituel de pareils

moyens, ou révolte les Citoyens et les excite à la vengeance, ou les accoutume insensiblement à ne reconnoître d'autre justice que la force.

Cette idée est long-temps à se répandre dans le Peuple; mais elle y perce et parvient jusqu'au soldat. Le soldat apperçoit enfin qu'il n'est dans *l'Etat* aucun corps qui puisse lui résister; qu'odieux à ses Sujets, le Prince lui doit toute sa puissance; son ame s'ouvre à son insu à des projets audacieux; il desire d'améliorer sa condition. Qu'alors un homme hardi et courageux le *flatte* de cet espoir, et lui promette le pillage de quelques grandes Villes, un tel homme, comme le prouve toute l'Histoire, suffit pour faire une révolution; révolution toujours rapidement suivie d'une seconde; puisque dans les Etats despotiques, comme le remarque l'illustre Président de Montesquieu, sans détruire la tyrannie, on massacre sou-

vent les tyrans. Lorsqu'une fois le soldat a connu sa force, il n'est plus possible de le contenir. Je puis citer, à ce sujet, tous les Empereurs Romains proscrits par les Prétoriens, pour avoir voulu affranchir la Patrie de la tyrannie des soldats, et rétablir l'ancienne discipline dans les armées.

Pour commander à des esclaves, le Despote est donc forcé d'obéir à des milices toujours inquietes et impérieuses. Il n'en est pas ainsi lorsque le Prince a créé dans l'Etat un corps puissant de Magistrats. Jugé par ces Magistrats, le Peuple a des idées du juste et de l'injuste; le soldat, toujours tiré du corps des Citoyens, conserve dans son nouvel état quelque idée de la justice : d'ailleurs, il sent qu'ameuté par le Prince et par les Magistrats, le corps entier des Citoyens, sous l'étendard des Loix, s'opposeroit aux entreprises hardies qu'il pourroit tenter; et que, quelle que fût

sa valeur, il succomberoit enfin sous le nombre : il est donc à la fois retenu dans son devoir, et par l'idée de la justice, et par la crainte.

Ce corps puissant de Magistrats est donc nécessaire à la sûreté des Rois : c'est un bouclier sous lequel le Peuple et le Prince sont à l'abri, l'un des cruautés de la tyrannie, l'autre des fureurs de la sédition.

C'étoit à ce sujet, et pour se soustraire au danger qui, de toutes parts, environne les Despotes, que le Khalife Arron Al-Raschid demandoit un jour au célèbre Beloulh, son frere, quelques conseils sur la maniere de bien régner : « Faites, lui dit-il, que vos » volontés soient conformes aux Loix, » et non les Loix à vos volontés. » Songez que les hommes sans mérite » demandent beaucoup, et les grands » hommes rarement ; résistez donc » aux demandes des uns, et prévenez

» celles des autres. Ne chargez point
» vos Peuples d'impôts trop onéreux :
» rappellez-vous, à cet égard, les avis
» du Roi Nouchirvon, le juste, à
» son fils Ormous : *Mon fils*, lui di-
» soit-il, *personne ne sera heureux*
» *dans ton Empire, si tu ne songes*
» *qu'à tes aises. Lorsqu'étendu sur*
» *des coussins, tu seras prêt à t'en-*
» *dormir, souviens-toi de ceux que*
» *l'oppression tient éveillés ; lorsqu'on*
» *servira devant toi un repas splen-*
» *dide, songe à ceux qui languissent*
» *dans la misere ; lorsque tu parcour-*
» *ras les bosquets délicieux de ton*
» *Harem, souviens-toi qu'il est des*
» *infortunés que la tyrannie retient*
» *dans les fers.* Je n'ajouterai, dit
» Beloulh, qu'un mot à ce que je
» viens de dire ; Mettez en votre
» faveur les gens éminents dans les
» Sciences ; conduisez-vous par leurs
» avis, afin que la Monarchie soit

» obéissante à la Loi écrite, et non » la Loi à la Monarchie. » (*b*)

Thémiste, (*c*) chargé de la part du Sénat de haranguer Jovien à son avénement au Trône, tint, à peu près, le même discours à cet Empereur : *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que, si les gens de guerre vous ont élevé à l'Empire, les Philosophes vous apprendront à le bien gouverner. Les premiers vous ont donné la pourpre des Césars ; les seconds vous apprendront à la porter dignement.*

Chez les anciens Perses même, les plus vils et les plus lâches de tous les Peuples, il étoit permis aux (*d*) Philosophes, chargés d'inaugurer les Princes, de leur répéter ces mots au jour

(*b*) *Chardin, tom. V.*

(*c*) *Histoire critique de la Philosophie, par M. Deslandes.*

(*d*) *Voyez l'Histoire critique de la Philosophie.*

de

de leur couronnement: *Sache, ô Roi! que ton autorité cessera d'être légitime, le jour même que tu cesseras de rendre les Perses heureux.* Vérité dont Trajan paroissoit pénétré, lorsqu'élevé à l'Empire, et faisant, selon l'usage, présent d'une épée au Préfet du Prétoire, il lui dit: *Recevez de moi cette épée, et servez-vous-en sous mon regne, ou pour défendre en moi un Prince juste, ou pour punir en moi un tyran.*

Quiconque, sous prétexte de maintenir l'autorité du Prince, veut la porter jusqu'au pouvoir arbitraire, est, à la fois, mauvais Pere, mauvais Citoyen, et mauvais Sujet: mauvais Pere et mauvais Citoyen, parce qu'il charge sa Patrie et sa postérité des chaînes de l'esclavage; mauvais Sujet, parce que changer l'autorité légitime en autorité arbitraire, c'est évoquer contre les Rois l'ambition et le désespoir. J'en prends à témoin les Trônes de l'Orient, teints

si souvent du sang de leurs Souverains. (*e*) L'intérêt bien entendu des Sultans ne leur permettroit jamais, ni de souhaiter un pareil pouvoir, ni de céder, à cet égard, aux desirs de leurs Visirs. Les Rois doivent être sourds à de pareils conseils, et se rappeller que leur unique intérêt est de tenir, si je l'ose dire, toujours leur Royaume en valeur, pour jouir eux et leur postérité. Ce véritable intérêt ne peut être entendu que des Princes éclairés : dans les autres, la *gloriole* de commander en maître, et l'intérêt de la paresse qui leur cache les périls qui les environ-

(*e*) Malgré l'attachement des Chinois pour leurs maîtres, attachement qui souvent a porté plusieurs milliers d'entre eux à s'immoler sur la tombe de leurs Souverains, combien l'ambition, excitée par l'espoir d'une puissance arbitraire, n'a-t-elle pas occasionné de révolutions dans cet Empire ? *Voyez l'Histoire des Huns, par M. de Guignes, article de la Chine.*

nent, l'emporteront toujours sur tout autre intérêt; et tout Gouvernement, comme l'Histoire le prouve, tendra toujours au despotisme.

CHAPITRE XVIII.

Principaux effets du Despotisme.

JE distinguerai d'abord deux especes de despotisme: l'un qui s'établit tout-à-coup par la force des armes, sur une Nation vertueuse qui le souffre impatiemment. Cette Nation est comparable au chêne plié avec effort, et dont l'élasticité brise bientôt les cables qui le courboient. La Grece en fournit mille exemples.

L'autre est fondé par le temps, le luxe et la mollesse. La Nation chez laquelle il s'établit, est comparable à ce même chêne, qui, peu à peu

courbé, perd insensiblement le ressort nécessaire pour se redresser. C'est de cette derniere espece de despotisme dont il s'agit dans ce Chapitre.

Chez les Peuples soumis à cette forme de gouvernement, les hommes en place ne peuvent avoir aucune idée nette de la justice; ils sont, à cet égard, plongés dans la plus profonde ignorance. En effet, quelle idée de justice pourroit se former un Visir? Il ignore qu'il est un bien public: sans cette connoissance, cependant, on erre çà et là sans guide; les idées du juste et de l'injuste, reçues dans la premiére jeunesse, s'obscurcissent insensiblement, et disparoissent enfin entiérement.

Mais, dira-t-on, qui peut dérober cette connoissance aux Visirs? Et comment, répondrai-je, l'acquerroient-ils dans ces Pays despotiques, où les Citoyens n'ont nulle part au maniement des af-

faires publiques; où l'on voit avec chagrin quiconque tourne ses regards sur les malheurs de la Patrie; où l'intérêt mal entendu du Sultan se trouve en opposition avec l'intérêt de ses Sujets; où servir le Prince, c'est trahir sa Nation? Pour être juste et vertueux, il faut savoir quels sont les devoirs du Prince et des Sujets; étudier les engagements réciproques qui lient ensemble tous les membres de la société. La justice n'est autre chose que la connoissance profonde de ces engagements. Pour s'élever à cette connoissance, il faut penser: or, quel homme ose penser, chez un Peuple soumis au pouvoir arbitraire? La paresse, l'inutilité, l'inhabitude, et même le danger de penser, en entraîne bientôt l'impuissance. L'on pense peu dans les Pays où l'on tait ses pensées. En vain diroit-on qu'on s'y tait par prudence, pour faire accroire qu'on n'en pense pas moins: il est certain

qu'on n'en pense pas plus, et que jamais les idées nobles et courageuses ne s'engendrent dans les têtes soumises au despotisme.

Dans ces Gouvernements, l'on n'est jamais animé que de cet esprit d'égoïsme et de vertige, qui annonce la destruction des Empires. Chacun, tenant les yeux fixés sur son intérêt particulier, ne les détourne jamais sur l'intérêt général. Les Peuples n'ont donc, en ces Pays, aucune idée ni du bien public, ni des devoirs des Citoyens. Les Visirs, tirés du corps de cette même *Nation*, n'ont donc, en entrant en place, aucun principe d'administration ni de justice; c'est donc pour faire leur cour, pour partager la puissance du Souverain, et non pour faire le bien, qu'ils recherchent les grandes places.

Mais, en les supposant même animés du desir du bien, pour le faire, il faut s'éclairer: et les Visirs, nécessairement

emportés par les intrigues du Serrail, n'ont pas le loisir de méditer.

D'ailleurs, pour s'éclairer, il faut s'exposer à la fatigue de l'étude et de la méditation: et quel motif les y pourroit engager? ils n'y sont pas même excités par la crainte de la censure. (*a*)

Si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, qu'on se représente l'état de la République des Lettres. Si l'on en bannissoit les critiques, ne sent-on pas qu'affranchi de la crainte salutaire de la censure, qui force maintenant un Auteur à soigner, à perfectionner ses talents, ce même Auteur ne présenteroit plus au Public que des ouvrages négligés et imparfaits? Voilà précisément le cas où se trouvent les Visirs; c'est la raison pour laquelle ils ne donnent au-

(*a*) C'est pourquoi la Nation Angloise, entre ses privileges, compte la liberté de la Presse pour un des plus précieux.

cune attention à l'administration des affaires, et ne doivent, en général, jamais consulter les gens éclairés. (*b*)

Ce que je dis des Visirs, je le dis des Sultans. Les Princes n'échappent point à l'ignorance générale de leur Nation. Leurs yeux même, à cet égard, sont couverts de ténebres plus épaisses que ceux de leurs Sujets. Presque tous ceux qui les élevent ou qui les environnent, avides de gouverner, sous leur nom, (*c*) ont intérêt de les abrutir.

(*b*) Si, dans le Parlement d'Angleterre, on a cité l'autorité du Président de Montesquieu, c'est que l'Angleterre est un pays libre. En fait de loix et d'administration, si le Czar Pierre prenoit conseil du fameux Leibnitz, c'est qu'un grand homme consulte sans honte un autre grand homme, et que les Russes, par le commerce qu'ils ont avec les autres Nations de l'Europe, peuvent être plus éclairés que les Orientaux.

(*c*) Dans une forme de gouvernement bien différente de la constitution orientale, chez nous-mêmes, Louis XIII, dans une de ses Lettres,

Aussi les Princes destinés à régner, enfermés dans le Serrail jusqu'à la mort de leur pere, passent-ils du Harem sur le Trône, sans avoir aucune idée nette de la science du Gouvernement, et sans avoir une seul fois assisté au Divan.

Mais, à l'exemple de Philippe de Macédoine, à qui la supériorité de courage et de lumieres n'inspiroit point une aveugle confiance, et qui payoit des Pages pour lui répéter tous les jours ces paroles : *Philippe, souviens-toi que tu es homme ;* pourquoi les Visirs ne permettroient-ils pas aux critiques de les

---

ge plaint du Maréchal d'Ancre : « Il m'empêche, » dit-il, de me promener dans Paris ; il ne m'accorde que le plaisir de la chasse, que la promenade des Tuileries ; il est défendu aux Officiers de ma Maison, ainsi qu'à tous mes Sujets, de m'entretenir d'affaires sérieuses, et » de me parler en particulier. » Il semble qu'en chaque Pays on cherche à rendre les Princes peu dignes du Trône où la naissance les appelle.

avertir quelquefois de leur humanité ? (*d*) Pourquoi ne pourroit-on, sans crime, douter de la justice de leurs décisions, et leur répéter, d'après Grotius, que *tout ordre ou toute loi dont on défend l'examen et la critique, ne peut jamais être qu'une loi injuste ?*

C'est que les Visirs sont des hommes. Parmi les Auteurs, en est-il beaucoup qui eussent la générosité d'épargner leurs critiques, s'ils avoient la puissance de les punir ? Ce ne seroit, du moins, que des hommes d'un esprit supérieur et d'un caractere élevé, qui, sacrifiant leur ressentiment à l'avantage du Public, conserveroient à la République des Lettres, des criti-

(*d*) Ce n'est point en Orient qu'on trouve un Duc de Bourgogne. Ce Prince lisoit tous les libelles faits contre lui et contre Louis XIV. Il vouloit s'éclairer, et il sentoit que la haine et l'humeur seule, osent quelquefois présenter la vérité aux Rois.

ques si nécessaires au progrès des Arts et des Sciences. Or, comment exiger tant de générosité de la part du Visir ?

• *Il est*, dit Balzac, *peu de Ministres assez généreux pour préférer les louanges de la clémence, qui durent aussi long-temps que les races conservées, au plaisir que donne la vengeance, et qui cependant passe aussi vîte que le coup de hache qui abat une tête.* Peu de Visirs sont dignes de l'éloge donné dans *Séthos* à la Reine Nephté, lorsque les Prêtres, en prononçant son panégyrique, disent : *Elle a pardonné comme les Dieux, avec plein pouvoir de punir.*

Le puissant sera toujours injuste et vindicatif. M^r. de Vendôme disoit plaisamment à ce sujet, que dans la marche des armées, il avoit souvent examiné les querelles des mulets et des muletiers ; et qu'à la honte de

l'humanité, la raison étoit presque toujours du côté des mulets.

M^r. du Vernay, si savant dans l'Histoire naturelle, et qui connoissoit, à la seule inspection de la dent d'un animal, s'il étoit carnacier ou pâturant, disoit souvent : *Qu'on me présente la dent d'un animal inconnu, par sa dent, je jugerai de ses mœurs.* A son exemple, un Philosophe moral pourroit dire : Marquez-moi le degré de pouvoir dont un homme est revêtu; par son pouvoir, je jugerai de sa justice. En vain, pour désarmer la cruauté des Visirs, répéteroit-on, d'après Tacite, que le supplice des critiques est la trompette qui annonce à la postérité la honte et les vices de leurs bourreaux : dans les Etats despotiques, on se soucie et l'on doit se soucier peu de la gloire et de la postérité, puisqu'on n'aime point, comme je l'ai prouvé plus haut, l'es-

time pour l'estime même, mais pour les avantages qu'elle procure ; et qu'il n'en est aucun qu'on accorde au mérite et qu'on ose refuser à la puissance.

Les Visirs n'ont donc aucun intérêt de s'instruire, et, par conséquent, de supporter la censure : ils doivent donc être, en général, peu éclairés. (e) Mylord Bolingbrocke disoit à ce

(e) Comme tous les Citoyens sont fort ignorans du bien public, presque tous les faiseurs de projets sont, dans ces Pays, ou des fripons qui n'ont que leur utilité particuliere en vue, ou des esprits médiocres, qui ne peuvent saisir, d'un coup d'œil, la longue chaîne qui lie ensemble toutes les parties d'un Etat. Ils proposent, en conséquence, des projets toujours discordants avec le reste de la législation d'un Peuple. Aussi osent-ils rarement, dans un Ouvrage, les exposer aux regards du Public.

L'homme éclairé sent que, dans ces Gouvernements, tout changement est un nouveau malheur; parce qu'on n'y peut suivre aucun

sujet, que, « jeune encore, il s'étoit » d'abord représenté ceux qui gou- » vernoient les Nations, comme des » intelligences supérieures. Mais, ajou- » toit-il, l'expérience me détrompa » bientôt : j'examinai ceux qui te- » noient en Angleterre le timon des » affaires ; et je reconnus que les » Grands étoient assez semblables à » ces Dieux de Phénicie, sur les » épaules desquels on attachoit une » tête de bœuf en signe de puissance

---

plan ; parce que l'administration despotique corrompt tout. Il n'est, dans ces Gouvernements, qu'une chose utile à faire ; c'est d'en changer insensiblement la forme. Faute de cette vue, le fameux Czar Pierre n'a peut-être rien fait pour le bonheur de sa Nation. Il devoit cependant prévoir qu'un grand homme succede rarement à un autre grand homme ; que, n'ayant rien changé dans la constitution de l'Empire, les Russes, par la forme de leur Gouvernement, pourroient bientôt retomber dans la barbarie dont il avoit commencé à les tirer.

» suprême, et qu'en général les hom-
» mes étoient régis par les plus sots
» d'entre eux. » Cette vérité, que Bolingbrocke appliquoit peut-être par humeur à l'Angleterre, est, sans doute, incontestable dans presque tous les Empires de l'Orient.

CHAPITRE XIX.

Le mépris et l'avilissement où sont les Peuples, entretient l'ignorance des Visirs; second effet du Despotisme.

SI les Visirs n'ont nul intérêt de s'instruire, il est, dira-t-on, de l'intérêt du Public que les Visirs soient instruits; toute Nation veut être bien gouvernée. Pourquoi donc ne voit-on point en ces Pays de Citoyens assez vertueux pour reprocher aux Visirs leur ignorance et leur injustice, et les

forcer, par la crainte du mépris, à devenir Citoyens ? C'est que le propre du despotisme est d'avilir et de dégrader les ames.

Dans les Etats où la loi seule punit et récompense, où l'on n'obéit qu'à la loi, l'homme vertueux, toujours en sûreté, y contracte une hardiesse et une fermeté d'ame qui s'affoiblit nécessairement dans les Pays despotiques, où sa vie, ses biens et sa liberté dépendent du caprice (*a*) et de la volonté arbitraire d'un seul homme. Dans

(*a*) On ne verra point en Turquie, comme en Ecosse, la Loi punir, dans le Souverain, l'injustice commise envers un Sujet. A l'avénement de Malicorne au Trône d'Ecosse, un Seigneur lui présente la patente de ses Privileges, le priant de les confirmer : le Roi la prend et la déchire. Le Seigneur s'en plaint au Parlement; et le Parlement ordonne que le Roi, assis sur son Trône, sera tenu, en présence de toute sa Cour, de recoudre avec du fil et une aiguille la patente de ce Seigneur.

ces Pays, il seroit aussi insensé d'être vertueux, qu'il eût été fou de ne l'être pas en Crete et à Lacédémone : aussi n'y voit-on personne s'élever contre l'injustice, et, plutôt que d'y applaudir, crier comme le Philosophe Philoxene : *Qu'on me ramene aux carrieres.*

Dans ces Gouvernements, que n'en coûte-t-il pas pour être vertueux ? à quels dangers la probité n'est-elle pas exposée ? Supposons un homme passionné pour la vertu : vouloir qu'un tel homme apperçoive, dans l'injustice ou l'incapacité des Visirs ou des Satrapes, la cause des miseres publiques, et qu'il se taise, c'est vouloir les contradictoires. D'ailleurs, une probité muette seroit dans ce cas une probité inutile. Plus cet homme sera vertueux, plus il s'empressera de nommer celui sur lequel doit tomber le mépris national : je dirai, de plus, qu'il le doit.

Oui, répondrai-je, lorsqu'il est soutenu par l'espoir de l'estime et de la gloire. Est-il privé de cet espoir ? son courage l'abandonne. Chez un Peuple esclave, l'on donneroit le nom de factieux à ce Citoyen généreux ; son supplice trouveroit des approbateurs. Il n'est point de crimes auquels on ne prodigue des éloges, lorsque, dans un Etat, la bassesse est devenue mœurs. « Si la peste, dit Gordon, avoit des » jarretieres, des cordons et des pen» sions à donner, il est des Théolo» giens assez vils, et des Jurisconsul» tes assez bas, pour soutenir que le » regne de la peste est de droit divin ; » et que se soustraire à ses malignes » influences, c'est se rendre coupable » au premier chef. » Il est donc, en ces Gouvernements, plus sage d'être le complice que l'accusateur des fripons : les vertus et les talents y sont toujours en butte à la tyrannie.

Lors de la conquête de l'Inde par Thamas-Kouli-Kan, le seul homme estimable que ce Prince trouva dans l'Empire du Mogol, étoit un nommé Mahmouth, et ce Mahmouth étoit exilé.

Dans les Pays soumis au despotisme, l'amour, l'estime, les acclamations du Public sont des crimes dont le Prince punit ceux qui les obtiennent. Après avoir triomphé des Bretons, Agricola, pour échapper aux applaudissements du Peuple, ainsi qu'à la fureur de Domitien, traverse de nuit les rues de Rome, se rend au Palais de l'Empereur, le Prince l'embrasse froidement, Agricola se retire; et le vainqueur de la Bretagne, dit Tacite, se perd, au même instant, dans la foule des autres esclaves.

C'est dans ces temps malheureux qu'on pouvoit à Rome s'écrier, avec Brutus: *O vertu! tu n'es qu'un vain*

nom. Comment en trouver chez des Peuples qui vivent dans des transes perpétuelles, et dont l'ame, affaissée par la crainte, a perdu tout son ressort ? On ne rencontre, chez ces Peuples, que des puissants insolents, et des esclaves vils et lâches. Quel tableau plus humiliant pour l'humanité, que l'audience d'un Visir, lorsque, dans une importance et une gravité stupide, il s'avance au milieu d'une foule de clients ; et que ces derniers, sérieux, muets, immobiles, les yeux fixes et baissés, attendent en tremblant (*c*) la faveur d'un regard, à peu près dans l'attitude de ces Bramines, qui, les yeux fixés sur le bout de leur nez, attendent la flamme bleue et divine dont le ciel doit l'enluminer, et dont l'apparition doit, selon eux, les élever à la dignité de Pagode ?

(*c*) Le Visir lui-même n'entre qu'en tremblant au Divan, quand le Sultan y est.

Quand on voit le mérite ainsi humilié devant un Visir sans talent, ou même un vil Eunuque, on se rappelle, malgré soi, la vénération ridicule qu'au Japon l'on a pour les grues, dont on ne prononce jamais le nom que précédé du mot *O-thurisama*, c'est-à-dire, *Monseigneur*.

CHAPITRE XX.

Du Mépris de la vertu, et de la fausse estime qu'on affecte pour elle; troisieme effet du Despotisme.

SI, comme je l'ai prouvé dans les Chapitres précédents, l'ignorance des Visirs est une suite nécessaire de la forme despotique des Gouvernements, le ridicule qu'en ces Pays l'on jette sur la vertu, en paroît être également l'effet.

Peut-on douter que, dans les repas sompteux des Perses, dans leurs soupers de bonne compagnie, l'on ne se moquât de la frugalité et de la grossiéreté des Spartiates ? et que des Courtisans, accoutumés à ramper dans l'antichambre des Eunuques, pour y briguer l'honneur honteux d'en être le jouet, ne donnassent le nom de férocité au noble orgueil qui défendoit aux Grecs de se prosterner devant le grand Roi ?

Un Peuple esclave doit nécessairement jetter du ridicule sur l'audace, la magnanimité, le désintéressement, le mépris de la vie, enfin sur toutes les vertus fondées sur un amour extrême de la Patrie et de la liberté. On devoit, en Perse, traiter de fou, d'ennemi du Prince, tout Sujet vertueux, qui, frappé de l'héroïsme des Grecs, exhortoit ses Concitoyens à leur ressembler, et à prévenir, par

une

une prompte réforme dans le Gouvernement, la ruine prochaine d'un Empire où la vertu étoit méprisée. (*a*) Les Perses, sous peine de se trouver vils, devoient trouver les Grecs ridicules. Nous ne pouvons jamais être frappés que des sentiments qui nous affectent nous-mêmes vivement. Un grand Citoyen, objet de vénération par-tout où l'on est Citoyen, ne passera jamais que pour fou dans un Gouvernement despotique.

Parmi nous autres Européens, encore plus éloignés de la vileté des Orientaux que de l'héroïsme des Grecs, que de grandes actions passeroient pour

(*a*) Au moment que trois cents Spartiates défendoient le Pas des Thermopyles, des transfuges d'Arcadie ayant fait à Xerxès le récit des Jeux Olympiques : *Quels hommes*, s'écria un Seigneur Persan, *allons-nous combattre ! insensibles à l'intérêt, ils ne sont avides que de gloire.*

folles, si ces mêmes actions n'étoient consacrées par l'admiration de tous les siecles ! Sans cette admiration, qui ne citeroit point comme ridicule cet ordre qu'avant la bataille de Mantinée le Roi Agis reçut du Peuple de Lacédémone : *Ne profitez point de l'avantage du nombre ; renvoyez une partie de vos troupes ; ne combattez l'ennemi qu'à force égale ?* On traiteroit pareillement d'insensée la réponse qu'à la journée des Argineuses fit Callicratidas, Général de la flotte Lacédémonienne : Hermon lui conseilloit de ne point combattre avec des forces trop inégales l'armée navale des Athéniens : *O Hermon !* lui répondit-il, *à Dieu ne plaise que je suive un conseil dont les suites seroient si funestes à ma Patrie ! Sparte ne sera point déshonorée par son Général. C'est ici qu'avec mon armée je dois vaincre ou périr. Est-ce à Callicratidas d'apprendre l'art*

des retraites à des hommes qui, jusqu'aujourd'hui, ne se sont jamais informés du nombre, mais seulement du lieu où campoient leurs ennemis? Une réponse si noble et si haute paroîtroit folle à la plupart des gens. Quels hommes ont assez d'élévation dans l'ame, une connoissance assez profonde de la politique, pour sentir, comme Callicratidas, de quelle importance il étoit d'entretenir, dans les Spartiates, l'audacieuse opiniâtreté qui les rendoit invincibles? Ce Héros savoit qu'occupés, sans cesse, à nourrir en eux le sentiment du courage et de la gloire, trop de prudence pourroit en émousser la finesse, et qu'un Peuple n'a point les vertus dont il n'a pas les scrupules.

Les demi-politiques, faute d'embrasser une assez grande étendue de temps, sont toujours trop vivement frappés d'un danger présent. Accoutumés à

considérer chaque action indépendamment de la chaîne qui les unit toutes entre elles, lorsqu'ils pensent corriger un Peuple de l'excès d'une vertu, ils ne font, le plus souvent, que lui enlever le *palladium* auquel sont attachés ses succès et sa gloire.

C'est donc à l'ancienne admiration qu'on doit l'admiration présente que l'on conserve pour ces actions : encore cette admiration n'est-elle qu'une admiration hypocrite ou de préjugé. Une admiration sentie nous porteroit nécessairement à l'imitation.

Or, quel homme, parmi ceux-là même qui se disent passionnés pour la gloire, rougit d'une victoire qu'il ne doit pas entiérement à sa valeur et à son habileté ? Est-il beaucoup d'Antiochus-Soter ? Ce Prince sent qu'il ne doit la défaite des Galates qu'à l'effroi qu'avoit jetté dans leurs rangs l'aspect imprévu de ses éléphants : il

verse des larmes sur ces palmes triomphales, et fait, sur le champ de bataille, élever un trophée à ses éléphants.

On vante la générosité de Gélon. Après la défaite de l'armée innombrable des Carthaginois, lorsque les vaincus s'attendoient aux conditions les plus dures, ce Prince n'exige de Carthage humiliée que d'abolir les sacrifices barbares qu'ils faisoient de leurs propres enfants à Saturne. Ce vainqueur ne veut profiter de sa victoire que pour conclure le seul Traité qui, peut-être, ait jamais été fait en faveur de l'humanité. Parmi tant d'admirateurs, pourquoi Gélon n'a-t-il point d'imitateurs? Mille Héros ont tour-à-tour subjugué l'Asie : cependant il n'en est aucun, qui, sensible aux maux de l'humanité, ait profité de sa victoire pour décharger les Orientaux du poids de la misere et de l'avillssemen t

dont les accable le despotisme. Aucun d'eux n'a détruit ces maisons de douleur et de larmes, où la jalousie mutile, sans pitié, les infortunés destinés à la garde de ses plaisirs, et condamnés au supplice d'un desir toujours renaissant et toujours impuissant. L'on n'a donc pour l'action de *Gélon* qu'une estime hypocrite ou de préjugé.

Nous honorons la valeur, mais moins qu'on ne l'honoroit à Sparte : aussi n'éprouvons-nous pas, à l'aspect d'une ville fortifiée, le sentiment de *mépris* dont étoient affectés les Lacédémoniens. Quelques-uns d'eux, passant sous les murs de Corinthe : *Quelles femmes*, demandèrent-ils, *habitent cette Cité ?* Ce sont, leur répondit-on, des Corinthiens. *Ne savent-ils pas*, reprirent-ils, *ces hommes vils et lâches, que les seuls remparts impénétrables à l'ennemi sont des Citoyens déterminés à*

la mort ? Tant de courage et d'élévation d'ame ne se rencontrent que dans des Républiques guerrieres. De quelque amour que nous soyons animés pour la Patrie, on ne verra point de mere, après la perte d'un fils tué dans le combat, reprocher au fils qui lui reste, d'avoir survécu à sa défaite. On ne prendra point exemple sur ces vertueuses Lacédémoniennes : après la bataille de Leuctres, honteuses d'avoir porté dans leur sein des hommes capables de fuir, celles dont les enfants étoient échappés au carnage, se retiroient au fond de leurs maisons, dans le deuil et le silence ; lorsqu'au contraire, les meres, dont les fils étoient morts en combattant, pleines de joie et la tête couronnée de fleurs, alloient au Temple en rendre graces aux Dieux.

Quelque braves que soient nos soldats, on ne verra plus un corps de

douze cents hommes soutenir, comme les Suisses, au combat de Saint-Jacques-l'Hôpital, (*b*) l'effort d'une armée de soixante mille hommes, qui paya sa victoire de la perte de huit mille soldats. On ne verra plus de Gouvernemens traiter de lâches, et condamner comme tels au dernier supplice, dix soldats, qui s'échappant du carnage de cette journée, apportoient chez eux

---

(*b*) Dans l'Histoire de Louis XI, M. Duclos dit que les Suisses, au nombre de 3000, soutinrent l'effort de l'Armée du Dauphin, *composée* de 14000 François et de 8000 Anglois. Ce combat se donna près de Bottelen, et les Suisses y furent presque tous tués.

A la bataille de Morgarten, 1300 Suisses mirent en déroute l'Armée de l'Archiduc Léopold, composée de 20000 hommes.

Près de Wesen, dans le Canton de Glaris, 350 Suisses défirent 8000 Autrichiens : tous les ans on en célebre la mémoire sur le champ de bataille. Un Orateur fait le panégyrique et lit la liste des trois cents cinquante noms.

la nouvelle d'une défaite si glorieuse.

Si, dans l'Europe même, l'on n'a plus qu'une admiration stérile pour de pareilles actions et de semblables vertus, quel mépris les Peuples de l'Orient ne doivent-ils point avoir pour ces mêmes vertus ? qui pourroit les leur faire respecter ? Ces Pays sont peuplés d'ames abjectes et vicieuses : or, dès que les hommes vertueux ne sont plus en assez grand nombre dans une Nation pour y donner le ton, elle le reçoit nécessairement des gens corrompus. Ces derniers, toujours intéressés à ridiculiser les sentiments qu'ils n'éprouvent pas, font taire les vertueux. Malheureusement il en est peu qui ne cedent aux clameurs de ceux qui les environnent, qui soient assez courageux pour braver le mépris de leur Nation, et qui sentent assez nettement que l'estime d'une Nation tombée dans un certain degré d'avilisse-

ment, est une estime moins flatteuse que déshonorante.

Le peu de cas qu'on faisoit d'Annibal à la Cour d'Antiochus, a-t-il déshonoré ce grand homme? La lâcheté avec laquelle Prusias voulut le vendre aux Romains, a-t-elle donné atteinte à la gloire de cet illustre Carthaginois? Elle n'a déshonoré aux yeux de la postérité que le Roi, le Conseil et le Peuple qui le livroient.

Le résultat de ce que j'ai dit, c'est qu'on n'a réellement dans les Empires despotiques, que du mépris pour *la* vertu, et qu'on n'en honore que le nom. Si tous les jours on l'invoque, et si l'on en exige des Citoyens, il en est, en ce cas, de la vertu comme de la vérité, qu'on demande à condition qu'on sera assez prudent pour la taire.

CHAPITRE XXI.

Du renversement des Empires soumis au pouvoir arbitraire ; quatrieme effet du Despotisme.

L'INDIFFÉRENCE des Orientaux pour la vertu, l'ignorance et l'avilissement des ames, suite nécessaire de la forme de leur gouvernement, doit, à la fois, en faire des Citoyens frippons entre eux, et sans courage vis-à-vis de l'ennemi.

Voilà la cause de l'étonnante rapidité avec laquelle les Grecs et les Romains subjuguerent l'Asie. Comment des esclaves, élevés et nourris dans l'anti-chambre d'un maître, eussent-ils étouffé devant le glaive des Romains les sentiments habituels de crainte que le despotisme leur avoit fait contrac-

ter ? Comment des hommes abrutis, sans élévation dans l'ame, habitués à fouler les foibles, à ramper devant les puissants, n'eussent-ils pas cédé à la magnanimité, à la politique, au courage des Romains ; et ne se fussent-ils pas montrés également lâches, et dans le conseil, et dans le combat ?

Si les Egyptiens, dit à ce sujet Plutarque, furent successivement esclaves de toutes les Nations, c'est qu'ils furent soumis au despotisme le plus dur : aussi ne donnerent-ils presque jamais que des preuves de lâcheté. Lorsque le Roi Cléomene, chassé de Sparte, refugié en Egypte, emprisonné par l'intrigue d'un Ministre nommé Sobisius, eut massacré sa garde et rompu ses fers, le Prince se présente dans les rues d'Alexandrie ; mais vainement il y exhorte les Citoyens à le venger, à punir l'injustice,

à secouer le joug de la tyrannie : partout, dit Plutarque, il ne trouve que d'immobibles admirateurs. Il ne restoit à ce Peuple vil et lâche que l'espece de courage qui fait admirer les grandes actions, non celui qui les fait exécuter.

Comment un Peuple esclave résisteroit-il à une Nation libre et puissante? Pour user impunément du pouvoir arbitraire, le Despote est forcé d'énerver l'esprit et le courage de ses Sujets. Ce qui le rend puissant au-dedans, le rend foible au-dehors : avec la liberté, il bannit de son Empire toutes les vertus; elles ne peuvent, dit Aristote, habiter chez des ames serviles. Il faut, ajoute l'illustre Président de Montesquieu, que nous avons déja cité, commencer par être mauvais Citoyen pour devenir bon esclave. Il ne peut donc opposer aux attaques d'un Peuple, tel que les Romains, qu'un

Conseil et des Généraux absolument neufs dans la science politique et militaire, et pris dans cette même Nation dont il a amolli le courage, et retréci l'esprit; il doit donc être vaincu.

Mais, dira-t-on, les vertus ont cependant, dans les Etats despotiques, quelquefois brillé du plus grand éclat? Oui, lorsque le Trône a successivement été occupé par plusieurs grands hommes. La vertu, engourdie par la présence de la tyrannie, se ranime à l'aspect d'un Prince vertueux : sa présence est comparable à celle *du* soleil; lorsque sa lumiere perce et dissipe les nuages ténébreux qui couvroient la terre, alors tout se ranime, tout se vivifie dans la nature, les plaines se peuplent de Laboureurs, les bocages retentissent de concerts aériens, et le peuple aîlé du ciel vole jusques sur la cime des chênes pour y chanter le retour du soleil. *O temps heureux!*

s'écrie Tacite sous le regne de Trajan, *où l'on n'obéit qu'aux loix, où l'on peut penser librement, et dire librement ce qu'on pense, où l'on voit tous les cœurs voler au-devant du Prince, où sa vue seule est un bienfait.*

Toutefois l'éclat que jettent de pareilles Nations, est toujours de peu de durée. Si quelquefois elles atteignent au plus haut degré de puissance et de gloire, et s'illustrent par des succès en tout genre, ces succès attachés, comme je viens de le dire, à la sagesse des Rois qui les gouvernoient, et non à la forme de leur gouvernement, ont toujours été aussi passagers que brillants : la force de pareils Etats, quelque importante qu'elle soit, n'est qu'une force illusoire : c'est le colosse de Nabuchodonosor ; ses pieds sont d'argille. Il en est de ces Empires comme du sapin superbe ; sa cime touche aux cieux, les animaux

des plaines, et des airs cherchent un abri sous son ombrage; mais, attaché à la terre par de trop foibles racines, il est renversé au premier ouragan. Ces Etats n'ont qu'un moment d'existence, s'ils ne sont environnés de Nations peu entreprenantes et soumises au pouvoir arbitraire. La force respective de pareils Etats consiste alors dans l'équilibre de leur foiblesse. Un Empire despotique a-t-il reçu quelque échec? Si le Trone ne peut être affermi que par une résolution mâle et courageuse, cet Empire est détruit.

Les Peuples qui gémissent sous un pouvoir arbitraire, n'ont donc que des succès momentanés, que des éclairs de gloire; ils doivent, tôt ou tard, subir le joug d'une Nation libre et entreprenante. Mais, en supposant que des circonstances et des positions particulieres les arrachassent à ce danger, la mauvaise administration de ces

Royaumes suffit pour les détruire, les dépeupler et les changer en déserts. La langueur léthargique, qui successivement en saisit tous les membres, produit cet effet. Le propre du despotisme est d'étouffer les passions : or, dès que les ames ont, par le défaut de passions, perdu leur activité ; lorsque les Citoyens sont, pour ainsi dire, engourdis par l'*opium* du luxe, de l'oisiveté et de la mollesse, alors l'Etat tombe en consomption : le calme apparent dont il jouit, n'est, aux yeux de l'homme éclairé, que l'affaissement précurseur de la mort. Il faut des passions dans un Etat ; elles en sont l'ame et la vie. Le Peuple le plus passionné est, à la longue, le Peuple triomphant.

L'effervescence modérée des passions est salutaire aux Empires ; ils sont, à cet égard, comparables aux mers dont les eaux stagnantes exhaleroient

en croupissant des vapeurs funestes à l'univers, si, en les soulevant, la tempête ne les épuroit.

Mais, si la grandeur des Nations soumises au pouvoir arbitraire, n'est qu'une grandeur momentanée, il n'en est pas ainsi des Gouvernements où la puissance est, comme dans Rome et dans la Grece, partagée entre le Peuple, les Grands ou les Rois. Dans ces Etats l'intérêt particulier, étroitement lié à l'intérêt public, change les hommes en Citoyens. C'est dans ces Pays qu'un Peuple, dont les succès *tiennent* à la constitution même de son gouvernement, peut s'en promettre *de durables*. La nécessité où se trouve alors le Citoyen de s'occuper d'objets importants, la liberté qu'il a de tout penser et de tout dire, donnent plus de force et d'élévation à son ame : l'audace de son esprit passe dans son cœur; elle lui fait concevoir des projets plus

vastes, plus hardis, exécuter des actions plus courageuses. J'ajouterai même que, si l'intérêt particulier n'est point entiérement détaché de l'intérêt public; si les mœurs d'un Peuple, tel que les Romains, ne sont pas aussi corrompues qu'elles l'étoient du temps des Marius et des Sylla, l'esprit de faction, qui force les Citoyens à s'observer et à se contenir réciproquement, est l'esprit conservateur de ces Empires. Ils ne se soutiennent que par le contrepoids des intérêts opposés. Jamais les fondements de ces Etats ne sont plus assurés que dans ces moments de fermentation extérieure où ils paroissent prêts à s'écrouler. Ainsi, le fond des mers est calme et tranquille, lors même que les aquilons, déchaînés sur leur surface, semblent les bouleverser jusques dans leurs abymes.

Après avoir reconnu, dans le despotisme oriental, la cause de l'igno-

rance des Visirs, de l'indifférence des Peuples pour la vertu, et du renversement des Empires soumis à cette forme de gouvernement, je vais, dans d'autres constitutions d'Etat, montrer la cause des effets contraires.

CHAPITRE XXII.

De l'amour de certains Peuples pour la gloire et la vertu.

CE Chapître est une conséquence si nécessaire du précédent, que je me croirois, à ce sujet, dispensé de tout examen, si je ne sentois combien l'exposition des moyens propres à nécessiter les hommes à la vertu, peut être agréable au Public, et combien les dérails, sur une pareille matiere, sont instructifs pour ceux même qui la possedent le mieux. J'entre donc en ma-

tiere. Je jette les yeux sur les Républiques les plus fécondes en hommes vertueux ; je les arrête sur la Grece, sur Rome, et j'y vois naître une multitude de Héros. Leurs grandes actions, conservées avec soin dans l'Histoire, y semblent recueillies pour répandre les odeurs de la vertu dans les siecles les plus corrompus et les plus reculés : il en est de ces actions comme de ces vases d'encens, qui, placés sur l'autel des Dieux, suffisent pour remplir de parfums la vaste étendue de leur Temple.

En considérant la continuité d'actions vertueuses que présente l'Histoire de ces Peuples, si je veux en découvrir la cause, je l'apperçois dans l'adresse avec laquelle les Législateurs de ces Nations avoient lié l'intérêt particulier à l'intérêt public. (*a*)

(*a*) C'est dans cette union que consiste le véritable esprit des Loix.

Je prends l'action de Régulus pour preuve de cette vérité. Je ne suppose en ce Général aucun sentiment d'héroïsme, pas même ceux que lui devoit inspirer l'éducation Romaine ; et je dis que, dans le siecle de ce Consul, la législation, à certains égards, étoit tellement perfectionnée, qu'en ne consultant que son intérêt personnel, Régulus ne pouvoit se refuser à l'action généreuse qu'il fit. En effet, lorsqu'instruit de la discipline des Romains, on se rappelle que la fuite, ou même la perte de leur bouclier dans le combat, étoit punie du supplice de la bastonnade, dans lequel le coupable expiroit ordinairement, n'est-il pas évident qu'un Consul vaincu, fait prisonnier, et député par les Carthaginois pour traiter de l'échange des prisonniers, ne pouvoit s'offrir aux yeux des Romains, sans craindre ce mépris, toujours si humiliant de la part des Ré-

publicains, et si insoutenable pour une ame élevée? qu'ainsi, le seul parti que Régulus eût à prendre, étoit d'effacer, par quelque action héroïque, la honte de sa défaite? Il devoit donc s'opposer au Traité d'échange que le Sénat étoit prêt à signer. Il exposoit, sans doute, sa vie par ce conseil: mais ce danger n'étoit pas imminent; il étoit assez vraisemblable, qu'étonné de son courage, le Sénat n'en seroit que plus empressé à conclure un Traité qui devoit lui rendre un Citoyen si vertueux. D'ailleurs, en supposant que le Sénat se rendît à son avis, il étoit encore très-vraisemblable que, par crainte de représailles, ou par admiration pour sa vertu, les Carthaginois ne le livreroient point au supplice dont ils l'avoient menacé. Régulus ne s'exposoit donc qu'au danger auquel, je ne dis pas un Héros, mais un homme prudent et sensé devoit se présenter

pour se soustraire au mépris, et s'offrir à l'admiration des Romains.

Il est donc un art de nécessiter les hommes aux actions héroïques : non que je prétende insinuer ici que Régulus n'ait fait qu'obéir à cette nécessité, et que je veuille donner atteinte à sa gloire ; l'action de *Régulus fut*, sans doute, l'effet de l'enthousiasme impétueux qui le portoit à la vertu : mais un pareil enthousiasme ne pouvoit s'allumer qu'à Rome.

Les vices et les vertus d'un Peuple sont toujours un effet nécessaire de sa législation : et c'est la connoissance de cette vérité, qui, sans doute, a donné lieu à cette belle loi de la Chine : Pour y féconder les germes de la vertu, on veut que les Mandarins participent à la gloire ou à la honte des actions (*b*) vertueuses ou infâmes

(*b*) Il n'en est pas ainsi des autres Empires de

infames commises dans leurs Gouvernements ; et qu'en conséquence, ces Mandarins soient élevés à des postes supérieurs, ou rabaissés à des grades inférieurs.

Comment douter que la vertu ne soit chez tous les Peuples l'effet de la sagesse plus ou moins grande de l'administration ? Si les Grecs et les Romains furent si long-temps animés de ces vertus mâles et courageuses, qui sont, comme dit Balzac, *des courses que l'ame fait au-delà des devoirs communs*, c'est que les vertus de cette espece sont presque toujours le partage des Peuples où chaque Citoyen a part à la souveraineté.

---

de l'Orient; les Gouverneurs n'y sont chargés que de lever les impôts et de s'opposer aux séditions. D'ailleurs, on n'exige point d'eux qu'ils s'occupent du bonheur des Peuples de leur Province : leur pouvoir même, à cet égard, est très-borné.

Ce n'est qu'en ces Pays qu'on trouve un Fabricius. Pressé par Pyrrhus de le suivre en Epire : *Pyrrhus*, lui dit-il, *vous êtes, sans doute, un Prince illustre, un grand Guerrier ; mais vos Peuples gémissent dans la misere. Quelle témérité de vouloir me mener en Epire ? Doutez-vous que, bientôt rangés sous ma loi, vos Peuples ne préférassent l'exemption de tributs aux surcharges de vos impôts, et la sûreté à l'incertitude de leurs possessions ? Aujourd'hui votre favori, demain je serois votre maître.* Un tel discours ne pouvoit être prononcé que par un Romain. C'est dans les Républiques (*c*) qu'on apperçoit, avec étonnement,

(*c*) On voit, par les Lettres du Cardinal Mazarin, qu'il sentoit tout l'avantage de cette constitution d'Etat. Il craignoit que l'Angleterre, en se formant en République ; ne devint trop redoutable à ses voisins. Dans une Lettre à M. le Tellier, il dit : « Dom Louis et moi, savons

jusqu'où peut être portée la hauteur du courage et l'héroïsme de la patience. Je citerai Thémistocle pour exemple en ce genre. Peu de jours avant la bataille de Salamine, ce Guerrier, insulté en plein conseil par le Général des Lacédémoniens, ne répond à ses menaces que ces deux mots : *Frappe, mais écoute.* A cet exemple, j'ajouterai celui de Timoléon ; il est accusé de malversation, le Peuple est prêt à mettre en pieces ses délateurs ; il en arrête la fureur en disant : *O Syracusains ! qu'allez-vous faire ? Songez que tout Citoyen a le droit de m'accuser : gar-*

» bien que Charles II est hors des Royaumes » qui lui appartiennent ; mais, entre toutes les » raisons qui peuvent engager les Rois nos maî- » tres, à songer à son rétablissement, une des » plus fortes est d'empêcher l'Angleterre de » former une République puissante, qui, » dans la suite, donneroit à penser à tous ses » voisins. »

dez-vous, en cédant à la reconnoissance, de donner atteinte à cette même liberté, qu'il m'est si glorieux de vous avoir rendue.

Si l'Histoire Grecque et Romaine est pleine de ces traits héroïques, et si l'on parcourt presque inutilement toute l'Histoire du Despotisme pour en trouver de pareils, c'est que dans ces Gouvernements, l'intérêt particulier n'est jamais lié à l'intérêt public; c'est qu'en ces Pays, entre mille qualités, c'est la bassesse qu'on honore, la médiocrité qu'on récompense; (*d*) c'est à cette médiocrité qu'on confie presque toujours l'administration publique, on en écarte les gens d'esprit. Trop inquiets et trop remuants, ils altéreroient, dit-on, le repos de l'Etat: repos com-

(*d*) Dans ces Pays, l'esprit et les talents ne sont honorés que sous de grands Princes et de grands Ministres.

parable au moment de silence, qui, dans la nature, précede de quelques instants la tempête. La tranquillité d'un Etat ne prouve pas toujours le bonheur des Sujets. Dans les Gouvernements arbitraires, les hommes sont comme ces chevaux qui, serrés par les morailles, souffrent, sans remuer, les plus cruelles opérations : le coursier en liberté se cabre au premier coup. On prend, dans ces Pays, la léthargie pour la tranquillité. La passion de la gloire, inconnue chez ces Nations, peut seule entretenir, dans le corps politique, la douce fermentation qui le rend sain et robuste, et qui développe toute espece de vertus et de talents. Les siecles les plus favorables aux Lettres ont, par cette raison, toujours été les plus fertiles en grands Généraux et en grands Politiques : le même soleil vivifie les cedres et les planetes.

cessoient d'obéir au Chef lorsqu'il cessoit d'obéir aux Loix. Il n'en est pas des Nations riches, comme de ces Scythes, qui n'avoient d'autre besoin que celui de la gloire. Par-tout où le commerce fleurit, on préfere les richesses à la gloire, parce que ces richesses sont l'échange de tous les plaisirs, et que l'acquisition en est plus facile.

Or, quelle stérilité de vertus et de talents cette préférence ne doit-elle point occasionner ? La gloire ne pouvant jamais être décernée que par la *reconnoissance publique*, l'acquisition de la gloire est toujours le prix des *services* rendus à la Patrie : le desir de la gloire suppose toujours le desir de se rendre utile à sa Nation.

Il n'en est pas ainsi du desir des richesses. Elles peuvent être quelquefois le prix de l'agiotage, de la bassesse, de l'espionnage, et souvent au

crime ; elles sont rarement le partage des plus spirituels et des plus vertueux. L'amour des richesses ne porte donc pas nécessairement à l'amour de la vertu. Les Pays commerçants doivent donc être plus féconds en bons Négociants qu'en bons Citoyens, en grands Banquiers qu'en Héros.

Ce n'est donc point sur le terrein du luxe et des richesses, mais sur celui de la pauvreté, que croissent les sublimes vertus (*a*) ; rien de si rare que de rencontrer des ames élevées (*b*).

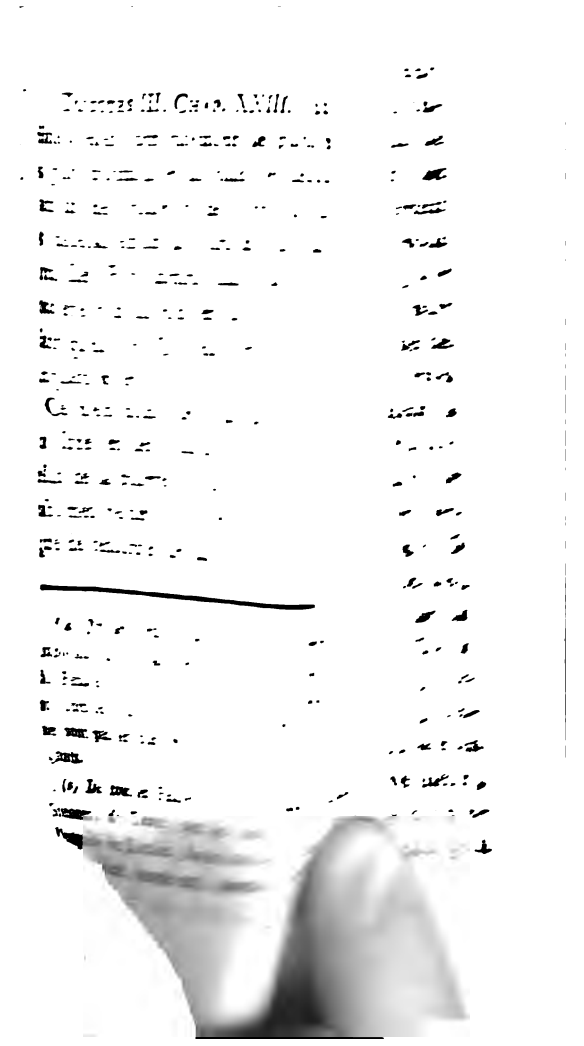
(*a*) J'y ajouterai le bonheur. Ce qu'il est impossible de dire des Particuliers, peut se dire des Peuples ; c'est que les plus vertueux sont toujours les plus heureux : or, les plus vertueux ne sont pas les plus riches et les plus commerçants.

(*b*) De tous les Peuples de la Germanie, les Sueones, dit Tacite, sont les seuls qui, à l'exemple des Romains, fassent cas de richesses, et qui soient, comme eux, soumis au despotisme.

cessoient d'obéir au Chef lorsqu'il ce
soit d'obéir aux Loix. Il n'en est pa
des Nations riches, comme de c
Scythes, qui n'avoient d'autre besc
que celui de la gloire. Par-tout où
commerce fleurit, on préfere les
richesses à la gloire, parce que
richesses sont l'échange de tous l
plaisirs, et que l'acquisition en est plu
facile.

Or, quelle stérilité de vertus et de
talents cette préférence ne doit-elle poi
occasionner ? La gloire ne pouvant ja-
mais être décernée que par la *recon-*
noissance publique, l'acquisition de la
gloire est *toujours le prix des servi*
rendus à la Patrie : le desir de
gloire suppose toujours le desir de s
rendre utile à sa Nation.

Il n'en est pas ainsi du desir de
richesses, [illegible] vent être quelque-
fois l[illegible] rage, de la bas-
[illegible], et souvent



dans les Empires opulents : les Citoyens y contractent trop de besoins. Quiconque les a multipliés, a donné à la tyrannie des ôtages de sa bassesse et de sa lâcheté. La vertu, qui se contente de peu, est la seule qui soit à l'abri de la corruption. C'est cette espece de vertu qui dicta la réponse que fit au Ministre Anglois un Seigneur distingué par son mérite. La Cour ayant intérêt de l'attirer dans son parti, Mr Walpole va le trouver : Je viens, lui dit-il, de la part du Roi, vous assurer de sa protection, vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, et vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite. *Mylord*, lui répliqua le Seigneur Anglois, *avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous.* On lui sert au même instant un hachis fait du reste d'un gigot dont il avoit dîné. Se tournant

alors vers Mr Walpole : *Milord*, ajouta-t-il, *pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas, soit un homme que la Cour puisse aisément gagner ? Dites au Roi ce que vous avez vu ; c'est la seule réponse que j'aye à lui faire.* Un pareil discours part d'un caractere qui sait rétrécir le cercle de ses besoins : et combien en est-il qui, dans un Pays riche, résistent à la tentation perpétuelle des superfluités? Combien la pauvreté d'une Nation ne rend-elle pas à la Patrie d'hommes vertueux que le luxe eût corrompus ? *O Philosophes !* s'écrioit souvent Socrate, *vous qui représentez les Dieux sur la terre, sachez comme eux vous suffire à vous-mêmes, vous contenter de peu ; surtout, n'allez point, en rampant, importuner les Princes et les Rois.* « Rien » de plus ferme et de plus vertueux, » dit Citéron, que le caractere des pre» miers Sages de la Grece. Aucun péril

» ne les effrayoit, aucun obstacle ne » les décourageoit, aucune considération » ne les retenoit, et ne leur faisoit » sacrifier la vérité aux volontés abso- » lues des Princes. » Mais ces Philosophes étoient nés dans un Pays pauvre : aussi leurs successeurs ne conserverent-ils pas toujours les mêmes vertus. On reprochoit à ceux d'Alexandrie, d'avoir eu trop de complaisance pour les Princes leurs bienfaiteurs, et d'avoir acheté par des bassesses le tranquille loisir dont ces Princes les laissoient jouir. C'est à ce sujet que *Plutarque* s'écrie : « Quel spectacle plus » avilissant pour l'humanité, que de » voir des Sages prostituer leurs élo- » ges aux gens en place ! Faut-il que » les Cours des Rois soient si souvent » l'écueil de la sagesse et de la vertu ! » Les Grands ne devroient-ils pas sen- » tir que tous ceux qui ne les entre- » tiennent que de choses frivoles, les

» trompent ? (c) La vraie maniere de » les servir, c'est de leur reprocher » leurs vices et leurs travers, de leur » apprendre qu'il leur sied mal de pas- » ser les jours dans les divertissements. » Voilà le seul langage digne d'un homme » vertueux ; le mensonge et la flatte- » rie n'habitent jamais sur ses levres. »

Cette exclamation de Plutarque est, sans doute, très-belle ; mais elle prouve plus d'amour pour la vertu que de con-

(c) Il fut, sans doute, un temps où les gens d'esprit n'avoient droit de parler aux Princes, que pour leur dire des choses vraiment utiles. En conséquence, les Philosophes de l'Inde ne sortoient qu'une fois l'an de leur retraite. C'étoit pour se rendre au Palais du Roi. Là, chacun déclaroit, à haute voix, et ses réflexions politiques sur l'administration, et les changemens ou les modifications qu'on devoit apporter dans les Loix. Ceux dont les réflexions étoient, trois fois de suite, jugées fausses ou peu importantes, perdoient le droit de parler. *Histoire critique de la Philosophie*, tome 2.

CHAPITRE XXIV.

Preuve de cette Vérité.

POUR ôter à cette proposition *tout* air de paradoxe, il suffit d'observer que les deux objets les plus généraux du désir des hommes, sont les richesses et les honneurs. Entre ces deux objets, c'est des honneurs dont ils sont le plus avides, lorsque ces honneurs sont dispensés d'une maniere *flatteuse* pour l'amour-propre.

Le *desir de les obtenir rend* alors les hommes capables des plus grands efforts, et c'est alors qu'ils *operent* des prodiges. Or, ces honneurs ne sont nulle part répartis avec plus de *justice*, que chez les Peuples qui, n'ayant que cette monnoie pour payer les services rendus à la Patrie, ont, par consé-

quent, le plus grand intérêt à la tenir en valeur ; aussi les Républiques pauvres de Rome et de la Grece ont-elles produit plus de grands hommes, que tous les vastes et les riches Empires de l'Orient.

Chez les Peuples opulents et soumis au despotisme, on fait et l'on doit faire peu de cas de la monnoie des honneurs. En effet, si les honneurs empruntent leur prix de la maniere dont ils sont administrés, et si dans l'Orient les Sultans en sont les dispensateurs, on sent qu'ils doivent souvent les décréditer par le mauvais choix de ceux qu'ils en décorent. Aussi, dans ces Pays, les honneurs ne sont proprement que des titres ; ils ne peuvent vivement flatter l'orgueil, parce qu'ils sont rarement unis à la gloire, qui n'est point en la disposition des Princes, mais du Peuple ; puisque la gloire n'est autre chose que l'acclamation de la re-

connoissance publique. Or, lorsque les honneurs sont avilis, le desir de les obtenir s'attiédit ; ce desir ne porte plus les hommes aux grandes choses ; et les honneurs deviennent dans l'Etat un ressort sans force, dont les gens en place négligent, avec raison, de se servir.

Il est un Canton dans l'Amérique, où, lorsqu'un Sauvage a remporté une victoire ou manié adroitement une négociation, on lui dit dans une assemblée de la Nation : *Tu es un homme.* Cet éloge l'excite plus aux grandes actions, que toutes les dignités proposées dans les Etats despotiques à ceux qui s'illustrent par leurs talents.

Pour sentir tout le mépris que doit quelquefois jetter sur les honneurs la maniere ridicule dont on les administre, qu'on se rappelle l'abus qu'on en faisoit sous le regne de Claude. Sous cet Empereur, dit Pline, un Citoyen

tua un corbeau célebre par son adresse; ce Citoyen fut mis à mort; on fit à cet oiseau des funérailles magnifiques; un joueur de flûte précédoit le lit de parade sur lequel deux esclaves portoient le corbeau, et le convoi étoit fermé par une infinité de gens de tout sexe et de tout âge. C'est à ce sujet que Pline s'écrie : « Que diroient nos ancêtres, si, dans cette même Rome, » où l'on enterroit nos premiers Rois » sans pompe, où l'on n'a point vengé » la mort du destructeur de Carthage » et de Numance, ils assistoient aux » obseques d'un corbeau! »

Mais, dira-t-on, dans les Pays soumis au pouvoir arbitraire, les honneurs cependant sont quelquefois le prix du mérite. Oui, sans doute : mais ils le sont plus souvent du vice et de la bassesse. Les honneurs sont, dans ces Gouvernements, comparables à ces arbres épars dans les déserts, dont les

fruits, quelquefois enlevés par les oiseaux du ciel, deviennent trop souvent la proie du serpent, qui, du pied de l'arbre, s'est, en rampant, élevé jusqu'à sa cime.

Les honneurs une fois avilis, ce n'est plus qu'avec de l'argent qu'on paye les services rendus à l'Etat. Or, toute Nation qui ne s'acquitte qu'avec de l'argent, est bientôt surchargée de dépenses; l'Etat épuisé devient bientôt insolvable : alors il n'est plus de récompense pour les vertus et les talents.

En vain dira-t-on, qu'éclairés par le besoin, les Princes, en cette extrémité, devroient avoir recours à la monnoie des honneurs : si, dans les Républiques pauvres, où la Nation en corps est la distributrice des graces, il est facile de rehausser le prix de ces honneurs; rien de plus difficile que de les mettre en valeur dans un Pays despotique.

Quelle probité cette administration de la monnoie des hônneurs ne supposeroit-elle pas dans celui qui voudroit y donner du cours ? Quelle force de caractere pour résister aux intrigues des Courtisans ? Quel discernement pour n'accorder ces honneurs qu'à de grands talents et de grandes vertus, et les refuser constamment à tous ces hommes médiocres qui les décréditeroient ? Quelle justesse d'esprit pour saisir le moment précis, où ces honneurs, devenus trop communs, n'excitent plus les Citoyens aux mêmes efforts ; où l'on doit, par conséquent, en créer de nouveaux ?

Il n'en est pas des honneurs comme des richesses. Si l'intérêt public défend les refontes dans les monnoies d'or et d'argent, il exige, au contraire, qu'on en fasse dans la monnoie des honneurs, lorsqu'ils ont perdu du prix qu'ils ne doivent qu'à l'opinion des hommes.

Je remarquerai, à ce sujet, qu'on

ne peut, sans étonnement, considérer la conduite de la plupart des Nations, qui chargent tant de gens de la régie de leurs finances, et n'en nomment aucuns pour veiller à l'administration des honneurs. Quoi de plus utile cependant, que la discussion sévere du mérite de ceux qu'on éleve aux *dignités* ? Pourquoi chaque Nation n'auroit-elle pas un Tribunal qui, par un examen profond et public, l'assurât de la réalité des talents qu'elle récompense ? Quel prix un pareil examen ne mettroit-il pas aux honneurs ? quel desir de les mériter ? quel changement heureux ce desir n'occasionneroit-il pas, et dans l'éducation particuliere, et, peu à peu, dans l'éducation publique ? changement duquel dépend, peut-être, toute la différence qu'on remarque entre les Peuples.

Parmi les vils et lâches Courtisans d'Antiochus, que d'hommes, s'ils eussent été dès l'enfance élevés à Rome,

auroient, comme Popilius, tracé autour de ce Roi le cercle dont il ne pouvoit sortir sans se rendre l'esclave ou l'ennemi des Romains ?

Après avoir prouvé que les grandes récompenses font les grandes vertus, et que la sage administration des honneurs est le lien le plus fort que les Législateurs puissent employer pour unir l'intérêt particulier à l'intérêt général, et former des Citoyens vertueux ; je suis, je pense, en droit d'en conclure que l'amour ou l'indifférence de certains Peuples pour la vertu, est un effet de la forme différente de leurs gouvernements. Or, ce que je dis de la passion de la vertu, que j'ai prise pour exemple, peut s'appliquer à toute autre espece de passions. Ce n'est donc point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de passions dont les divers Peuples paroissent susceptibles.

Pour derniere preuve de cette vérité,

je vais montrer que la force de nos passions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CHAPITRE XXV.

Du rapport exact entre la force des passions, et la grandeur des récompenses qu'on leur propose pour objet.

POUR sentir toute l'exactitude de ce rapport, c'est à l'Histoire qu'il faut avoir recours. J'ouvre celle du Mexique : je vois des monceaux d'or offrir à l'avarice des Espagnols plus de richesses que ne leur en eût procuré le pillage de l'Europe entiere. Animés du desir de s'en emparer, ces mêmes Espagnols quittent leurs biens, leurs familles ; entreprennent, sous la conduite de Cortez, la conquête du nouveau

veau Monde; combattent à la fois le climat, le besoin, le nombre, la valeur, et en triomphent par un courage aussi opiniâtre qu'impétueux.

Plus échauffés encore de la soif de l'or, et d'autant plus avides de richesses qu'ils sont plus indigents, je vois les Flibustiers passer des mers du Nord à celles du Sud; attaquer des retranchements impénétrables; défaire, avec une poignée d'hommes, des corps nombreux de soldats disciplinés; et ces mêmes Flibustiers, après avoir ravagé les côtes du Sud, se r'ouvrir de nouveau un passage dans les mers du Nord, en surmontant, par des travaux incroyables, des combats continuels et un courage à toute épreuve, les obstacles que les hommes et la nature mettoient à leur retour.

Si je jette les yeux sur l'Histoire du Nord, les premiers Peuples qui se présentent à mes regards, sont les dis-

ciples d'Odin. Ils sont animés de l'espoir d'une récompense imaginaire, mais la plus grande de toutes, lorsque la crédulité la réalise. Aussi, tant qu'ils sont animés d'une foi vive, ils montrent un courage qui, proportionné à des récompenses célestes, est encore supérieur à celui des Flibustiers. *Nos Guerriers, avides du trépas*, dit un de leurs Poëtes, *le cherchent avec fureur : dans les combats, frappés du coup mortel, on les voit tomber, rire et mourir.* Ce qu'un de leurs Rois, nommé Lodbrog, confirme, lorsqu'il s'écrie, sur le champ de bataille : *Quelle joie inconnue me saisit ! Je meurs : j'entends la voix d'Odin qui m'appelle ; déjà les portes de son Palais s'ouvrent ; j'en vois sortir des filles demi-nues ; elles sont ceintes d'une écharpe bleue qui relève la blancheur de leur sein ; elles s'avancent vers moi, et m'offrent une bierre délicieuse dans*

le crâne sanglant de mes ennemis.

Si du Nord je passe au Midi, j'y vois Mahomet, créateur d'une Religion pareille à celle d'Odin, se dire l'Envoyé du Ciel, annoncer aux Sarrazins que le Très-Haut leur a livré la terre, qu'il fera marcher devant eux la terreur et la désolation, mais qu'il faut en mériter l'empire par la valeur. Pour échauffer leur courage, il enseigne que l'Eternel a jetté un pont sur l'abyme des Enfers. Ce pont est plus étroit que le tranchant du cimeterre. Après la résurrection, le brave le franchira d'un pied léger pour s'élever aux voûtes célestes; et le lâche, précipité de ce pont, sera, en tombant, reçu *dans la gueule de l'horrible serpent qui habite l'obscure caverne de la maison de la fumée.* Pour confirmer la mission du Prophète, ses disciples ajoutent que, monté sur l'Al-borak, il a parcouru les sept cieux, vu l'Ange de la mort,

et le coq blanc, qui, les pieds posés sur le premier ciel, cache sa tête dans le septieme; que Mahomet a fendu la lune en deux, a fait jaillir des fontaines de ses doigts; qu'il a donné la parole aux brutes; qu'il s'est fait suivre par les forêts, saluer par les montagnes, (a) et qu'ami de Dieu, il leur apporte la loi que ce Dieu lui

(a) On rapporte beaucoup d'autres miracles de Mahomet. Un chameau rétif l'ayant apperçu de loin, vint, dit-on, se jetter aux genoux de ce Prophète, qui le flatta, et lui ordonna de se corriger. On raconte qu'une autre fois, ce même Prophète rassasia trente mille hommes avec le foie d'une brebis. Le Père Maracio convient du fait, et prétend que ce fut l'œuvre du Démon. A l'égard de prodiges encore plus étonnants, tels que de fendre la lune, de faire danser les montagnes, parler les épaules de moutons rôtis, les Musulmans assurent, que, s'il les opéra, c'est que des prodiges aussi frappants et qui surpassent autant toute la force et la supercherie humaines, sont absolument nécessaires pour convertir les esprits

a dictée. Frappés de ces récits, les Sarrazins prêtent aux discours de Mahomet une oreille d'autant plus crédule, qu'il leur fait des descriptions plus voluptueuses du séjour céleste destiné aux hommes vaillants. Intéressés par les plaisirs des sens à l'existence de ces beaux lieux, je les vois, échauffés de la plus vive croyance, et soupirant sans cesse après les Houris, fondre avec fureur sur leurs ennemis. *Guerriers*, s'écrie dans le combat un de leurs Généraux, nommé Ikrimach, *je les vois, ces belles filles aux yeux noirs; elles sont quatre-vingt. Si l'une d'elles apparoissoit sur la terre, tous les Rois descendroient de leurs Trônes pour la suivre. Mais, que*

---

forts, gens toujours très-difficiles en fait de miracles.

Les Persans, au rapport de Chardin, croyent que Fatime, femme de Mahomet, fut, de son vivant, enlevée au Ciel. Ils célebrent son assomption.

vois-je? C'en est une qui s'avance; elle a un cothurne d'or pour chaussure; d'une main elle tient un mouchoir de soie verte, et de l'autre une coupe de topase; elle me fait signe de la tête; en me disant: Venez ici, mon bien-aimé... Attendez-moi, divine Houri; je me précipite dans les bataillons intrépides, je donne, je reçois la mort, et vous rejoins.

Tant que les yeux crédules des Sarrazins virent aussi distinctement les Houris, la passion des conquêtes, proportionnée en eux à la grandeur des récompenses qu'ils attendoient, les anima d'un courage supérieur à celui qu'inspire l'amour de la Patrie: aussi produisit-il de plus grands effets, et les vit-on, en moins d'un siecle, soumettre plus de Nations que les Romains n'en avoient subjuguées en six cents ans.

Aussi les Grecs, supérieurs aux Arabes, en nombre, en discipline, en

armures, et en machines de guerre, fuyoient-ils devant eux comme des colombes à la vue de l'épervier. (*b*) Toutes les Nations liguées ne leur auroient alors opposé que d'impuissantes barrieres.

(*b*) L'Empereur Héraclius, étonné des défaites multipliées de ses armées, assemble, à ce sujet, un Conseil, moins composé d'hommes d'Etat que de Théologiens; on y expose les maux actuels de l'Empire; on en cherche les causes, et on conclut, selon l'usage de ces temps, que les crimes de la Nation avoient irrité le Très-Haut, et qu'on ne pouvoit mettre fin à tant de malheurs, que par le jeûne, les larmes et la priere.

Cette résolution prise, l'Empereur ne considere aucune des ressources qui lui restoient encore, après tant de désastres; ressources qui se fussent d'abord présentées à son esprit, s'il avoit su que le courage n'étoit jamais que l'effet des passions; que, depuis la destruction de la République, les Romains n'étant plus animés de l'amour de la Patrie, c'étoit opposer de timides agneaux à des loups furieux, que de mettre des hommes sans passions aux mains avec des fanatiques.

Pour leur résister, il eût fallu armer les Chrétiens du même esprit dont la loi de Mahomet animoit les Musulmans ; promettre le Ciel et la palme du martyre, comme saint Bernard la promit du temps des Croisades, à tout guerrier qui mourroit en combattant les Infideles : proposition que l'Empereur Nicéphore fit aux Evêques assemblés, qui, moins habiles que saint Bernard, la rejetterent d'une commune voix. (c) Ils ne s'apperçurent point que ce refus décourageoit les Grecs, favorisoit l'extinction du Christianisme

(c) Ils alléguoient, en faveur de leur sentiment, l'ancienne discipline de l'Eglise d'Orient, et le treizieme Canon de la Lettre de saint Basile le Grand à Amphiloque. Cette Lettre portoit, que, *tout soldat qui tuoit un ennemi dans le combat, ne pouvoit, de trois ans, s'approcher de la Communion.* D'où l'on pourroit conclure, que s'il est avantageux d'être gouverné par un homme éclairé et vertueux, rien ne seroit quelquefois plus dangereux que de l'être par un Saint.

et les progrès des Sarrazins, auxquels on ne pouvoit opposer que la digue d'un zele égal à leur fanatisme. Ces Evêques continuerent donc d'attribuer aux crimes de la Nation, les calamités qui désoloient l'Empire, et dont un œil éclairé eût cherché et découvert la cause dans l'aveuglement de ces mêmes Prélats, qui, dans de pareilles conjonctures, pouvoient être regardés comme les verges dont le Ciel se servoit pour frapper l'Empire, et comme la plaie dont il l'affligeoit.

Les succès étonnants des Sarrazins dépendoient tellement de la force de leurs passions, et la force de leurs passions des moyens dont on se servoit pour les allumer en eux, que ces mêmes Arabes, ces guerriers si redoutables, devant lesquels la terre trembloit et les armées Grecques fuioient, dispersées comme la poussiere devant les aquilons, frémissoient eux-mêmes

à l'aspect d'une secte de Musulmans nommés les Safriens. (*d*) Echauffés, comme tous réformateurs, d'un orgueil plus féroce et d'une croyance plus ferme, ces Sectaires voyoient, d'une vue plus distincte, les plaisirs célestes que l'espérance ne présentoit aux autres Musulmans que dans un lointain plus confus. Aussi ces furieux Safriens vouloient-ils purger la terre de ses erreurs, éclairer ou exterminer les nations, qui, disoient-ils, à leur aspect, devoient, frappées

(*d*) Ces Safriens étoient si redoutés, qu'Adi, Capitaine d'une grande réputation, ayant reçu ordre d'attaquer, avec six cents hommes, cent vingt de ces fanatiques, qui s'étoient rassemblés dans le Gouvernement d'un nommé Ben-Mervan; ce Capitaine représenta qu'avides de la mort, chacun de ces Sectaires pouvoit combattre avec avantage contre vingt Arabes; et qu'ainsi l'inégalité de courage n'étant point, dans cette occasion, compensée par l'inégalité du nombre, il ne hasarderoit point un combat que la valeur déterminée de ces fanatiques rendoit si inégal.

de terreur ou de lumiere, se détacher de leurs préjugés ou de leurs opinions, aussi promptement que la fleche se détache de l'arc dont elle est décochée.

Ce que je dis des Arabes et des Safriens, peut s'appliquer à toutes les Nations mues par le ressort des Religions; c'est en ce genre l'égal degré de crédulité, qui, chez tous les Peuples, produit l'équilibre de leur passion et de leur courage.

A l'égard des passions d'une autre espece, c'est encore le degré inégal de leur force, toujours occasionné par la diversité des gouvernements et des positions des Peuples, qui dans la même extremité, les détermine à des partis très-différents.

Lorsque Thémistocle vint, à main armée, lever des subsides considérables sur les riches alliés de sa République; ces alliés, dit Plutarque, s'empresserent

de les lui fournir, parce qu'une crainte proportionnée aux richesses qu'il pouvoit leur enlever, les rendoit souples aux volontés d'Athènes. Mais, lorsque ce même Thémistocle s'adressa à des Peuples indigents; que, débarqué à Andros, il fit les mêmes demandes à ces Insulaires, leur déclarant qu'il venoit, accompagné de deux puissantes Divinités, *le Besoin et la Force, qui*, disoit-il, *entraînent toujours la Persuasion à leur suite : Thémistocle*, lui répondirent les habitants d'Andros, *nous nous soumettrions, comme les autres alliés, à tes ordres, si nous n'étions aussi protégés par deux Divinités aussi puissantes que les tiennes, l'Indigence, et le Désespoir qui méconnoît la Force.*

La vivacité des passions dépend donc, en des moyens (*e*) que le Législateur

(*e*) De petits moyens produisent toujours de petites passions et de petits effets : il faut de

employe pour les allumer en nous, ou des positions où la fortune nous place.

---

grands motifs pour nous exciter aux entreprises hardies. C'est la foiblesse, encore plus que la sottise, qui, dans la plupart des Gouvernements, éternise les abus. Nous ne sommes pas aussi imbécilles que nous le paroîtrons à la postérité. Est-il, par exemple, un homme qui ne sente l'absurdité de la loi, qui défend aux Citoyens de disposer de leurs biens avant vingt-cinq ans, et qui leur permet à seize ans d'engager leur liberté chez des Moines? Chacun sait le remede à ce mal, et sent, en même temps, combien il seroit difficile de l'appliquer. Que d'obstacles, en effet, l'intérêt de quelques sociétés ne mettroit-il pas à cet égard au bien public? Que de longs et pénibles efforts de courage et d'esprit, que de constance, enfin, ne supposeroit pas l'exécution d'un pareil projet? Pour le tenter, peut-être faudroit-il que l'homme en place y fût excité par l'espoir de la plus grande gloire, et qu'il pût se flatter de voir la reconnaissance publique lui dresser par-tout des statues. L'on doit toujours se rappeller qu'en morale, ainsi qu'en physique et en méchanique, les effets sont toujours proportionnés aux causes.

Plus nos passions sont vives, plus les effets qu'elles produisent sont grands. Aussi, les succès, comme le prouve toute l'Histoire, accompagnent toujours les Peuples animés de passions fortes : vérité trop peu connue, et dont l'ignorance s'est opposée aux progrès qu'on eût faits dans l'art d'inspirer des passions ; art jusqu'à présent inconnu, même à ces Politiques de réputation, qui calculent assez bien les intérêts et les forces d'un Etat, mais qui n'ont jamais senti les ressources singulieres qu'en des instants critiques on peut tirer des passions lorsqu'on sait l'art de les allumer.

Les principes de cet art, aussi certains que ceux de la Géométrie, ne paroissent, en effet, avoir été jusqu'ici apperçus que par de grands hommes dans la guerre ou dans la politique. Sur quoi j'observerai que, si la vertu, le courage, et, par consé-

quent, les passions dont les soldats sont animés, ne contribuent pas moins au gain des batailles, que l'ordre, dans lequel ils sont rangés, un Traité sur l'art de les inspirer ne seroit pas moins utile à l'instruction des Généraux, que l'excellent Traité de l'illustre Chevalier Folard sur la Tactique. (f)

Ce furent les passions réunies de l'amour de la liberté et de la haine de l'esclavage, qui, plus que l'habileté de Ingénieurs, firent les célebres et opiniâtres défenses d'Abydos, de Sagunte, de Carthage, de Numance et de Rhodes.

Ce fut dans l'art d'exciter des passions, qu'Alexandre surpassa presque

(f) La discipline n'est, pour ainsi dire, que l'art d'inspirer aux soldats plus de peur de leurs Officiers que des ennemis. Cette peur a souvent l'effet du courage; mais elle ne tient pas devant la féroce et opiniâtre valeur d'un Peuple animé par le fanatisme ou l'amour vif de la Patrie.

tous les autres grands Capitaines ; c'est à ce même art qu'il dut ces succès, attribués tant de fois, par ceux auquels on donne le nom de gens sensés, au hasard, ou à une folle témérité, parce qu'ils n'apperçoivent point les ressorts presque invisibles dont ce Héros se servoit pour opérer tant de prodiges.

La conclusion de ce Chapitre, c'est que la force des passions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les allumer. Maintenant je dois examiner si ces mêmes passions peuvent, dans tous les hommes communément bien organisés, s'exalter au point de les douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.

CHAPITRE XXVI.

De quel degré de passion les hommes sont susceptibles.

SI, pour déterminer ce degré, je me transporte sur les montagnes de l'Abyssinie, j'y vois, à l'ordre de leurs Khalifes, des hommes impatients de la mort, se précipiter les uns sur la pointe des poignards et des rochers, et les autres dans les abymes de la mer : on ne leur propose cependant point d'autre récompense que les plaisirs célestes promis à tous les Musulmans ; mais la possession leur en paroît plus assurée : en conséquence, le desir d'en jouir se fait plus vivement sentir en eux, et leurs efforts pour les mériter sont plus grands.

Nulle autre part que dans l'Abyssi-

nie, on n'employoit autant de soin et d'art pour affermir la croyance de ces aveugles et zélés exécuteurs des volontés du Prince. Les victimes destinées à cet emploi, ne recevoient et n'auroient reçu nulle part une éducation si propre à former des fanatiques. Transportés, dès l'âge le plus tendre, dans un endroit écarté, désert et sauvage du Serrail, c'est-là qu'on égaroit leur raison dans les ténebres de la Foi Musulmane, qu'on leur annonçoit la mission, la loi de Mahomet, les prodiges opérés par ce Prophète, et l'entier dévouement dû aux ordres du Khalife: c'est-là, qu'en leur faisant les descriptions les plus voluptueuses du Paradis, on excitoit en eux la soif la plus ardente des plaisirs célestes. A peine avoient-ils atteint cet âge où l'on est prodigue de son être, où, par des desirs fougueux, la nature marque, et l'impatience, et la puis-

sance qu'elle a de jouir des plaisirs les plus vifs ; qu'alors, pour fortifier la croyance d'un jeune homme et l'enflammer du fanatisme le plus violent, les Prêtres, après avoir mêlé dans sa boisson une liqueur assoupissante, le transportoient, pendant son sommeil, de sa triste demeure dans un bosquet charmant destiné à cet usage.

Là, couché sur des fleurs, entouré de fontaines jaillissantes, il repose, jusqu'au moment où l'aurore, en rendant la forme et la couleur à l'univers, éveille toutes les puissances productrices de la nature, et fait circuler l'amour dans les veines de la jeunesse. Frappé de la nouveauté des objets qui l'environnent, le jeune homme porte par-tout ses regards, et les arrête sur des femmes charmantes, que son imagination crédule transforme en Houris. Complices de la fourberie des Prêtres, elles sont instruites dans l'art de sé-

duire; il les voit s'avancer vers lui en dansant; elles jouissent du spectacle de sa surprise; par mille jeux enfantins, elles excitent en lui des desirs inconnus, opposent la gaze légere d'une feinte pudeur à l'impatience des desirs qui s'en irritent : elles cedent enfin à son amour. Alors, substituant à ces jeux enfantins les caresses emportées de l'ivresse, elles le plongent dans ce ravissement dont l'ame ne peut qu'à peine supporter les délices. A cette ivresse, succede un sentiment tranquille, mais voluptueux, qui bientôt est interrompu par de nouveaux plaisirs; jusqu'à ce qu'enfin épuisé de desirs, ce jeune homme, assis par ces mêmes femmes dans un banquet délicieux, y soit enivré de nouveau, et reporté pendant son sommeil dans sa premiere demeure. Il y cherche, à son réveil, les objets qui l'ont enchanté; ils ont, comme une vision trompeuse, disparu à ses

yeux. Il appelle encore les Houris ; il ne retrouve près de lui que des Imans : il leur raconte les songes qui l'ont fatigué. A ce récit, le front attaché sur la terre, les Imans s'écrient : « O vase » d'élection ! ô mon fils ! sans doute » que notre saint Prophète t'a ravi aux » Cieux, t'a fait jouir des plaisirs ré- » servés aux Fideles pour fortifier ta » foi et ton courage. Mérite donc une » pareille faveur par un dévouement » absolu aux ordres du Khalife. »

C'est par une semblable éducation que ces Dervis animoient les Ismaélites de la plus ferme croyance : c'est ainsi qu'ils leur faisoient prendre, si je l'ose dire, la vie en haine et la mort en amour ; qu'ils leur faisoient considérer les portes du trépas comme une entrée aux plaisirs célestes, et leur inspiroient enfin ce courage déterminé, qui, pendant quelques instants, a fait l'étonnement de l'univers.

Je dis quelques instants, parce que cette espece de courage disparoît bientôt avec la cause qui le produit. De toutes les passions, celle du fanatisme, qui, fondée sur le desir des plaisirs célestes, est, sans contredit, la plus forte, est toujours chez un Peuple, la passion la moins durable, parce que le fanatisme ne s'établit que sur des préjugés et des séductions dont la raison doit insensiblement sapper les fondements. Aussi, les Arabes, les Abyssins, et généralement tous les Peuples Mahométans, perdirent-ils, dans l'espace d'un siecle, toute la supériorité de courage qu'ils avoient sur les autres Nations; et c'est en ce point qu'ils furent fort inférieurs aux Romains.

La valeur de ces derniers, excitée par la passion du patriotisme, et fondée sur des récompenses réelles et temporelles, eût toujours été la même, si le luxe n'eût passé à Rome avec les

dépouilles de l'Asie, si le desir des richesses n'eût brisé les liens qui unissoient l'intérêt personnel à l'intérêt général, et n'eût à la fois corrompu chez ce Peuple, et les mœurs, et la forme du Gouvernement.

Je ne puis m'empêcher d'observer, au sujet de ces deux especes de courage, fondés, l'un sur un fanatisme de Religion, l'autre sur l'amour de la Patrie, que le dernier est le seul qu'un habile Législateur doive inspirer à ses Concitoyens. Le courage fanatique s'affoiblit et s'éteint bientôt. D'ailleurs, ce courage prenant sa source dans l'aveuglement et la superstition, dès qu'une Nation a perdu son fanatisme, il ne lui reste que sa stupidité; alors elle devient le mépris de tous les Peuples, auxquels elle est réellement inférieure à tous égards.

C'est à la stupidité Musulmane que les Chrétiens doivent tant d'avantages

remportés sur les Turcs, qui, par leur nombre seul, dit le Chevalier Folard, seroient si redoutables, s'ils faisoient quelques légers changemens dans leur ordre de bataille, leur discipline et leur armure, s'ils quittoient le sabre pour la baïonnette, et qu'ils pussent enfin sortir de l'abrutissement où la superstition les retiendra toujours : tant leur Religion, ajoute cet illustre Auteur, est propre à éterniser la stupidité et l'incapacité de cette Nation.

J'ai fait voir que les passions pouvoient, si je l'ose dire, s'exalter en nous jusqu'au prodige : vérité prouvée, et par le courage désespéré des Ismaélites, et par les méditations des Gymnosophistes, dont le noviciat ne s'achevoit qu'en trente-sept ans de retraite, d'étude et de silence, et par les macérations barbares et continues des Fakirs, et par la fureur vengeresse des Japonois,

Japonois, (*a*) et par les duels des Européens, et enfin, par la fermeté des gladiateurs, de ces hommes pris au hasard, qui, frappés du coup mortel, tomboient et mouroient sur l'arene avec le même courage qu'ils y avoient combattu.

Tous les hommes, comme je m'étois proposé de le prouver, sont donc, en général, susceptibles d'un degré de passion plus que suffisant pour les faire triompher de leur paresse, et les douer de la continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité des lumieres.

La grande inégalité d'esprit qu'on apperçoit entre les hommes dépend donc uniquement, et de la différente éducation qu'ils reçoivent, et de l'enchaî-

(*a*) Ils se fendent le ventre en présence de celui qui les a offensés; et celui-ci est, sous peine d'infamie, pareillement contraint de se l'ouvrir.

nement inconnu et divers des circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés.

En effet, si toutes les opérations de l'esprit se réduisent à sentir, se ressouvenir, et à observer les rapports que ces divers objets ont entre eux et avec nous, il est évident que tous les hommes étant doués, comme je viens de le montrer, de la finesse de sens, de l'étendue de mémoire, et enfin de la capacité d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées; parmi les hommes communément bien organisés, (*b*) il n'en est, par-conséquent, aucun qui ne puisse s'illustrer par de grands talents.

J'ajouterai, comme une seconde démonstration de cette vérité, que tous

(*b*) C'est-à-dire, ceux dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut, tels que sont la plupart des hommes.

les faux jugements, ainsi que je l'ai prouvé dans mon premier Discours, sont l'effet ou de l'ignorance, ou des passions : de l'ignorance, lorsqu'on n'a point dans sa mémoire les objets de la comparaison desquels doit résulter la vérité que l'on cherche : des passions, lorsqu'elles sont tellement modifiées, que nous avons intérêt à voir les objets différents de ce qu'ils sont. Or, ces deux causes uniques et générales de nos erreurs, sont deux causes accidentelles. L'ignorance, premiérement, n'est point nécessaire ; elle n'est l'effet d'aucun défaut d'organisation, puisqu'il n'est point d'homme, comme je l'ai montré au commencement de ce Discours, qui ne soit doué d'une mémoire capable de contenir infiniment plus d'objets que n'en exige la découverte des plus hautes vérités. A l'égard des passions, les besoins physiques étant les seules passions immédiatement données par la na-

ture, et les besoins n'étant jamais trompeurs, il est encore évident que le défaut de justesse dans l'esprit n'est point l'effet d'un défaut dans l'organisation; que nous avons tous en nous la puissance de porter les mêmes jugements sur les mêmes choses. Or, voir de même, c'est avoir également d'esprit. Il est donc certain que l'inégalité d'esprit, apperçue dans les hommes que j'appelle communément bien organisés, ne dépend nullement de l'excellence plus ou moins grande de leur organisation; (c) mais de l'éducation différente qu'ils

(c) J'observerai à ce sujet, que, si le titre d'homme d'esprit, comme je l'ai fait voir dans le second Discours, n'est point accordé au nombre, à la finesse, mais au choix heureux des idées qu'on présente au Public; et si le hasard, comme l'expérience le prouve, nous détermine à des études plus ou moins intéressantes, et choisit presque toujours pour nous les sujets que nous traitons; ceux qui regardent l'esprit

reçoivent, des circonstances diverses dans lesquelles ils se trouvent, enfin du peu d'habitude qu'ils ont de penser, de la haine qu'en conséquence ils contractent, dans leur premiere jeunesse, pour l'application dont ils deviennent absolument incapables dans un âge plus avancé.

Quelque probable que soit cette opinion, comme sa nouveauté peut encore étonner, qu'on se détache difficilement de ses anciens préjugés, et qu'enfin la vérité d'un système se prouve par l'explication des phénomenes qui en dépen-

comme un don de la nature, sont, dans cette supposition-là même, obligés de convenir que l'esprit est plutôt l'effet du hasard que de l'excellence de l'organisation; et qu'on ne peut le regarder comme un pur don de la nature; à moins d'entendre, par le mot *nature*, l'enchaînement éternel et universel, qui lie ensemble tous les événements du monde, et dans lequel l'idée même du hasard se trouve comprise.

dent ; je vais, conséquemment à mes principes, montrer, dans le Chapitre suivant, pourquoi l'on trouve si peu de gens de génie parmi tant d'hommes tous faits pour en avoir.

CHAPITRE XXVII.

Du rapport des faits avec les principes ci-dessus établis.

L'Expérience semble démentir mes raisonnements ; et cette contradiction apparente peut rendre mon opinion suspecte. Si tous les hommes, dira-t-on, avoient une égale disposition à l'esprit, pourquoi, dans un Royaume composé de quinze à dix-huit millions d'ames, voit on si peu de Turenne, de Rôny, de Colbert, de Descartes, de Corneille, de Moliere, de Quinault, de le Brun, de ces hommes enfin cités

comme l'honneur de leur siecle et de leur Pays ?

Pour résoudre cette question, qu'on examine la multitude des circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former des hommes illustres, en quelque genre que ce soit ; et l'on avouera que les hommes sont si rarement placés dans ce concours heureux de circonstances, que les génies du premier ordre doivent être, en effet, aussi rares qu'ils le sont.

Supposons en France seize millions d'ames douées de la plus grande disposition à l'esprit ; supposons dans le Gouvernement, un desir vif de mettre ces dispositions en valeur : si, comme l'expérience le prouve, les livres, les hommes et les secours propres à développer en nous ces dispositions, ne se trouvent que dans une Ville opulente, c'est, par conséquent, dans les huit cents mille ames qui vivent ou qui ont long-

temps vécu à Paris, (a) qu'on doit chercher et qu'on peut trouver des hommes supérieurs dans les différents genres de Sciences et d'Arts. Or, de ces huit cents mille ames, si d'abord l'on en supprime la moitié, c'est-à-dire, les femmes, dont l'éducation et la vie s'opposent au progrès qu'elles pourroient faire dans les Sciences et les Arts; qu'on en retranche encore les enfants, les vieillards, les Artisans, les Manœuvres, les Domestiques, les Moines, les Soldats, les Marchands, et généra-

(a) Qu'on parcoure la liste des grands hommes, on verra que les Moliere, les Quinaut, les Corneille, les Condé, les Pascal, les Fontenelle, les Mallebranche, etc. ont, pour perfectionner leur esprit, eu besoin du secours de la Capitale; que les talents campagnards sont toujours condamnés à la médiocrité; et que les Muses, qui recherchent, avec tant d'empressement, les bois, les fontaines et les prairies, ne seroient que des villageoises, si elles ne prenoient, de temps en temps, l'air des grandes villes.

lement tous ceux qui, par leur état, leurs dignités, leurs richesses, sont assujettis à des devoirs, ou livrés à des plaisirs qui remplissent une partie de leur journée; si l'on ne considere enfin que le petit nombre de ceux qui, placés, dès leur jeunesse, dans cet état de médiocrité où l'on n'éprouve d'autre peine que celle de ne pouvoir soulager tous les malheureux, où d'ailleurs l'on peut, sans inquiétude, se livrer tout entier à l'étude et à la méditation; il est certain que ce nombre ne peut excéder celui de six mille; que, de ces six mille, il n'en est pas six cents d'animés du désir de s'instruire; que, de ces six cents, il n'en est pas la moitié qui soient échauffés de ce desir, au degré de chaleur propre à féconder en eux les grandes idées; qu'on n'en comptera pas cent, qui, au desir de s'instruire, joignent la constance et la patience nécessaires pour perfectionner leurs

talents, et qui réunissent ainsi deux qualités, que la vanité, trop impatiente de se produire, rend presque toujours inalliables; qu'enfin, il n'en est peut-être pas cinquante, qui, dans leur premiere jeunesse, toujours appliqués au même genre d'étude, toujours insensibles à l'amour et à l'ambition, n'ayent, ou dans des études trop variées, ou dans les plaisirs, ou dans les intrigues, perdu des moments dont la perte est toujours irréparable pour quiconque veut se rendre supérieur en quelque Science ou quelque Art que ce soit. Or [illegible]e ce nombre de cinquante, qui, divisé par celui de divers genres d'étude, ne donneroit qu'un ou deux hommes dans chaque genre, si je déduis ceux qui n'ont pas lu les Ouvrages, vécu avec les hommes les plus propres à les éclairer; et que, de ce nombre ainsi réduit, je retranche encore tous ceux dont la mort, les ren-

versements de fortune ou d'autres accidents pareils ont arrêté les progrès ; je dis que, dans la forme actuelle de notre Gouvernement, la multitude des circonstances, dont le concours est absolument nécessaire pour former de grands hommes, s'oppose à leur multiplication ; et que les gens de génie doivent être aussi rares qu'ils le sont.

C'est donc uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cause de l'inégalité des esprits. Alors, pour rendre compte de la disette ou de l'abondance des grands hommes dans certains siecles ou certains Pays, on n'a plus recours aux influences de l'air, aux différents éloignements où les climats sont du soleil, ni a tous les raisonnements pareils, qui, toujours répétés, ont toujours été démentis par l'expérience et l'Histoire.

Si la différente température des climats avoit tant d'influence sur les ames et sur les esprits, pourquoi ces Ro-

mains, (b) si magnanimes, si audacieux sous un Gouvernement républicain, seroient-ils aujourd'hui si mous et si efféminés? Pourquoi ces Grecs et ces Egyptiens, qui, jadis recommandables par leur esprit et leur vertu, étoient l'admiration de la terre, en sont-ils aujourd'hui le mépris? Pourquoi ces Asiatiques, si braves sous le nom d'Eléamites, si lâches et si vils du temps d'Alexandre, sous celui de Perses, seroient-ils, sous le nom de Parthes, devenus la terreur de Rome, dans un siecle où les Romains n'avoient encore rien perdu de leur courage et

(b) En avouant que les Romains d'aujourd'hui ne ressemblent point aux anciens Romains, quelques uns prétendent qu'ils ont ceci de commun, c'est d'être les maîtres du monde. Si l'ancienne Rome, disent-ils, le conquit par ses vertus et sa valeur, Rome moderne l'a reconquis par ses ruses, et ses artifices politiques; et le Pape Grégoire VII est le César de cette seconde Rôme.

de leur discipline ? Pourquoi les Lacédémoniens, les plus braves et les plus vertueux des Grecs, tant qu'ils furent religieux observateurs des Loix de Lycurgue, perdirent-ils l'une et l'autre de ces réputations, lorsqu'après la guerre du Péloponnese, ils eurent laissé introduire l'or et le luxe chez eux ? Pourquoi ces anciens Cattes, si redoutables aux Gaulois, n'auroient-ils plus le même courage ? Pourquoi ces Juifs, si souvent défaits par leurs ennemis, montrerent-ils, sous la conduite des Machabées, un courage digne des Nations les plus belliqueuses ? Pourquoi les Sciences et les Arts, tour-à-tour cultivés et négligés chez différents Peuples, ont-ils successivement parcouru presque tous les climats ?

Dans un Dialogue de Lucien : « Ce » n'est point en Grece, dit la Philo» sophie, que je fis ma premiere de» meure. Je portai d'abord mes pas vers

» l'Indus ; et l'Indien, pour m'écouter, » descendit humblement de son élé- » phant. Des Indes, je tournai vers » l'Ethiopie ; je me transportai en Egyp- » te : d'Egypte, je passai à Babylone, » je m'arrêtai en Scythie ; je revins par » la Thrace. Je conversai avec Orphée, » et Orphée, m'apporta en Grece. »

Pourquoi la Philosophie a-t-elle passé de la Grece dans l'Hespérie, de l'Hespérie à Constantinople et dans l'Arabie ? et pourquoi, repassant d'Arabie en Italie, a-t-elle trouvé des asyles dans la France, l'Angleterre, et jusques dans le Nord de l'Europe ? Pourquoi ne trouve-t-on plus de Phocion à Athenes, de Pélopidas à Thebes, de Décius à Rome ? La température de ces climats n'a pas changé : à quoi donc attribuer la transmigration des Arts, des Sciences, du courage et de la vertu, si ce n'est à des causes morales ?

C'est à ces causes que nous devons

l'explication d'une infinité de phénomenes politiques, qu'on essaye en vain d'expliquer par le physique. Tels sont les conquêtes des Peuples du Nord, l'esclavage des Orientaux, le génie allégorique de ces mêmes Nations, la supériorité de certains Peuples dans certains genres de Sciences; supériorité qu'on cessera, je pense, d'attribuer à la différente température des climats, lorsque j'aurai rapidement indiqué la cause de ces principaux effets.

CHAPITRE XXVIII.

Des Conquêtes des Peuples du Nord.

LA cause physique des conquêtes des Septentrionaux est, dit-on, renfermée dans cette supériorité de courage ou de force dont la nature a doué les Peuples du Nord préférablement à ceux du Midi.

Cette opinion, propre à flatter l'orgueil des Nations de l'Europe, qui, presque toutes, tirent leur origine des Peuples du Nord, n'a point trouvé de contradicteurs. Cependant, pour s'assurer de la vérité d'une opinion si flatteuse, examinons si les Septentrionaux sont réellement plus courageux et plus forts que les Peuples du Midi. Pour cet effet, sachons d'abord ce que c'est que le courage, et remontons jusqu'aux principes qui peuvent jetter du jour sur une des questions les plus importantes de la Morale et de la Politique.

Le courage n'est, dans les animaux, que l'effet de leurs besoins : ces besoins sont-ils satisfaits ? ils deviennent lâches : le lion affamé attaque l'homme, le lion rassasié le fuit. La faim de l'animal une fois appaisée, l'amour de tout être pour sa conservation, l'éloigne de tout danger. Le courage, dans les animaux, est donc un effet de leur besoin. Si

nous donnons le nom de timides aux animaux pâturants, c'est qu'ils ne sont pas forcés de combattre pour se nourrir, c'est qu'ils n'ont nuls motifs de braver les dangers : ont-ils un besoin ? ils ont du courage ; le cerf en rut est aussi furieux qu'un animal vorace.

Appliquons à l'homme ce que j'ai dit des animaux. La mort est toujours précédée de douleurs ; la vie toujours accompagnée de quelques plaisirs. On est donc attaché à la vie, par la crainte de la douleur et par l'amour du plaisir : plus la vie est heureuse, plus on craint de la perdre ; et delà les horreurs qu'éprouvent, à l'instant de la mort, ceux qui vivent dans l'abondance. Au contraire, moins la vie est heureuse, moins on a de regret à la quitter : delà cette insensibilité avec laquelle le Paysan attend la mort.

Or, si l'amour de notre être est fondé sur la crainte de la douleur et

l'amour du plaisir, le desir d'être heureux est donc en nous plus puissant que le desir d'être. Pour obtenir l'objet à la possession duquel on attache son bonheur, chacun est donc capable de s'exposer à des dangers plus ou moins grands, mais toujours proportionnés au desir plus ou moins vif qu'il a de posséder cet objet. (a) Pour être absolument sans courage, il faudroit être absolument sans desir.

Les objets des desirs des hommes sont variés; ils sont animés de passions différentes: telles sont l'avarice, l'ambition, l'amour de la Patrie, celui des femmes, etc. En conséquence, l'homme capable des résolutions les plus hardies pour satisfaire une certaine passion, sera sans courage lors-

(a) La Nation la plus courageuse est, par cette raison, la Nation où la valeur est le mieux récompensée, et la lâcheté la plus punie.

qu'il s'agira d'une autre passion. On a vu mille fois le Flibustier animé d'une valeur plus qu'humaine, lorsqu'elle étoit soutenue par l'espoir du butin, se trouver sans courage pour se venger d'un affront. César, qu'aucun péril n'étonnoit quand il marchoit à la gloire, ne montoit qu'en tremblant dans son char, et ne s'y asseyoit jamais qu'il n'eût superstitieusement récité trois fois un certain vers qu'il s'imaginoit devoir l'empêcher de verser. (*b*) L'homme timide, que tout danger effraye, peut s'animer d'un courage désespéré, s'il s'agit de défendre sa femme, sa maîtresse ou ses enfants. Voilà de quelle maniere l'on peut expliquer une partie des phénomenes du courage, et la raison pour laquelle le même homme

(*b*) *Voyez l'Histoire critique de la Philosophie.*

est brave ou timide, selon les circonstances diverses dans lesquelles il est placé.

Après avoir prouvé que le courage est un effet de nos besoins, une force qui nous est communiquée par nos passions, et qui s'exerce sur les obstacles que le hasard ou l'intérêt d'autrui mettent à notre bonheur, il faut maintenant, pour prévenir toute objection et jetter plus de jour sur une matiere si importante, distinguer deux especes de courage.

Il en est un que je nomme vrai courage : il consiste à voir le danger tel qu'il est, et à l'affronter. Il en est un autre qui n'en a, pour ainsi dire, que les effets : cette espece de courage, commun à presque tous les hommes, leur fait braver les dangers, parce qu'ils les ignorent ; parce que les passions, en fixant toute leur attention sur l'objet de leurs désirs,

leur dérobent, du moins, une partie du péril auquel elles les exposent.

Pour avoir une mesure exacte du vrai courage de ces sortes de gens, il faudroit pouvoir en soustraire toute la partie du danger que les passions ou les préjugés leur cachent; et cette partie est ordinairement très-considérable. Proposez le pillage d'une ville à ce même soldat qui monte avec crainte à l'assaut: l'avarice fascinera ses yeux: il attendra impatiemment l'heure de l'attaque; le danger disparoîtra; il sera d'autant plus intrépide, qu'il sera plus avide. Mille autres causes produisent l'effet de l'avarice: le vieux soldat est brave, parce que l'habitude d'un péril auquel il a toujours échappé, rend à ses yeux le péril nul; le soldat victorieux marche à l'ennemi avec intrépidité, parce qu'il ne s'attend point à sa résistance, et croit triompher sans danger. Celui-ci,

est hardi, parce qu'il se croit heureux; celui-là, parce qu'il se croit *dur*; un troisieme, parce qu'il se croit adroit. Le courage est donc rarement fondé sur un vrai mépris de la mort. Aussi l'homme intrépide, l'épée à la main, sera souvent poltron au combat du pistolet. Transportez sur un vaisseau le soldat qui brave la mort dans le combat; il ne la verra qu'avec horreur dans la tempête, parce qu'il ne la voit réellement que là.

Le courage est donc souvent l'effet d'une vue peu nette du danger qu'on affronte, ou de l'ignorance entiere de ce même danger. Que d'hommes sont saisis d'effroi au bruit du tonnerre, et craindroient de passer une nuit dans un bois éloigné des grandes routes, lorsqu'on n'en voit aucun qui n'aille de nuit, et sans crainte, de Paris à Versailles? Cependant la maladresse d'un postillon, ou la rencontre

d'un assassin dans une grande route, sont des accidents plus communs, et, par conséquent, plus à craindre qu'un coup de tonnerre ou la rencontre de ce même assassin dans un bois écarté. Pourquoi donc la frayeur est-elle plus commune dans le premier cas que dans le second? C'est que la lueur des éclairs et le bruit du tonnerre, ainsi que l'obscurité des bois, présentent, à chaque instant, à l'esprit, l'image d'un péril que ne réveille point la route de Paris à Versailles. Or, il est peu d'hommes qui soutiennent la présence du danger: cet aspect a sur eux tant de puissance, qu'on a vu des hommes, honteux de leur lâcheté, se tuer et ne pouvoir se venger d'un affront. L'aspect de leur ennemi étouffoit en eux le cri de l'honneur; il falloit, pour y obéir, que, seuls, et s'échauffant eux-mêmes de ce sentiment, ils saisissent le moment

d'un transport, pour se donner, si je l'ose dire, la mort, sans s'en appercevoir. C'est aussi pour prévenir l'effet que produit, sur presque tous les hommes, la vue du danger, qu'à la guerre, non content de ranger les soldats dans un ordre qui rend leur fuite très-difficile, on veut encore, en *Asie*, les échauffer d'*opium*; en Europe, d'eau-de-vie; et les étourdir, ou par le bruit du tambour, ou par les cris qu'on leur fait jetter. (c) C'est par ce moyen que, leur cachant une partie

(c) Le Maréchal de Saxe, en parlant des Prussiens, dit à ce sujet, dans ses *Rêveries*, que l'habitude où ils sont de charger leurs armes en marchant, est très-bonne. Distrait par cette occupation, le soldat, ajoute-t-il, en voit moins le danger.

En parlant d'un Peuple nommé les Aries, qui se peignoient le corps d'une maniere effroyable, pourquoi Tacite dit-il que, dans un combat, les yeux sont les premiers vaincus? C'est qu'un

de du danger auquel on les expose, on met leur amour pour l'honneur en équilibre avec leur crainte. Ce que je dis des Soldats, je le dis des Capitaines : entre les plus courageux, il en est peu, qui, dans le lit (*d*) ou sur l'échafaud, considerent la mort d'un œil tranquille. Quelle foiblesse ce Maréchal de Biron, si brave dans les combats, ne montra-t-il pas au supplice ?

Pour soutenir la présence du trépas, il faut être, ou dégouté de la vie, ou dévoré de ces passions fortes qui

---

qu'un objet nouveau rappelle plus distinctement à la mémoire du soldat, l'image de la mort, qu'il n'entrevoyoit que confusément.

(*d*) Si les jeunes montrent, en général, plus de courage au lit de la mort, et plus de foiblesse sur l'échafaud que les vieillards, c'est que, dans le premier cas, les jeunes gens conservent plus d'espoir, et que, dans le second, ils font une plus grande perte.

déterminerent Calanus, Caton et Porcie à se donner la mort. Ceux qu'animent ces fortes passions, n'aiment la vie qu'à certaines conditions: leur passion ne leur cache point le danger auquel ils s'exposent; ils le voyent tel qu'il est, et le bravent. Brutus veut affranchir Rome de la tyrannie; il assassine César, il leve une armée, attaque, combat Octave; il est vaincu; il se tue: la vie lui est insupportable sans la liberté de Rome.

Quiconque est susceptible de passions aussi vives, est capable des plus grandes choses: non-seulement il brave la mort, mais encore la douleur. Il n'en est pas ainsi de ces hommes qui se donnent la mort par dégoût pour la vie: ils méritent presqu'autant le nom de sages que de courageux; la plupart seroient sans courage dans les tortures: ils n'ont point assez de vie et de force en eux, pour en suppor-

ter les douleurs. Le mépris de la vie n'est point, en eux, l'effet d'une passion forte, mais de l'absence des passions; c'est le résultat d'un calcul, par lequel ils se prouvent qu'il vaut mieux n'être pas que d'être malheureux. Or, cette disposition de leur ame les rend incapables des grandes choses. Quiconque est dégoûté de la vie, s'occupe peu des affaires de ce monde. Aussi, parmi tant de Romains qui se sont volontairement donné la mort, en est-il peu qui, par le massacre des tyrans, ayent osé la rendre utile à leur Patrie. En vain disoit-on que la garde qui, de toutes parts, environnoit les Palais de la tyrannie, leur en défendoit l'accès: c'étoit la crainte des supplices qui désarmoit leur bras. De pareils hommes se noyent, se font ouvrir les veines, mais ne s'exposent point à des supplices, cruels ou non, qui ne les y détermine.

C'est la crainte de la douleur qui nous explique toutes les bizarreries de cette espece de courage. Si l'homme assez courageux pour se brûler la cervelle, n'ose se frapper d'un coup de stilet; s'il a de l'horreur pour certains genres de mort, cette horreur est fondée sur la crainte vraie ou fausse d'une plus grande douleur.

Les principes ci-dessus établis donnent, je pense, la solution de toutes les questions de ce genre, et prouvent que le courage n'est point, comme quelques-uns le prétendent, un effet de la température différente des climats, mais des passions et des besoins communs à tous les hommes. Les bornes de mon sujet ne me permettent pas de parler ici des divers noms donnés au courage, tels que ceux de *bravoure*, de *valeur*, d'*intrépidité*, etc. Ce ne sont proprement que des manieres différentes dont le courage se manifeste.

Cette question examinée, je passe à la seconde. Il s'agit de savoir si, comme on le soutient, on doit attribuer les conquêtes des Peuples du Nord à la force et à la vigueur particuliere dont la nature, dit-on, les a doués.

Pour s'assurer de la vérité de cette opinion, c'est en vain que l'on auroit recours à l'expérience : rien n'indique, jusqu'à présent, à l'examinateur scrupuleux, que la nature soit, dans ses productions du Septentrion, plus forte que dans celles du Midi. Si le Nord a ses ours blancs et ses orox, l'Afrique a ses lions, ses rhinocéros et ses éléphants. On n'a point fait lutter un certain nombre de Negres de la Côte-d'or ou du Sénégal, avec un pareil nombre de Russes ou de Finlandois : on n'a point mesuré l'inégalité de leur force, par la pesanteur différente des poids qu'ils pourroient

soulever. On est si loin d'avoir rien constaté à cet égard, que, si je voulois combattre un préjugé par un préjugé, j'opposerois, à tout ce qu'on dit de la force des gens du Nord, l'éloge qu'on fait de celle des Turcs. On ne peut donc appuyer l'opinion qu'on a de la force et du courage des Septentrionaux, que sur l'Histoire de leurs conquêtes; mais alors toutes les Nations peuvent avoir les mêmes prétentions, les justifier par les mêmes titres, et se croire toutes également favorisées de la nature.

Qu'on parcoure l'Histoire, on y verra les Huns quitter les *Palus-Méotides* pour enchaîner les Nations situées au Nord de leur Pays; on y verra les Sarrazins descendre en foule des sables brûlants de l'Arabie, pour venger la terre, dompter les Nations, triompher des Espagnes, et porter la désolation jusques dans le cœur de la

France ; on verra ces mêmes Sarrazins briser d'une main victorieuse les étendards des Croisés ; et les Nations de l'Europe, par des tentatives réitérées, multiplier, dans la Palestine, leurs défaites et leur honte. Si je porte mes regards sur d'autres régions, j'y vois encore la vérité de mon opinion confirmée ; et par les triomphes de Tamerlan, qui, des bords de l'Indus, descend en conquérant jusqu'aux climats glacés de la Sibérie ; et par les conquêtes des Incas, et par la valeur des Egyptiens, qui, regardés du temps de Cyrus comme les Peuples les plus courageux, se montrerent, à la bataille de Tembreia, si dignes de leur réputation ; et enfin, par ces Romains, qui porterent leurs armes victorieuses jusques dans la Sarmatie et les Isles Britanniques. Or, si la victoire a volé alternativement du Midi au Nord, et du Nord au Midi ; si tous les

Peuples ont été, tour-à-tour, conquérants et conquis; si, comme l'Histoire nous l'apprend, les peuples du Septentrion (*e*) ne sont pas moins sensibles aux ardeurs brûlantes du Midi, que les Peuples du Midi le sont à l'âpreté des froids du Nord; et s'ils font la guerre avec un désavantage égal, dans des climats trop différents du leur, il est évident que les conquêtes des Septentrionaux sont absolument indépendantes de la température particuliere de leurs climats; et qu'on chercheroit en vain dans *le* physique, la cause d'un fait dont le moral donne une explication simple et naturelle.

(*e*) Tacite dit que si les Septentrionaux supportent mieux la faim et le froid que les Méridionaux, ces derniers supportent mieux qu'eux la soif et la chaleur.

Le même Tacite, dans les *Mœurs des Germains*, dit qu'ils ne soutiennent point les fatigues de la guerre.

Si le Nord a produit les derniers conquérants de l'Europe, c'est que des Peuples féroces et encore sauvages, (*f*) tels que l'étoient alors les Septentrionaux, sont, comme le remarque le Chevalier Folard, infiniment plus courageux et plus propres à la guerre, que des Peuples nourris dans

(*f*) Olaüs Vormius, dans ses *Antiquités Danoises*, avoue qu'il a tiré la plupart de ses connoissances des rochers du Danemarck, c'est-à-dire, des inscriptions qui y étoient gravées en caractères Runes ou Gothiques. Ces rochers formoient une suite d'histoire et de chronologie, qui composoit presque toute la Bibliotheque du Nord.

Pour conserver la mémoire de quelque événement, on se servoit de pierres brutes d'une grosseur prodigieuse : les unes étoient jettées confusément ; on donnoit aux autres quelque symmétrie. On voit beaucoup de ces pierres dans la plaine de Salisbury en Angleterre, qui servoient de sépulture aux Princes et aux Héros Bretons, comme le prouve la grande quantité d'ossements et d'armures qu'on en tire.

le luxe, la mollesse, et soumis au pouvoir arbitraire, comme l'étoient (g) alors les Romains. Sous les derniers Empereurs, les Romains n'étoient plus ce Peuple, qui, vainqueur des Gaulois et des Germains, tenoit encore le Midi sous ses loix : alors ces maîtres du monde succomboient sous les mêmes vertus qui les avoient fait triompher de l'univers.

Mais, pour subjuguer l'Asie, ils n'eussent, dira-t-on, qu'à lui porter des chaînes. La rapidité, répondrai-je, avec laquelle ils la conquirent, ne prouve point la lâcheté des Peuples du Midi.

(g) Si les Gaulois, dit César, autrefois plus belliqueux que les Germains, leur cedent maintenant la gloire des armes, c'est depuis qu'instruits, par les Romains, dans le commerce, ils se sont enrichis et policés.

Ce qui est arrivé, dit Tacite, aux Gaulois, est arrivé aux Bretons : ces deux Peuples ont perdu leur courage avec leur liberté.

Quelles Villes du Nord se sont défendues avec plus d'opiniâtreté que Marseille, Numance, Sagunte, Rhodes ? Du temps de Crassus, les Romains ne trouverent-ils pas dans les Parthes des ennemis dignes d'eux ? C'est donc à l'esclavage et à la mollesse des Asiatiques, que les Romains dûrent la rapidité de leurs succès.

Lorsque Tacite dit que la Monarchie des Parthes est moins redoutable aux Romains que la liberté des Germains, c'est à la forme du gouvernement de ces derniers qu'il attribue la supériorité de leur courage. C'est donc aux causes morales, et non à la température particuliere des Pays du Nord, que l'on doit rapporter les conquêtes des Septentrionaux.

CHAPITRE XXIX.

De l'Esclavage, et du Génie allégorique des Orientaux.

EGALEMENT frappés de la pesanteur du despotisme Oriental, et de la longue et lâche patience des Peuples soumis à ce joug odieux, les Occidentaux, fiers de leur liberté, ont eu recours aux causes physiques pour expliquer ce phénomene politique. *Ils* ont soutenu que la luxurieuse Asie n'enfantoit que des hommes sans force, sans vertu, et qui, livrés à des desirs brutaux, n'étoient nés que pour l'esclavage. Ils ont ajouté que les Contrées du Midi ne pouvoient, en conséquence, adopter qu'une Religion sensuelle.

Leurs conjectures sont démenties par

l'expérience et l'Histoire : on sait que l'Asie a nourri des Nations très-belliqueuses ; que l'amour n'amollit point le courage ; (*a*) que les Nations les plus sensibles à ses plaisirs, ont, comme le remarquent Plutarque et Platon, souvent été les plus braves et et les plus courageuses ; que le desir ardent des femmes ne peut jamais être regardé comme une preuve de la foiblesse du tempérament (*b*) des Asia-

---

(*a*) Les Gaulois, dit Tacite, estimoient les femmes, avoient pour elles la plus grande vénération : ils leur croyoient quelque chose de divin, les admettoient dans leurs conseils, et délibéroient avec elles sur les affaires d'Etat. Les Germains en usoient de même avec les leurs : les décisions des femmes passoient, chez eux, pour des oracles. Sous Vespasien, une *Velleda*, avant elle une *Aurinia*, et plusieurs autres, s'étoient attiré la même vénération. C'est enfin, dit Tacite, à la société des femmes, que les Germains doivent leur courage dans les combats, et leur sagesse dans les conseils.

(*b*) Au rapport du Chevalier de Beaujeu,

tiques ; et qu'enfin, long-temps avant Mahomet, Odin avoit établi, chez les Nations les plus Septentrionales, une Religion absolument semblable à celle du Prophète de l'Orient. (*c*)

Forcé d'abandonner cette opinion, et de restituer, si j'ose le dire, l'ame et le corps aux Asiatiques, on a cherché, dans la position physique des Peuples de l'Orient, la cause de leur servitude : en conséquence, on a regardé le Midi comme une vaste plaine, dont l'étendue fournissoit à la tyrannie les moyens de retenir les Peuples dans l'esclavage. Mais cette supposition n'est pas confirmée par la Géographie : on sait que le Midi de la terre est de tou-

---

les Septentrionaux ont toujours été très-sensibles aux plaisirs de l'amour. Olgerius, *in Itinere Danico*, dit la même chose.

(*c*) Voyez, dans le Chapitre XXV, l'exacte conformité de ces deux Religions.

tes parts hérissé de montagnes; que le Nord, au contraire, peut être considéré comme une plaine vaste, déserte et couverte de bois, comme vraisemblablement l'ont jadis été les plaines de l'Asie.

Après avoir inutilement épuisé les causes physiques pour y trouver les fondements du despotisme Oriental, il faut bien avoir recours aux causes morales, et, par conséquent, à l'Histoire. Elle nous apprend qu'en se poliçant, les Nations perdent insensiblement leur courage, leur vertu, et même leur amour pour la liberté; qu'incontinent après sa formation, toute société, selon les différentes circonstances où elle se trouve, marche d'un pas plus ou moins rapide à l'esclavage. Or, les Peuples du Midi s'étant les premiers rassemblés en société, doivent, par conséquent, avoir été les premiers soumis au despotisme; parce que c'est à ce

terme qu'aboutit toute espece de gouvernement, et la forme que tout Etat conserve jusqu'à son entiere destruction.

Mais, diront ceux qui croyent le monde plus ancien que nous ne le pensons, comment est-il encore des Républiques sur la terre? Si toute société, leur répondra-t-on, tend, en se policant, au despotisme, toute Puissance despotique tend à la dépopulation. Les climats soumis à ce pouvoir, incultes et dépeuplés après un certain nombre de siecles, se changent en déserts; les plaines, où s'étendoient des Villes immenses, ou s'élevoient des édifices somptueux, se couvrent peu à peu de forêts où se réfugient quelques familles, qui insensiblement reforment de nouvelles Nations sauvages; succession qui doit toujours conserver des Républiques sur la terre.

J'ajouterai seulement à ce que je viens de dire, que si les Peuples du Midi

sont les Peuples le plus anciennement esclaves ; et si les Nations de l'Europe, à l'exception des Moscovites, peuvent être regardées comme des Nations libres, c'est que ces Nations sont plus nouvellement policées ; c'est que, du temps de Tacite, les Germains et les Gaulois n'étoient encore que des especes de Sauvages ; et qu'à moins de mettre, par la force des armes, toute une Nation à la fois dans les fers, ce n'est qu'après une longue suite de siecles, et par des tentatives insensibles, mais continues, que les tyrans peuvent étouffer dans les cœurs l'amour vertueux que tous les hommes ont naturellement pour la liberté, et avilir assez les ames pour les plier à l'esclavage. Une fois parvenu à ce terme, un Peuple devient incapable d'aucun acte de générosité. (*d*) Si les Nations de l'Asie sont le

(*d*) Dans ces Pays, la magnanimité ne

mépris de l'Europe, c'est que le temps les a soumises à un despotisme incom-

---

triomphe point de la vengeance. On ne verra point en Turquie ce qu'on a vu il y a quelques années en Angleterre. Le Prince Édouard, poursuivi par les troupes du Roi, trouve un asyle dans la maison d'un Seigneur. Ce Seigneur est accusé d'avoir donné retraite au Prétendant. On le cite devant les Juges; il s'y présente, et leur dit : *Souffrez qu'avant de subir l'interrogatoire, je vous demande lequel d'entre vous, si le Prétendant se fût réfugié dans sa maison, eût été assez vil et assez lâche pour le livrer?* A cette question, le Tribunal se tait, se leve, et renvoye l'accusé.

On ne voit point en Turquie de possesseur de terre s'occuper du bien de ses vassaux : un Turc n'établit point chez lui de Manufacture; il ne supportera point, avec un plaisir secret, l'insolence de ses inférieurs; insolence qu'une fortune subite inspire presque toujours à ceux qui naissent dans l'indigence. On n'entendra point sortir de sa bouche cette belle réponse, que, dans un cas pareil, fit un Seigneur Anglois à ceux qui l'accusoient de trop de bonté : *Si je voulois plus de respect de mes vassaux, je sais,*

patible avec une certaine élévation d'ame. C'est ce même despotisme, destructeur de toute espece d'esprit et de talents, qui fait encore regarder la stupidité de certains Peuples de l'Orient, comme l'effet d'un défaut d'organisation. Il seroit cependant facile d'appercevoir que la différence extérieure qu'on remarque, par exemple, dans la physionomie du Chinois et du Suédois, ne peut avoir aucune influence sur leur esprit; et que, si toutes nos idées, comme l'a demontré Mr. Locke, nous viennent par les sens, les Septentrionaux n'ayant point un plus grand nombre de sens que les Orientaux, tous, par conséquent, ont, par leur conformation physique, d'égales dispositions à l'esprit.

---

comme vous, que la misere a la voix humble et timide; mais je veux leur bonheur, et je rends graces au Ciel, puisque leur insolence m'assure maintenant qu'ils sont plus riches et plus heureux.

Ce n'est donc qu'à la différente constitution des Empires, et par conséquent aux causes morales, qu'on doit attribuer toutes les différences d'esprit et de caractere qu'on découvre entre les Nations. C'est, par exemple, à la forme de leur gouvernement, que les Orientaux doivent ce génie allégorique, qui fait et qui doit réellement faire le caractere distinctif de leurs ouvrages. Dans les Pays où les Sciences ont été cultivées, où l'on conserve encore le desir d'écrire, où l'on est cependant soumis au pouvoir arbitraire, où, par conséquent, la vérité ne peut se présenter que sous quelque emblême, il est certain que les Auteurs doivent insensiblement contracter l'habitude de ne penser qu'en allégorie. Ce fut aussi pour faire sentir à je ne sais quel tyran l'injustice de ses vexations, la dureté avec laquelle il traitoit ses Sujets, et la dépendance réciproque et nécessaire qui

unit les Peuples et les Souverains, qu'un Philosophe Indien inventa, dit-on, le jeu des *échecs*. Il en donna des leçons au tyran; lui fit remarquer, que, si, dans ce jeu, les pieces devenoient inutiles après la perte du Roi, le Roi, après la prise de ses pieces, se trouvoit dans l'impuissance de se défendre; et que, dans l'un et l'autre cas, la partie étoit également perdue. (*e*)

(*e*) Les Visirs ont, par de semblables adresses, trouvé le moyen de donner des leçons utiles aux Souverains. « Un Roi de Perse en colere, déposa son Grand-Visir, et en mit un autre à sa place: néanmoins, parce que d'ailleurs il étoit content des services du déposé, il lui dit de choisir, dans ses Etats, un endroit tel qu'il lui plairoit, pour y jouir le reste de ses jours, avec sa famille, des bienfaits qu'il avoit reçus de lui jusqu'alors. Le Visir lui répondit: *Je n'ai pas besoin de tous les biens dont Votre Majesté m'a comblé; je la supplie de les reprendre; et si Elle a encore quelque bonté pour moi, je ne lui demande pas*

Je pourrois donner mille autres exemples de la forme allégorique sous laquelle les idées se présentent aux Indiens ; ces exemples feroient, je crois, sentir que la forme du gouvernement, à laquelle les Nations de l'Orient doivent tant d'ingénieuses allégories, a, dans ces mêmes Nations, dû occasion-

---

» *un lieu qui soit habité ; je lui demande, avec* » *instance, de m'accorder quelque village désert,* » *que je puisse repeupler et rétablir avec mes gens,* » *par mon travail, mes soins et mon industrie.* » Le Roi donna ordre qu'on cherchât quelques » villages tels qu'il les demandoit ; mais après » une grande recherche, ceux qui en avoient » eu la commission, vinrent lui rapporter qu'ils » n'en avoient pas trouvé un seul. Le Roi le » dit au Visir déposé, qui lui dit : *Je savois* » *fort bien qu'il n'y avoit pas un seul endroit ruiné* » *dans tous les Pays dont le soin m'avoit été con-* » *fié. Ce que j'en ai fait, a été afin que Votre* » *Majesté sût elle-même en quel état je les lui* » *rends, et qu'Elle en charge un autre qui puisse* » *lui en rendre un aussi bon compte.* » Galland, *Bons mots des Orientaux.*

ner une grande disette d'Historiens. En effet, le genre de l'histoire, qui suppose, sans doute, beaucoup d'esprit, n'en exige cependant pas davantage que tout autre genre d'écrire. Pourquoi donc, entre les Ecrivains, les bons Historiens sont-ils si rares ? C'est que, pour s'illustrer en ce genre, il faut non-seulement naître dans l'heureux concours de circonstances propres à former un grand homme, mais encore dans les Pays où l'on puisse impunément pratiquer la vertu et dire la vérité. Or, le despotisme s'y oppose, et ferme la bouche aux Historiens, (*f*) si sa puissance

(*f*) Si, dans ces Pays, l'Historien ne peut, sans s'exposer à de grands dangers, nommer les traîtres, qui, dans les siecles précédents, ont quelquefois vendu leur Patrie; s'il est forcé de sacrifier ainsi la vérité à la vanité de descendants souvent aussi coupables que leurs ancêtres, comment, en ces Pays, un Ministre feroit-il le bien public? Quels obstacles ne met-

n'est, à cet égard, enchaînée par quelque préjugé, quelque superstition ou quelque établissement particulier. Tel est, à la Chine, l'établissement d'un Tribunal d'Histoire; Tribunal également sourd, jusqu'aujourd'hui, aux prieres comme aux menaces des Rois. (*g*)

Ce

troient point à ses projets des gens puissants, infiniment plus intéressés à la prolongation d'un abus qu'à la réputation de leurs peres? Comment, dans ces Gouvernements, oser demander des vertus à un Citoyen? oser déclamer contre la méchanceté des hommes? Ce ne sont point les hommes qui sont méchants; c'est la législation qui les rends tels, en punissant quiconque fait le bien et dit la vérité.

(*g*) Le Tribunal d'Histoire, dit M. Freret, est composé de deux sortes d'Historiens. Les uns sont chargés d'écrire ce qui se passe au dehors du Palais, c'est-à-dire, tout ce qui concerne les affaires générales; et les autres tout ce qui se passe et se dit au dedans, c'est-à-dire, toutes les actions et les discours du Prince, des Ministres et des Officiers. Chacun des Membres de ce Tribunal écrit sur une feuille tout ce qu'il

Ce que je dis de l'Histoire, je le dis de l'Eloquence. Si l'Italie fut si

---

ce qu'il a appris. Il la signe, et la jette, sans la communiquer à ses confreres, dans un grand tronc placé au milieu de la salle où l'on s'assemble. Pour faire connoître l'esprit de ce Tribunal, Mr. Freret rapporte qu'un nommé T-sou-i-choug fit assassiner T-chouang-chong, dont il étoit le Général; (c'étoit pour se venger de l'affront que ce Prince lui avoit fait en lui enlevant sa femme.) Le Tribunal de l'Histoire fit dresser une relation de cet événement, et la mit dans ses archives. Le Général en ayant été informé, destitua le Président, le condamna à mort, supprima la relation, et nomma un autre Président. A peine celui-ci fut-il en place, qu'il fit faire de nouveaux mémoires de cet événement, pour remplacer la perte des premiers. Le Général, instruit de cette hardiesse, cassa le Tribunal, et en fit périr tous les Membres. Aussi-tôt l'Empire fut inondé d'Ecrits publics, où la conduite du Général étoit peinte avec les couleurs les plus noires. Il craignit une sédition; il rétablit le Tribunal de l'Histoire.

Les annales de la Dynastie des Tang rappor-

féconde en Orateurs, ce n'est pas, comme l'a soutenu la savante imbécillité de quelques pédants de College, que le sol de Rome fût plus propre que celui de Lisbonne ou de Constantinople à produire de grands Orateurs. Rome perdit au même instant

---

tent un autre fait à ce sujet. Ta-i-t-song, vieuxieme Empereur de la Dynastie des Tang, demanda un jour au Président de ce même Tribunal qu'il lui fît voir les mémoires destinés pour l'Histoire de son regne. *Seigneur*, lui dit le Président, *songez que nous rendons un compte exact des vices et des vertus des Souverains; que nous cesserions d'être libres, si vous persistiez dans votre demande.... Eh quoi!* lui répondit l'Empereur, *vous qui me devez ce que vous êtes, vous qui m'étiez si attaché, voudriez-vous instruire la postérité de mes fautes, si j'en commettois?... Il ne seroit pas*, reprit le Président, *en mon pouvoir de les cacher. Ce seroit avec douleur que je les écrirois; mais tel est le devoir de mon emploi, qu'il m'oblige même d'instruire la postérité de la conversation que vous avez aujourd'hui avec moi.*

son éloquence et sa liberté : cependant nul accident arrivé à la terre, n'avoit, sous les Empereurs, changé le climat de Rome. A quoi donc attribuer la disette d'Orateurs où se trouverent alors les Romains, si ce n'est à des causes morales, c'est-à-dire, aux changements arrivés dans la forme de leur gouvernement ? Qui doute qu'en forçant les Orateurs à s'exercer sur de petits sujets, (*b*) le despotisme n'ait tari les sources de l'éloquence ? Sa force consiste principalement dans la grandeur des sujets qu'elle traite. Supposons qu'il fallût autant d'esprit pour écrire le Panégyrique de Trajan, que

(*b*) L'air de liberté que Tacite respira dans sa premiere jeunesse, sous le regne de Vespasien, donna du ressort à son ame. Il devint, dit Mr. l'Abbé de la Bletterie, un homme de génie ; et il n'eût été qu'un homme d'esprit, s'il fût entré dans le monde sous le regne de Néron.

pour composer les Catilinaires : dans cette hypothese même, je dis que, par le choix de son sujet, Pline seroit resté fort inférieur à Cicéron. Ce dernier ayant à tirer les Romains de l'assoupissement où Catilina vouloit les surprendre, il avoit à réveiller en eux les passions de la haine et de la vengeance : et comment un sujet si intéressant pour les maîtres du monde, n'auroit-il pas fait déférer à Cicéron la palme de l'éloquence ?

Qu'on examine à quoi tiennent les reproches de barbarie et de stupidité que les Grecs, les Romains et tous les Européens ont toujours faits aux Peuples de l'Orient : l'on verra que les Nations n'ayant jamais donné le nom d'esprit qu'à l'assemblage des idées qui leur étoient utiles, et le despotisme ayant interdit, dans presque toute l'Asie, l'étude de la Morale, de la Métaphysique, de la Jurispru-

dence, de la Politique, enfin de toutes les Sciences intéressantes pour l'humanité; les Orientaux doivent, en conséquence, être traités de barbares, de stupides, par les Peuples éclairés de l'Europe, et devenir éternellement le mépris des Nations libres et de la postérité.

CHAPITRE XXX.

De la supériorité que certains Peuples ont eue dans divers genres de Sciences.

LA position physique de la Grece est toujours la même: pourquoi les Grecs d'aujourd'hui sont-ils si différents des Grecs d'autrefois? C'est que la forme de leur gouvernement a changé; c'est que, semblable à l'eau qui prend la forme de tous les vases dans lesquels on la verse, le caractere des

Nations est susceptible de toutes sortes de formes; c'est qu'en tous les Pays, le génie du gouvernement fait le génie des Nations. (a) Or, sous

(a) Rien, en général, de plus ridicule et de plus faux que les portraits qu'on fait du caractere des Peuples divers. Les uns peignent leur Nation d'après leur société, et la font, en conséquence, ou triste, ou gaye, ou grossiere, ou spirituelle. Il me semble entendre des Minimes, auxquels on demande quel est, en fait de cuisine, le goût François, et qui répondent qu'en France, on mange tout à l'huile. D'autres copient ce que mille Ecrivains ont dit avant eux; jamais ils n'ont examiné le changement que doivent nécessairement apporter, dans le caractere d'une Nation, les changements arrivés dans son administration et dans ses mœurs. On a dit que les François étoient gais; ils le répéteront jusqu'à l'éternité. Ils n'apperçoivent pas que le malheur des temps ayant forcé les Princes à mettre des impôts considérables sur les campagnes, la Nation Françoise ne peut être gaye, puisque la classe des Paysans, qui compose à elle seule les deux tiers de la Nation, est dans le besoin,

la forme de République, quelle Contrée devoit être plus féconde que la

et que le besoin n'est jamais gai; qu'à l'égard même des villes, la nécessité où, dit-on, se trouvoit la police de payer, les jours gras, une partie des mascarades de la Porte Saint-Antoine, n'est point une preuve de la gayeté de l'Artisan et du Bourgeois; que l'espionnage peut être utile à la sûreté de Paris; mais que, poussé un peu trop loin, il répand dans les esprits une méfiance absolument contraire à la joie, par l'abus qu'en ont pu faire quelques-uns de ceux qui en ont été chargés; que la jeunesse, en s'interdisant le cabaret, a perdu une partie de cette gayeté, qui souvent a besoin d'être animée par le vin; et qu'enfin, la bonne compagnie, en excluant la grosse joie de ses assemblées, en a banni la véritable. Aussi, la plupart des étrangers trouvent-ils, à cet égard, beaucoup de différence entre le caractere de notre Nation et celui qu'on lui donne. Si la gayeté habite quelque part en France, c'est certainement les jours de Fête aux Porcherons ou sur les Boulevards: le Peuple y est trop sage pour pouvoir être regardé comme un Peuple gai. La joie est toujours un peu licentieuse. D'ailleurs, la gayeté

Grece en Capitaines, en Politiques et en Héros ? Sans parler des hommes d'Etat, quels Philosophes ne devoit point produire un Pays où la Philosophie étoit si honorée ? où le vainqueur de la Grece, le Roi Philippe, écrivoit à Aristote : *Ce n'est point de m'avoir donné un fils, dont je rends graces aux Dieux ; c'est de l'avoir fait naître de votre vivant. Je vous charge de son éducation ; j'espere que vous le rendrez digne de vous et de moi.* Quelle lettre plus flatteuse encore pour ce Philosophe, que celle d'Alexandre, du maître de la terre, qui, sur les débris du Trône de Cyrus, lui écrit :

---

suppose l'aisance ; et le signe de l'aisance d'un Peuple est ce que certaines gens appellent son insolence, c'est-à-dire, la connoissance qu'un Peuple a des droits de l'humanité, et de ce que l'homme doit à l'homme : connoissance toujours interdite à la pauvreté timide et découragée. L'aisance défend ses droits ; l'indigence les cede.

J'apprends que tu publies tes Traités acroamatiques. Quelle supériorité me reste-t-il maintenant sur les autres hommes ? Les hautes Sciences que tu m'as enseignées, vont devenir communes ; et tu savois cependant que j'aime encore mieux surpasser les hommes par la science des choses sublimes, que par la puissance. Adieu !

Ce n'étoit pas dans le seul Aristote qu'on honoroit la Philosophie. On sait que Ptolémée, Roi d'Egypte, traita Zénon en Souverain, et députa vers lui des Ambassadeurs ; que les Athéniens éleverent à ce Philosophe un mausolée construit aux dépens du Public ; qu'avant la mort de ce même Zénon, Antigonus, Roi de Macédoine, lui écrivit : *Si la fortune m'a élevé à la plus haute place, si je vous surpasse en grandeur, je reconnois que vous me surpassez en science et en vertu. Venez donc à ma Cour ;*

vous y serez utile, non-seulement à un grand Roi, mais encore à toute la Nation Macédonienne. Vous savez quel est sur les Peuples le pouvoir de l'exemple : imitateurs serviles de nos vertus, qui les inspire aux Princes, en donne aux Peuples. Adieu. Zénon lui répondit : *J'applaudis à la noble ardeur qui vous anime : au milieu du faste, de la pompe et des plaisirs qui environnent les Rois, il est beau de desirer encore la science et la vertu. Mon grand âge et la foiblesse de ma santé ne me permettent point de me rendre près de vous ; mais je vous envoye deux de mes disciples. Prêtez l'oreille à leurs instructions : si vous les écoutez, ils vous ouvriront la route de la sagesse et du véritable bonheur. Adieu.*

Au reste, ce n'étoit point à la seule Philosophie, c'étoit à tous les Arts que les Grecs rendoient de pa-

reils hommages. Un Poëte étoit si précieux à la Grece, que, sous peine de mort et par une loi expresse, Athenes leur défendoit de s'embarquer. (*b*) Les Lacédémoniens, que certains Auteurs ont pris plaisir à nous peindre comme des hommes vertueux, mais plus grossiers que spirituels, n'étoient pas moins sensibles que les autres Grecs (*c*) aux beautés des Arts

(*b*) Un Poëte est, aux Isles Mariannes, regardé comme un homme merveilleux. Ce titre seul le rend respectable à la Nation.

(*c*) A la vérité, ils avoient en horreur toute Poésie propre à amollir le courage. Ils chasserent Archiloque de Sparte, pour avoir dit, en vers, qu'il étoit plus sage de fuir que de périr les armes à la main. Cet exil n'étoit pas l'effet de leur indifférence pour la Poésie, mais de leur amour pour la vertu. Les soins que se donna Lycurgue pour recueillir les Ouvrages d'Homere, la statue du Ris qu'il fit élever au milieu de Sparte et les loix qu'il donna aux Lacédémoniens, prouvent que le dessein de ce grand homme n'étoit pas d'en faire un Peuple grossier.

et des Sciences. Passionnés pour la Poésie, ils attirerent chez eux Archiloque, Xénodame, Xénocrite, Polymneste, Sacados, Périclite, Phrynis, Timothée: (*d*) pleins d'estime, pour les Poésies de Terpandre, de Spandon et d'Alcman, il étoit défendu à tout esclave de les chanter; c'étoit, selon eux, profaner les choses divines. Non moins habiles dans l'art de raisonner que dans l'Art de peindre ses pensées en vers: « Quiconque, dit Platon, » converse avec un Lacédémonien, » fût-ce le dernier de tous, peut lui » trouver l'abord grossier: mais s'il » entre en matiere, il verra ce même

(*d*) Les Lacédémoniens Cynethon, Dionysodote, Areus, et Chilon, l'un des sept Sages, s'étoient distingués par le talent des vers. La Poésie Lacédémonienne, dit Plutarque, simple, mâle, énergique, étoit pleine de ces traits de feu propres à porter dans les ames l'ardeur et le courage.

» homme s'énoncer avec une dignité, » une précision, une finesse, qui ren- » droient ses paroles comme autant de » traits perçants. Tout autre Grec ne » paroîtra, près de lui, qu'un enfant » qui bégaye. » Aussi leur apprenoit-on, dès la premiere jeunesse, à parler avec élégance et pureté: on vouloit qu'à la vérité des pensées, ils joignissent les graces et la finesse de l'expression; que leurs réponses, toujours courtes et justes, fussent pleines de sel et d'agrément. Ceux qui, par précipitation ou par lenteur d'esprit, répondoient mal, ou ne répondoient rien, étoient châtiés sur le champ. Un mauvais raisonnement étoit puni à Sparte, comme le seroit ailleurs une mauvaise conduite. Aussi rien n'en imposoit à la raison de ce Peuple. Un Lacédémonien, exempt dès le berceau des caprices et des humeurs de l'enfance, étoit, dans sa jeunesse, affran-

chi de toute crainte ; il marchoit avec assurance dans les solitudes et les ténebres : moins superstitieux que les autres Grecs, les Spartiates citoient leur Religion au Tribunal de la raison.

Or, comment les Sciences et les Arts n'auroient-ils pas jetté le plus grand éclat, dans un Pays tel que la Grece, où on leur rendoit un hommage si général et si constant ? Je dis constant, pour prévenir l'objection de ceux qui prétendent, comme M^r. l'Abbé Dubos, que, dans certains siecles, tels que ceux d'Auguste et de Louis XIV, certains vents amenent les grands hommes, comme des volées d'oiseaux rares. On allegue, en faveur de ce sentiment, les peines que ce sont vainement données quelques Souverains (*e*) pour ranimer chez

(*e*) Les Souverains sont sujets à penser, que, d'un mot et par une loi, ils peuvent tout-à-coup

eux les Sciences et les Arts. Si les efforts de ces Princes ont été inutiles, c'est, repondrai-je, parce qu'ils n'ont pas été constants. Après quelques siecles d'ignorance, le terrein des Arts et des Sciences est quelquefois si sauvage et si inculte, qu'il ne peut produire de vraiment grands hommes, qu'après avoir auparavant été défriché par plusieurs générations de Savants. Tel étoit le siecle de Louis XIV, dont les grands hommes ont dû leur supériorité aux Savants qui les avoient précédés dans la carriere des Sciences et des Arts: carriere où ces mêmes

changer l'esprit d'une Nation, faire, par exemple, d'un Peuple lâche et paresseux, un Peuple actif et courageux. Ils ignorent, que, dans les Etats, les maladies lentes à se former, ne se dissipent qu'avec lenteur; et que, dans le corps politique comme dans le corps humain, l'impatience du Prince et du malade s'oppose souvent à la guérison.

Savants n'avoient pénétré que soutenus de la faveur de nos Rois, comme le prouvent et les Lettres Patentes du 10 Mai 1543, où François premier fait *les plus expresses défenses d'user de médisance et d'invectives contre Aristote*, (*f*) et les vers que Charles IX adresse à Ronsard. (*g*).

(*f*) Dans les plus beaux siecles de l'Eglise, les uns ont élevé les Livres d'Aristote à la dignité du Texte divin, et les autres ont mis son portrait en regard avec celui de Jesus-Christ; quelques-uns ont avancé, dans des Theses imprimées, que, sans Aristote, la Religion eût manqué de ses principaux éclaircissements. On lui immola plusieurs critiques, et entre autres Ramus: ce Philosophe ayant fait imprimer un Ouvrage, sous le titre de *Censeur d'Aristote*, tous les vieux Docteurs, qui, ignorants par état, et opiniâtres par ignorance, se voyoient, pour ainsi dire, chassés de leur Patrimoine, cabalerent contre Ramus, et le firent exiler.

(*g*) Voici les Vers que le Monarque écrivoit au Poëte :

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire : c'est, qu'assez semblables à ces artifices, qui, rapidement élancés dans les airs, les parsement d'étoiles, éclairent un instant l'horison, s'évanouissent et laissent la nature dans une nuit plus profonde ; les Arts et les Sciences ne font, dans une infinité de Pays, que luire, disparoître, et les abandonnent aux ténebres de l'ignorance. Les siecles les plus féconds en grands hommes, sont presque toujours suivis d'un siecle où les Sciences et les Arts sont moins heureusement cultivés. Pour en connoître la cause, ce n'est point au physique qu'il faut avoir recours : le

---

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner :
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont je n'ai que les corps ;
Elle t'en rend le maître, et te sait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

moral suffit pour nous la découvrir. En effet, si l'admiration est toujours l'effet de la surprise, plus les grands hommes sont multipliés dans une Nation, moins on les estime; moins on excite en eux le sentiment de l'émulation, moins ils font d'efforts pour atteindre à la perfection, et plus ils en restent éloignés. Après un tel siecle, il faut souvent le fumier de plusieurs siecles d'ignorance, pour rendre de nouveau un Pays fertile en grands hommes.

Il paroît donc que c'est uniquement aux causes morales qu'on peut, dans les Sciences et dans les Arts, attribuer la supériorité de certains Peuples sur les autres; et qu'il n'est point de Nations privilégiées en vertu, en esprit, en courage. La nature, à cet égard, n'a point fait un partage inégal de ses dons. En effet, si la force plus ou moins grande de l'esprit dé-

pendoit de la différente température des Pays divers, il seroit impossible, vu l'ancienneté du monde, que la Nation, à cet égard, la plus favorisée, n'eût, par des progrès multipliés, acquis une grande supériorité sur toutes les autres. Or, l'estime qu'en fait d'esprit, ont tour-à-tour obtenue les différentes Nations, le mépris où elles sont successivement tombées, prouvent le peu d'influence des climats sur les esprits. J'ajouterai même que, si le lieu de la naissance décidoit de l'étendue de nos lumieres, les causes morales ne pourroient nous donner, en ce genre, une explication aussi simple et aussi naturelle des phénomenes qui dépendroient du physique. Sur quoi j'observerai que, s'il n'est aucun Peuple auquel la température particuliere de son Pays, et les petites différences qu'elle doit produire dans son organisation, ait, jusqu'à présent,

donné aucune supériorité constante sur les autres Peuples ; on pourroit, du moins, soupçonner que les petites différences qui peuvent se trouver dans l'organisation des particuliers qui composent une Nation, n'ont pas une influence plus sensible, sur leurs esprits. (*h*) Tout concourt à prouver la vérité de cette proposition. Il semble qu'en ce genre les problêmes les plus compliqués ne se présentent à l'esprit que pour se résoudre par l'application des principes que j'ai établis.

(*h*) Si l'on ne peut, à la rigueur, démontrer que la différence de l'organisation n'*influe* en rien sur l'esprit des hommes que j'appelle communément bien organisés, du moins peut-on assurer que cette influence est si légere, qu'on peut la considérer comme ces quantités peu importantes qu'on néglige dans les calculs algébriques ; et qu'enfin on explique très-bien, par les causes morales, ce qu'on a jusqu'à présent attribué au physique, et qu'on n'a pu expliquer par cette cause.

Pourquoi les hommes médiocres reprochent-ils une conduite extraordinaire à presque tous les hommes illustres ? C'est que le génie n'est point un don de la nature ; et qu'un homme qui prend un genre de vie à peu près semblable à celui des autres, n'a qu'un esprit à peu près pareil au leur : c'est que, dans un homme, le génie suppose une vie studieuse et appliquée, et qu'une vie, si différente de la vie commune, paroîtra toujours ridicule. Pourquoi l'esprit, dit-on, est-il plus commun dans ce siecle que dans le siecle précédent ? et pourquoi le génie y est-il plus rare ? Pourquoi, comme dit Pythagore, voit-on tant de gens prendre le thyrse, et si peu qui soient animés de l'esprit du Dieu qui le porte ? C'est que les Gens de Lettres, trop souvent arrachés de leur cabinet par le besoin, sont forcés de se jetter dans le monde ;

ils y répandent des lumieres, ils y forment des gens d'esprit; mais ils y perdent nécessairement un temps qu'ils eussent, dans la solitude et la méditation, employé à donner plus d'étendue à leur génie. L'Homme de Lettres est comme un corps, qui poussé rapidement entre d'autres corps, perd, en les heurtant, toute la force qu'il leur communique.

Ce sont les causes morales qui nous donnent l'explication de tous les divers phénomenes de l'esprit, et qui nous apprennent que, semblable aux parties de feu, qui, renfermées dans la poudre, y restent sans action, si nulle étincelle ne les développe, l'esprit reste sans action s'il n'est mis en mouvement par les passions; que ce sont les passions qui, d'un stupide, font souvent un homme d'esprit, et que nous devons tout à l'éducation.

Si, comme on le prétend, le gé-

nie, par exemple, étoit un don de la nature ; parmi les gens chargés de certains emplois, ou parmi ceux qui naissent ou qui ont long-temps vécu dans la Province, pourquoi n'en seroit-il aucun qui excellât dans les Arts tels que la Poésie, la Musique et la Peinture ? Pourquoi le don du génie ne suppléeroit-il pas, et dans les gens chargés d'emplois, à la perte de quelques instants qu'exige l'exercice de certaines places ; et dans les gens de Province, à l'entretien d'un petit nombre de gens instruits, qu'on ne rencontre que dans la Capitale ? Pourquoi le grand homme n'auroit-il proprement de génie que dans le genre auquel il s'est long-temps appliqué ? Ne sent-on pas que, si cet homme ne conserve pas, en d'autres genres, la même supériorité, c'est que dans un art, dont il n'a pas fait l'objet de ses méditations, l'homme de génie

n'a d'autre avantage sur les autres hommes que l'habitude de l'application et la méthode d'étudier ? Par quelle raison, enfin, entre les grands Hommes, les grands Ministres sont-ils les hommes les plus rares ? C'est qu'à la multitude de circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former un grand génie, il faut encore unir le concours de circonstances propres à élever cet homme de génie au ministere. Or, la réunion de ces deux concours de circonstances, extrêmement rare chez tous les Peuples, est presque impossible dans les Pays où le mérite seul n'éleve point aux premieres places. C'est pourquoi, si l'on en excepte les Xénophon, les Scipion, les Confucius, les César, les Annibal, les Lycurgue, et, peut-être, dans l'univers une cinquantaine d'hommes d'Etat dont l'esprit pourroit réellement subir l'examen le plus rigoureux ;

goureux ; tous les autres, et même quelques-uns des plus célebres dans l'Histoire, et dont les actions ont jetté le plus grand éclat, n'ont été, quelqu'éloge qu'on donne à l'étendue de leurs lumieres, que des esprits très-communs. C'est à la force de leur caractere, (*i*) plus qu'à celle de leur esprit, qu'ils doivent leur célébrité.

(*i*) Les caracteres forts, et par cette raison souvent injustes, sont, en matiere de politique, encore plus propres aux grandes choses que de grands esprits sans caractere. Il faut, dit César, plutôt exécuter que consulter les entreprises hardies. Cependant ces grands caracteres sont plus communs que les grands esprits. Une grande passion, qui suffit pour former un grand caractere, n'est encore qu'un moyen d'acquérir un grand esprit. Aussi, entre trois ou quatre cents Ministres ou Rois, trouve-t-on ordinairement un grand caractere, lorsqu'entre deux ou trois mille on n'est pas toujours sûr de trouver un grand esprit ; supposé qu'il n'y ait d'autres génies vraiment législatifs que ceux de Minos, de Confucius, de Lycurgue, &c.

Le peu de progrès de la législation, la médiocrité des ouvrages divers et presque inconnus, qu'ont laissés les Auguste, les Tibere, les Titus, les Antonin, les Adrien, les Maurice et les Charles-Quint, et qu'ils ont composés dans le genre même où ils devoient exceller, ne prouve que trop cette opinion.

La conclusion générale de ce Discours, c'est que le génie est commun, et les circonstances propres à le développer très-rares. Si l'on peut comparer le profane avec le sacré, on peut dire qu'en ce genre il est beaucoup d'appellés et peu d'élus.

L'inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes, dépend donc, et du gouvernement sous lequel ils vivent, et du siecle plus ou moins heureux où ils naissent, et de l'éducation meilleure ou moins bonne qu'ils reçoivent, et du desir plus ou moins vif qu'ils ont de se distinguer, et enfin

des idées plus ou moins grandes, ou fécondes, dont ils font l'objet de leurs méditations.

L'homme de génie n'est donc que le produit des circonstances dans lesquelles cet homme s'est trouvé. (*k*)

(*k*) L'opinion que j'avance, consolante pour la vanité de la plupart des hommes, en devroit être favorablement accueillie. Selon mes principes, ce n'est point à la cause humiliante d'une organisation moins parfaite qu'ils doivent attribuer la médiocrité de leur esprit; mais à l'éducation qu'ils ont reçue, ainsi qu'aux circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés. Tout homme médiocre, conformément à mes principes, est en droit de penser que, s'il eût été plus favorisé de la fortune, s'il fût né dans un certain siecle, un certain Pays, il eût été lui-même semblable aux grands hommes dont il est forcé d'admirer le génie. Cependant, quelque favorable que soit cette opinion à la médiocrité de la plupart des hommes, elle doit déplaire généralement, parce qu'il n'est presque point d'homme qui se croye un homme médiocre, et qu'il n'est point de stupide qui

Aussi tout l'art de l'éducation consiste à placer les jeunes gens dans un concours de circonstances propres à

---

tous les jours, ne remercie, avec complaisance, la nature, du soin particulier qu'elle a pris de son organisation. En conséquence, il n'est presque point d'hommes qui ne *doivent traiter* de paradoxes, des principes qui choquent ouvertement leurs prétentions. Toute vérité qui blesse l'orgueil, lutte long-temps contre ce sentiment, avant que d'en pouvoir triompher. On n'est juste, que lorsqu'on a intérêt de l'être. Si le Bourgeois exagère moins les avantages de la naissance que le grand Seigneur, s'il en apprécie mieux la valeur, ce n'est pas qu'il soit plus sensé : ses inférieurs n'ont que trop souvent à se plaindre de la sotte hauteur dont il accuse les grands Seigneurs : la justesse de son jugement n'est donc qu'un effet de sa vanité : c'est que, dans ce cas particulier, il a intérêt d'être raisonnable. J'ajouterai à ce que je viens de dire, que les principes ci-dessus établis, en les supposant vrais, trouveront encore des contradicteurs dans tous ceux qui ne les peuvent admettre, sans abandonner d'anciens préjugés. Parvenus à un certain âge, la paresse nous irrite contre tout

développer en eux le germe de l'esprit et de la vertu. L'amour du paradoxe ne m'a point conduit à cette conclusion; mais le seul desir du bonheur des hommes. J'ai senti, et ce qu'une bonne éducation répandroit de lumieres, de vertus, et, par conséquent, de bonheur dans la société, et combien la persuasion où l'on est que le génie et la vertu sont de purs dons de la nature, s'opposoit aux progrès de la science de l'éducation,

---

idée neuve qui nous impose la fatigue de l'examen. Une opinion nouvelle ne trouve de partisans que parmi ceux des gens d'esprit qui, trop jeunes encore pour avoir arrêté leurs idées, avoir senti l'aiguillon de l'envie, saisissent avidement le vrai par-tout où ils l'apperçoivent. Eux seuls, comme je l'ai déja dit, rendent témoignage à la vérité, la présentent, la font percer et l'établissent dans le monde; c'est d'eux seuls qu'un Philosophe peut attendre quelque éloge: la plupart des autres hommes sont des Juges corrompus par la paresse ou par l'envie.

et favorisoit, à cet égard, la paresse et la négligence. C'est dans cette vue, qu'examinant ce que pouvoient sur nous la nature et l'éducation, je me suis apperçu que l'éducation nous faisoit ce que nous sommes : en conséquence, j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un Citoyen, d'annoncer une vérité propre à réveiller l'attention sur les moyens de perfectionner cette même éducation. Et c'est pour jetter encore plus de jour sur une matiere si importante, que je tâcherai, dans le Discours suivant, de fixer, d'une maniere précise, les idées différentes qu'on doit attacher aux divers noms donnés à l'esprit.

Fin du troisieme Discours et du Tome troisieme.

TABLE SOMMAIRE
DU TOME III.

DISCOURS III.

Si l'ESPRIT doit être considéré comme un don de la Nature, ou comme un effet de l'éducation.

POUR résoudre ce problême, on recherche, dans ce Discours, si la nature a doué les hommes d'une égale *aptitude* à l'*esprit*, ou si elle a plus favorisé les uns que les autres; et l'on examine si *tous les hommes*, communément bien organisés, n'auroient pas en eux la *puissance physique* de s'élever aux plus *hautes idées*, lorsqu'ils

ont des motifs suffisants pour surmonter la peine de l'*application*.

CHAPITRE PREMIER. *page* 1

On fait voir, dans ce Chapitre, que, si la nature a donné aux divers hommes d'inégales dispositions à l'esprit, c'est en douant les uns, préférablement aux autres, d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire, et de capacité d'attention. La question réduite à ce point simple, on examine, dans les Chapitres suivants, quelle influence a sur l'esprit des hommes, la différence, qu'à cet égard, la nature a pu mettre entre eux.

CH. II. *De la finesse des Sens*, 13

CH. III. *De l'étendue de la Mémoire*, 19

CH. IV. *De l'inégale capacité d'attention*, 39

On prouve, dans ce Chapitre, que la nature a doué tous les hommes, communément bien organisés, du degré d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées : on observe ensuite, que l'attention est une fatigue et une peine à laquelle on se soustrait toujours, si l'on n'est animé d'une passion propre à changer cette peine en plaisir ; qu'ainsi la question se réduit à savoir si tous les hommes sont, par leur nature, susceptibles de passions assez fortes pour les douer du degré d'attention auquel est attachée la supériorité de l'esprit. C'est

pour parvenir à cette connoissance, qu'on examine, dans le Chapitre suivant, quelles sont les forces qui nous meuvent.

CH. V. *Des Forces qui agissent sur notre ame*, 76

Ces forces se réduisent à deux : l'une, qui nous est communiquée par les passions fortes ; et l'autre, par la haine de l'ennui. Ce sont les effets de cette dernière force qu'on examine dans ce Chapitre.

CH. VI. *De la Puissance des Passions*, 89

On prouve que ce sont les passions qui nous portent aux actions héroïques, et nous élevent aux plus grandes idées.

CH. VII. *De la supériorité d'Esprit des gens passionnés sur les gens sensés*, 105

CH. VIII. *On devient stupide, dès qu'on cesse d'être passionné*, 123

Après avoir prouvé que ce sont les passions qui nous arrachent à la paresse ou à l'inertie, et qui nous donnent de cette continuité d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées ; il faut ensuite examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions et du degré de passion propre à nous donner de cette espece d'attention. Pour la découvrir, il faut remonter jusqu'à leur origine.

CH. IX. *De l'Origine des Passions*, 137

L'objet de ce Chapitre est de faire voir que toutes nos passions prennent leur source dans l'amour du plaisir, ou dans la crainte de la douleur, et, par conséquent, dans la sensibilité physique. On choisit, pour exemples en ce genre, les passions qui paroissent les plus indépendantes de cette sensibilité; c'est-à-dire, l'avarice, l'ambition, l'orgueil et l'amitié.

CH. X. *De l'Avarice*, 146

On prouve que cette passion est fondée sur l'amour du plaisir et la crainte de la douleur; et l'on fait voir comment, en allumant en nous la soif des plaisirs, l'avarice peut toujours nous en priver.

CH. XI. *De l'Ambition*, 153

Application des mêmes principes, qui prouvent que les mêmes motifs, qui nous font désirer les richesses, nous font rechercher les grandeurs.

CH. XII. *Si dans la poursuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de se soustraire à la douleur, ou de jouir du plaisir physique; pourquoi le plaisir échappe-t-il si souvent à l'ambitieux?* 167

On répond à cette objection, et l'on prouve

qu'à cet égard il en est de l'ambition comme de l'avarice.

CH. XIII. *De l'Orgueil*, 186

L'objet de ce Chapitre est de montrer qu'on ne desire d'être estimable que pour être estimé; et qu'on ne desire d'être estimé que pour jouir des avantages que l'estime procure; avantages qui se réduisent toujours à des plaisirs physiques.

CH. XIV. *De l'Amitié*, 192

Autre application des mêmes principes.

CH. XV. *Que la crainte des peines ou le desir des plaisirs physiques peuvent allumer en nous toutes sortes de passions*, 215

Après avoir prouvé, dans les Chapitres précédents, que toutes nos passions tirent leur origine de la sensibilité physique; pour confirmer cette vérité, on prouve, dans ce Chapitre, que, par le secours des plaisirs physiques, les Législateurs peuvent allumer dans les cœurs toutes sortes de passions. Mais, en convenant que tous les hommes sont susceptibles de passions, comme on pourroit supposer qu'ils ne sont pas du moins susceptibles du degré de passion nécessaire pour les élever aux plus hautes idées, et qu'on pourroit apporter en exemple de cette opinion, l'insensibilité de certaines Nations aux passions de la gloire et de la vertu; on prouve que l'indifférence de certaines Nations, à cet égard, ne tient

qu'à des causes accidentelles, telles que la forme différente des Gouvernements.

CH. XVI. *A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains Peuples pour la vertu*, 219

Pour résoudre cette question, on examine, dans chaque homme, le mélange de ses vices et de ses vertus, le jeu de ses passions, l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux*; et l'on découvre que ce n'est point à la nature, mais à la législation particuliere de quelques Empires, qu'on doit attribuer l'indifférence de certains Peuples pour la vertu. C'est pour jetter plus de jour sur cette matiere, que l'on considere, en particulier, et les Gouvernements despotiques, et les Etats libres, et enfin les différents effets que doit produire la forme différente de ces Gouvernements. L'on commence par le despotisme; et, pour en mieux connoître la nature, on examine quel motif allume dans l'homme, le desir effréné du pouvoir arbitraire.

CH. XVII. *Du desir que tous les hommes ont d'être Despotes, des moyens qu'ils employent pour y parvenir, et du danger auquel le despotisme expose les Rois*, 252

CH. XVIII. *Principaux effets du Despotisme*, 267

On prouve, dans ce Chapitre, que les Vices

n'ont aucun intérêt de s'instruire, ni de supporter la censure; que ces Visirs, tirés du corps des Citoyens, n'ont, en entrant en place, aucuns principes de justice et d'administration, et qu'il ne peuvent se former des idées nettes de la vertu.

CH. XIX. *Le mépris et l'avilissement où sont les Peuples, entretient l'ignorance des Visirs; second effet du Despotisme.* 279

CH. XX. *Du Mépris de la vertu, et de la fausse estime qu'on affecte pour elle; troisieme effet du Despotisme,* 287

On prouve que, dans les Empires despotiques, on n'a réellement que du mépris pour la vertu, et qu'on n'en honore que le nom.

CH. XXI. *Du renversement des Empires soumis au pouvoir arbitraire; quatrieme effet du Despotisme,* 299

Après avoir montré, dans l'abrutissement et la bassesse de la plupart des Peuples soumis au pouvoir arbitraire, la cause du renversement des Empires despotiques, l'on conclut, de ce qu'on a dit sur cette matiere, que c'est uniquement de la forme particuliere des Gouvernements que dépend l'indifférence de certains Peuples pour la vertu;

et, pour ne laisser rien à desirer sur ce sujet, l'on examine, dans les Chapitres suivants, la cause des effets contraires.

CH. XXII. *De l'amour de certains Peuples pour la gloire et la vertu*, 308

On fait voir, dans ce Chapitre, que cet amour pour la gloire et pour la vertu, dépend, dans chaque Empire, de l'adresse avec laquelle le Législateur y unit l'intérêt particulier à l'intérêt général; union plus facile à faire dans certains Pays que dans d'autres.

CH. XXIII. *Que les Nations pauvres ont toujours été plus avides de gloire, et plus fécondes en grands hommes, que les Nations opulentes*, 318

On prouve, dans ce Chapitre, que la production des grands hommes est, dans tout Pays, l'effet nécessaire des récompenses qu'on y assigne aux grands talents et aux grandes vertus; et que les talents et les vertus ne sont, nulle part, aussi récompensés que dans les Républiques pauvres et guerrieres.

CH. XXIV. *Preuve de cette Vérité*, 328

Ce Chapitre ne contient que la preuve de la proposition énoncée dans le Chapitre précédent. On en tire cette conclusion: c'est qu'on peut appliquer à toute espece de passions ce qu'on dit, dans ce même Chapitre, de l'amour ou de l'indifférence de certains Peuples pour la gloire et pour la vertu: d'où

l'on, conclut que ce n'est point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de passions, dont certains Peuples paroissent susceptibles. On confirme cette vérité, en prouvant, dans les Chapitres suivants, que la force des passions des hommes est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CH. XXV. *Du rapport exact entre la force des passions et la grandeur des récompenses qu'on leur propose pour objet*, 336

Après avoir fait voir l'exactitude de ce rapport, on examine à quel degré de vivacité on peut porter l'enthousiasme des passions.

CH. XXVI. *De quel degré de passion les hommes sont susceptibles*, 353

On prouve, dans ce Chapitre, que les passions peuvent s'exalter en nous jusqu'à l'incroyable; et que tous les hommes, par conséquent, sont susceptibles d'un degré de passion plus que suffisant pour les faire triompher de leur paresse, et les douer de la continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit: qu'ainsi la grande inégalité d'esprit qu'on apperçoit entre les hommes dépend, et de la différente éducation qu'ils reçoivent, et de l'enchaînement inconnu des diverses circonstances dans lesquelles il se trouvent placés. Dans les Chapitres suivants, on examine si les faits se rapportent aux principes.

CH. XXVII. *Du rapport des faits avec*

les principes ci-dessus établis, 366

Le premier objet de ce Chapitre est de montrer que les nombreuses circonstances, dont le concours est absolument nécessaire pour former des hommes illustres, se trouvent si rarement réunies, qu'en supposant, dans tous les hommes, d'égales dispositions à l'esprit, les génies du premier ordre seroient encore aussi rares qu'ils le sont. On prouve de plus, dans ce même Chapitre, que c'est uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cause de l'inégalité des esprits; qu'en vain on voudroit l'attribuer à la différente température des climats; et qu'en vain l'on essayeroit d'expliquer, par le physique, une infinité de phénomenes politiques qui s'expliquent très-naturellement par les causes morales. Telles sont les conquêtes des Peuples du Nord, l'esclavage des Orientaux, le génie allégorique de ces mêmes Peuples; et enfin la supériorité de certaines Nations dans certains genres de Sciences ou d'Arts.

CH. XXVIII. *Des Conquêtes des Peuples du Nord*, 375

Il s'agit, dans ce Chapitre, de faire voir que c'est uniquement aux causes morales qu'on doit attribuer les conquêtes des Septentrionaux.

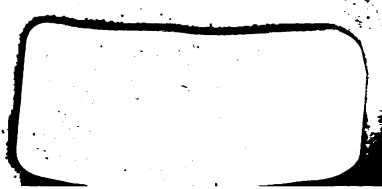
CH. XXIX. *De l'Esclavage, et du Génie allégorique des Orientaux*, 396

Application des mêmes principes.

CH. XXX. *De la supériorité que cer-*

tains Peuples ont eue dans divers genres de Sciences, 413

Les Peuples qui se sont le plus illustrés par les Arts et les Sciences, sont les Peuples chez lesquels ces mêmes Arts et ces mêmes Sciences ont été le plus honorés : ce n'est donc point dans la différente température des climats, mais dans les causes morales, qu'on doit chercher la cause de l'inégalité des esprits.

La conclusion générale de ce Discours, c'est que tous les hommes, communément bien organisés, ont en eux la *puissance physique* de s'élever aux *plus hautes idées ;* et que la *différence d'esprit* qu'on remarque entre eux, dépend des *diverses circonstances* dans lesquelles ils se trouvent placés, et de l'*éducation différente* qu'ils reçoivent. Cette conclusion fait sentir toute l'importance de l'*éducation.*

Fin de la Table du Tome III.